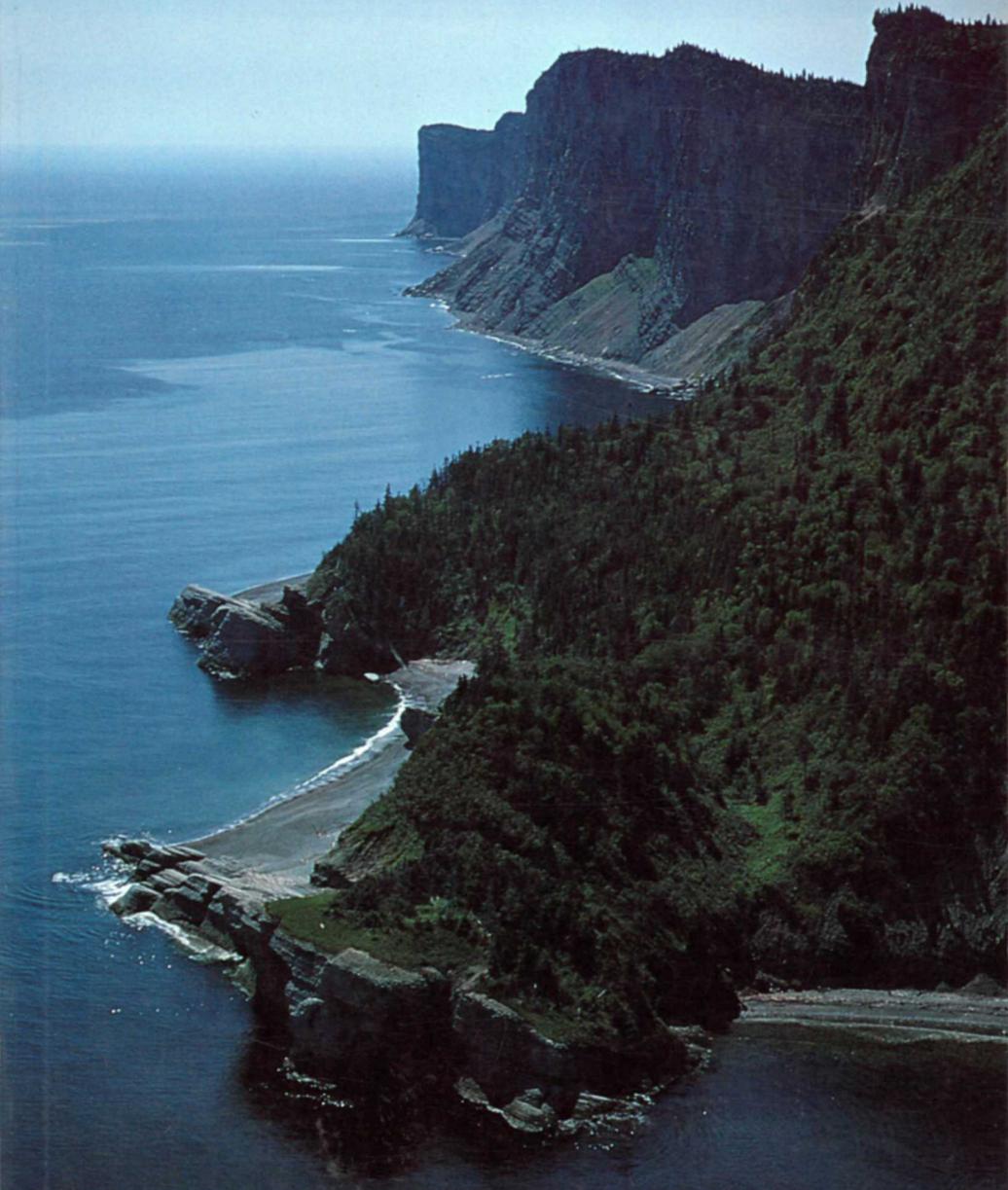


PARC NATIONAL FORILLON



MAXIME ST-AMOUR

PARC NATIONAL
FORILLON



GUIDE DU
PARC NATIONAL
FORILLON

L'HARMONIE ENTRE L'HOMME, LA TERRE ET LA MER

MAXIME ST-AMOUR

Parcs Canada

Centenaire des
parcs nationaux



National Parks
Centennial

**1885–1985 : 100 ans
de conservation du patrimoine**

Le premier parc national du Canada a été aménagé en 1885, à Banff en Alberta. Aujourd'hui il y a des parcs nationaux et des parcs historiques nationaux dans chaque province et territoire. Le centenaire des parcs nationaux représente l'occasion de réaffirmer le désir de préserver notre patrimoine au profit de tous les Canadiens.

© Ministre des Approvisionnement et Services Canada 1984

En vente au Canada par l'entremise de nos

agents libraires agréés
et autres librairies

ou par la poste au:

Centre d'édition du gouvernement du Canada
Approvisionnement et Services Canada
Ottawa, Canada, K1A 0S9

N° de catalogue R62-150/2-1984F
ISBN 0-660-91249-X

Canada: 6,95 \$
à l'étranger: 8,35 \$ (Can)

Prix sujet à changement sans avis préalable



Parcs
Canada

Parks
Canada

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

page 6

INTRODUCTION

page 8

LA TERRE

page 11

LA MER

page 63

L'HOMME

page 83

À L'INTENTION DU VISITEUR

page 111

OUVRAGES RÉCENTS TRAITANT DE FORILLON

page 123

INDEX

page 125

PRÉFACE

Forillon est un parc remarquable. Il recèle une multitude d'aspects étonnants dans ses paysages, dans sa flore, dans sa faune, dans son histoire. Cette richesse tant diversifiée séduit le visiteur d'occasion. Mais elle est telle qu'elle fascine encore l'auteur qui depuis 1970 l'explore, l'analyse et travaille à la faire connaître par divers moyens.

Ce livre a pour but de sensibiliser le public à la valeur du parc national Forillon. Il ne prétend pas être une synthèse scientifique des connaissances accumulées concernant ce territoire. Il se veut plutôt un document de vulgarisation sur les principaux éléments qui caractérisent Forillon et qui le distinguent.

Cet ouvrage veut aussi s'adresser à tous. Anciens ou futurs visiteurs, gens du pays local et régional, personnes qui ne peuvent se déplacer et venir l'explorer sur place, tous, nous l'espérons, pourront comprendre et apprécier le bien-fondé de l'existence de ce parc national.

Ce texte devrait aussi répondre aux nombreuses demandes de renseignements précis que nous adressent annuellement des professeurs, des étudiants et le public en général sur les particularités géologiques, botaniques, fauniques, marines et historiques du parc.

Aussi, ce livre est-il une interprétation. Celle-ci est fidèle à ce que l'auteur considère comme fondamental à interpréter à Forillon, mais elle ne saurait être complète sans une participation aux nombreuses activités d'interprétation mises sur pied et offertes au parc même.

Le texte qui suit donne une idée de l'éventail des thèmes possibles à retrouver à Forillon, des sujets à approfondir par la recherche ou à découvrir pour le plaisir d'apprendre.

Forillon est devenu une belle école où l'on apprend par goût dans tout genre de domaines. Ce livre devrait vous permettre d'apprécier la valeur de ce territoire à sa juste mesure.

Maxime St-Amour



Figure 1 Carte de localisation

INTRODUCTION

Sauvegarder à jamais les endroits qui constituent d'importants exemples du patrimoine naturel et culturel du Canada et favoriser chez le public la connaissance, l'appréciation et la jouissance de ce patrimoine de manière à le léguer intact aux générations à venir.

Mandat de Parcs Canada

On voit depuis quelque temps un développement marqué de la conscience collective à vouloir sauver notre environnement. Là où il a été franchement détérioré, là où il continue d'être malmené, on veut que des mesures soient prises pour que cessent les dégâts, pour que soit restauré le milieu. Dans l'esprit de plus en plus de gens, qualité de vie est associée à nature et état naturel. C'est dans cette vision des choses qu'ont été créés les parcs nationaux du Canada: assurer aux citoyens et à leurs descendants la possibilité de connaître et d'apprécier à l'état pur ce qui constitue la beauté naturelle des différents paysages régionaux de ce vaste pays. On compte présentement 30 parcs nationaux répartis dans tous les coins du pays, de la côte du Pacifique jusqu'à l'Atlantique et du cercle arctique jusqu'à la pointe de terre la plus méridionale du Canada. Lorsqu'un parc national existera dans chacune des 39 régions terrestres et des 9 régions marines qui constituent l'ensemble des régions naturelles du Canada, le réseau sera complet. Les premières démarches en ce sens remontent à 1885, quand le gouvernement canadien entreprit de protéger les sources thermales et leur paysage environnant au coeur de ce qui est aujourd'hui le parc national de Banff en Alberta.

Parcs Canada est également l'organisme responsable de la gestion des parcs et lieux historiques nationaux, cet impressionnant réseau d'endroits où des gens, des événements, des réalisations ou les lieux mêmes ont marqué l'histoire de notre pays.

Enfin, indiquant de ce fait la valeur patrimoniale qu'on doit accorder à ces infrastructures qui pour la plupart servent encore, le réseau des canaux est maintenant géré lui aussi par Parcs Canada.

Ces trois réseaux constituent l'essentiel de notre patrimoine naturel, historique et culturel par le biais duquel Parcs Canada compte réaliser son mandat de conservation.

C'est dans le but de l'intégrer à cet ensemble de biens à conserver que le territoire exceptionnel marquant l'extrémité de la rive sud du fleuve Saint-Laurent, à la fine pointe de la Gaspésie, fut choisi pour devenir, en 1970, le premier parc national créé au Québec. On le nomma Forillon, un nom tout à fait lié à ce coin de pays depuis ses débuts.

Parc à l'image de son nom, Forillon présente un amalgame de nature et d'histoire, dans le patrimoine qu'il a le rôle de conserver. Avec ses traits naturels étonnants et avec sa riche histoire humaine lui conférant à la fois des valeurs historiques et culturelles, le tout rassemblé dans un contexte de bord de mer, Forillon se révèle un parc à grand potentiel.

Il s'étend sur une superficie totale de 244,8 km² incluant une frange marine de 4,4 km² en bordure de la zone terrestre depuis le cap des Rosiers jusqu'à Petit Gaspé et depuis le littoral en amont de Cap-aux-Os jusqu'à Penouille (voir la carte détaillée de Forillon, figure 6, pages 118–119).

Son thème, «L'harmonie entre l'homme, la terre et la mer» est aussi, comme il convient, d'envergure; il vise à guider la mise en valeur du territoire, orienter le programme d'interprétation et canaliser l'intérêt des visiteurs.

Le mot «harmonie» dans ce thème ne signifie pas que bonne entente. Il prend plutôt tout son sens en reflétant l'ensemble des relations existant entre les parties. Cet état d'équilibre entre l'homme, la terre et la mer, est un jeu de forces, une complexité de liens, d'influences, d'antagonismes, de concordances aussi. Ces interrelations sont de tout ordre, constantes ou uniques, mais d'une façon globale s'insèrent dans des cycles quelconques. Cycles des jours, des saisons, des siècles ou des millénaires . . . , cycles de transformations.

Notre esprit est porté à voir et à juger à l'échelle humaine. Par exemple, sachant que la mer va gagner sur la terre et qu'un jour, la presqu'île de Forillon n'existera plus, nous porte à voir là un rapport de force déséquilibré, une lutte inégale, une fin. Mais en acceptant une perspective plus grande, on peut arriver à voir l'harmonie dans l'écroulement d'une falaise dans la mer. L'incident fait partie de l'ordre des choses, du grand cycle selon lequel ces roches issues de la mer y retournent, pour peut-être un jour resurgir en une nouvelle chaîne de montagnes.

La nature est faite de petites choses et de très grandes. C'est le cas aussi de l'harmonie entre l'homme, la terre et la mer.



LA TERRE

Ce chapitre traitera de l'aspect terrestre de Forillon. On y suivra la grande histoire de la formation des roches et des paysages de Forillon, puis celle des changements continus qu'ils ont subis ainsi que les phénomènes actuels de transformation. Tous ces éléments contribuent à donner une grande valeur au patrimoine naturel que renferme ce parc. On y verra aussi des aspects du climat, les divers habitats ainsi qu'un aperçu de la flore et de la faune terrestres.

LA ROCHE EN PLACE TELLE QU'ON LA VOIT

L'histoire de la Terre en est une de soulèvements et d'affaissements répétés de la croûte terrestre, d'érosion incessante des parties exposées et aussi d'accumulation de sédiments dans les zones basses.

Ces événements se font aujourd'hui comme jadis à petite échelle et à l'échelle continentale partout sur la planète. Certains épisodes restent bien marqués dans les roches, évoquant des environnements anciens aujourd'hui disparus. Il devient alors captivant d'apprendre à les lire.

La géologie, qui justement étudie ces mécanismes et ces composés, nous paraît très complexe, et avec raison. Mais en s'y intéressant, on découvre alors des scénarios dépassant l'imagination et qui, pour comble, sont vrais.

Depuis cent ans, la géologie a accompli beaucoup pour nous permettre de comprendre comment les paysages qui composent la surface de la Terre se sont formés. Dans les siècles précédents, l'explication des phénomènes naturels relevait surtout de la spéculation et de la superstition. Des écoles de pensées se sont créées, se sont opposées. Leurs débats ont permis à d'autres penseurs de trouver des nouvelles perspectives. L'objectivité de la méthode scientifique apporta des preuves irréfutables et fit graduellement mourir les croyances populaires. Tout ce cheminement de la pensée est une histoire bien intéressante en elle-même. Nous y ferons allusion de temps en temps.

Forillon est un parc où la roche en place révèle de façon éloquente les agitations de la croûte terrestre et leur influence sur la construction des paysages.

Dans une région donnée, pour que les roches soient d'un certain intérêt pour les gens en général, elles doivent d'abord composer une partie importante du paysage

et par ce fait même, être très visibles. De plus, elles doivent simplement par leur allure piquer la curiosité et donc ne pas être trop banales ou d'une similitude régionale monotone. Enfin, si la région présente aussi du relief accidenté, tout concourt à initier un débat d'intérêt chez le visiteur.

La Gaspésie du nord est un pays de falaises côtières et à ce chapitre, Forillon ne fait pas exception. On y voit la roche en place dans tous les paysages et c'est elle qui constitue l'assise de tout l'aspect terrestre du parc. Cette roche qui forme ici la base visible du continent est évidente à même les hautes falaises bordant la face nord de toute la presqu'île de Forillon, à même le littoral découpé de la côte sud, à même les murs des vallées entaillées par les cours d'eau, à même les bords de route . . . en fait, partout où la mince couche de sol gaspésien n'a pas pu s'accumuler.

Partout cette roche en place nous apparaît en couches: tantôt minces et en feuillets très friables, tantôt épaisses et rugueuses, parfois aussi grises et lisses, ou encore en bandes rouges puis vertes côte à côte. Toutefois, nulle part dans la région du parc ces couches en strates ne sont tout à fait à l'horizontale, comme par exemple celles à Montréal. Ici, elles se présentent plutôt en pente, mais aussi parfois complètement à la verticale. À certains endroits, elles affichent de tels plis et revirements qu'on dirait qu'elles ont pu un jour être repliées comme s'il s'agissait d'un simple tapis.

Tous ces massifs si bien visibles au parc ont été formés par accumulation de sédiments dans l'eau, d'où l'appellation de «roches sédimentaires». Puisque de tels sédiments sont composés de particules de diverses natures et de diverses grosseurs, il existe donc différents types de roches sédimentaires et à Forillon la roche en place en compte trois principaux.

SCHISTES, GRÈS ET CALCAIRES

Formés à partir de boues et d'argiles très fines, les schistes présentent une apparence en feuillets, de texture douce. Leur accumulation se produit dans des zones de courant très faible, comme au large d'un plateau continental. Le parc dans sa partie nord compte de grandes étendues appartenant à ce type de roche.

Par leur texture rugueuse, les grès révèlent bien leur origine de grains de sable cimentés et le nom anglais «sandstone» est des plus appropriés. D'ailleurs, l'érosion de telles formations rocheuses finit inévitablement par redonner du sable. Toute la zone de Forillon longeant la baie de Gaspé de Penouille à Petit Gaspé est composée de grès.

Les calcaires sont présents en abondance et la quasi-totalité de la presqu'île de Forillon en est constituée. Généralement très lisses une fois polies par l'eau, ces roches grises (surtout) ont une origine différente de celle des schistes et des grès. Leur formation résulte plutôt d'une réaction chimique, la précipitation de carbonate de calcium dissout dans l'eau de mer. Cette réaction se fait soit simplement chimiquement, soit par des organismes vivants tels les coraux, les mollusques, etc. Les boues calcaires recouvrent actuellement la moitié des fonds océaniques du globe.

L'eau est sur notre planète le transporteur par excellence de particules de diverses grosseurs, des sommets des montagnes jusque dans les profondeurs des océans. On n'a qu'à se rappeler la force de transport de la crue des eaux printanières brunâtres, pour comprendre que toutes ces particules de roches, de sable, d'argile,



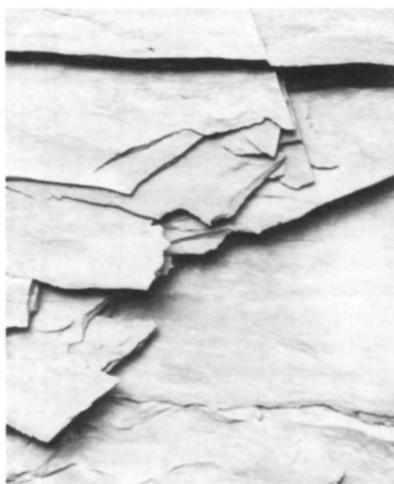
Calcaire



Grès



Grès grossier



Schistes

de boue peuvent être transportées bien loin et en très grandes quantités. La distance parcourue variera selon la force de transport de l'eau et selon le poids des particules. Une roche pourra être bougée par le courant d'une rivière pendant seulement quelques secondes par année. Mais une particule d'argile entraînée soudainement par cette même rivière pourra enfin se déposer en mer à plusieurs centaines de kilomètres de son lieu d'origine, au bout de plusieurs années de transport continu. L'épaisseur moyenne actuelle de sédiments non compactés au fond des océans est de 650 mètres.

Une question nous vient alors à l'esprit. En combien de temps se forme une strate de roche? À cette question, il est difficile de répondre simplement et précisément, car plusieurs facteurs entrent en jeu.



Strates de calcaire, Cap-Bon-Ami

D'abord, les types de roches sédimentaires impliquent différents temps et différents milieux d'accumulation. Ainsi, la vitesse de sédimentation est plus basse en pleine mer que près des côtes. Au voisinage de l'embouchure d'un fleuve, où ce processus est à son maximum, elle semble être en moyenne de l'ordre d'un millimètre par année. Mais dans les grands fonds marins des zones abyssales où ne se déposent que les sédiments argileux, cette vitesse n'est pas plus que d'un millimètre tous les mille ans. Si l'on compare ce chiffre à l'épaisseur de certaines formations géologiques constituant des montagnes, on conçoit aussitôt l'énorme durée des temps géologiques qui se chiffrent en dizaines, même en centaines de millions d'années.

Il faut aussi tenir compte du temps nécessaire pour enfin durcir en roche ces épaisses couches de sédiments accumulées sur les fonds marins. Cette transformation se fait essentiellement par l'expulsion de l'eau contenue dans le sédiment et par la cimentation de celui-ci. Les forages récents pratiqués dans les fonds océaniques ont traversé des sédiments très anciens, qui datent de dizaines de millions d'années et qui sont encore à l'état plastique, malléables, parce qu'encore imprégnés d'eau. Il s'agit de zones qui n'ont jamais été émergées depuis l'accumulation de ces dépôts. Ceci porte à croire que dans la plupart des cas, l'expulsion de l'eau et la transformation en roche se produisent suite à l'émergence de ces fonds marins par des soulèvements de la croûte terrestre.

DES ÉVÉNEMENTS D'AMPLEUR GIGANTESQUE

Les couches de sédiments s'accumulent forcément à l'horizontale, les unes sur les

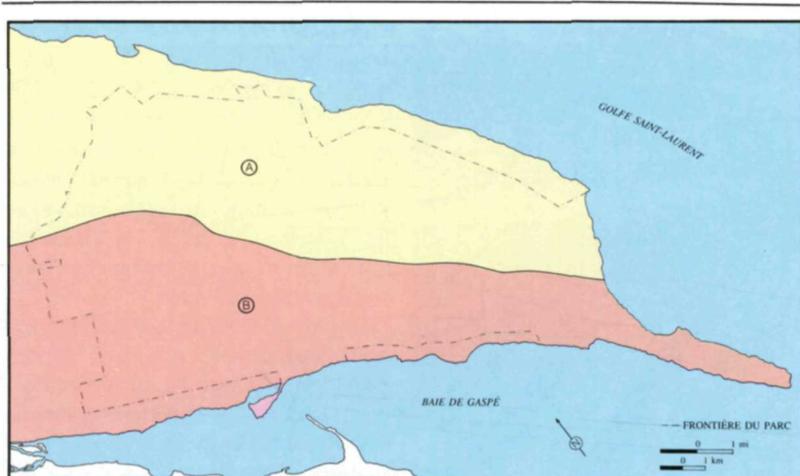


Figure 2 Formation de Forillon en deux temps bien distincts

autres au fond de la mer. Or une fois sorties de l'eau, elles peuvent être dans tous les angles possibles: horizontales, inclinées, verticales, voire même renversées complètement. Tout dépend de l'intensité des plissements de la croûte terrestre et aussi du nombre de fois que ces mêmes strates ont été assujetties à ces mouvements.

Ainsi à Forillon, la simple apparence des plis nous permet de constater que le parc est divisible en deux zones bien distinctes (voir la figure 2). Toute la partie nord du parc (A) est constituée de roches très plissées, les strates apparaissant souvent à la verticale ou en lits contorsionnés (exemples faciles à voir surtout le long de la mer, de Rivière-au-Renard jusqu'au bout de la plaine de Cap-des-Rosiers). Par contre, toute la moitié sud du parc (B) présente des strates très régulières, toutes inclinées dans le même sens.

On peut donc en déduire que les agitations de la croûte terrestre ont été beaucoup plus bouleversantes du côté nord que du côté sud. Comment un tel phénomène a-t-il pu se produire? L'histoire de la formation de la Gaspésie et de Forillon même nous révèle à ce propos que des événements d'ampleur gigantesque ont eu lieu à des époques très éloignées dans le temps les unes par rapport aux autres. Elle nous permet aussi de découvrir qu'à chacune d'elles, les forces à l'oeuvre dans la croûte terrestre ont agi différemment dans l'édification de montagnes et de nouvelles terres à partir d'épaisses couches de sédiments marins. Mais avant d'entreprendre le récit résumé de cette formation, il est important d'établir certains principes et de comprendre certaines généralités sur le façonnement de la croûte terrestre.

Pour certains, ces événements sont tellement impressionnants qu'ils préfèrent ne pas y croire. N'est-il pas plus réconfortant de penser que le monde tel qu'on le connaît a toujours existé, que la montagne derrière chez nous y a toujours été et qu'elle y est pour rester. Mais dans presque tous les cas, cela n'est vrai qu'à l'échelle humaine. Car la vie des montagnes ne se compte pas en siècles mais bien en millions d'années.

De plus, la croûte terrestre est assez facilement malléable par les forces émanant



Plissements

du centre de la Terre. Toute proportion gardée, elle n'est qu'une très mince pellicule et dans un cercle imaginaire de 5 mètres de rayon, la croûte ne représenterait que 4 centimètres dans son épaisseur maximale.

Les plissements de la croûte terrestre sont généralement dus à d'intenses poussées latérales. Là où ces plissements sont en U, ils portent le nom de «synclinaux»; là où ils sont en \cap , ce sont des «anticlinaux». Ces deux types de plissements peuvent être de toutes les grandeurs, d'un mètre à des kilomètres d'envergure. Quand un même synclinal prend d'énormes proportions, voire des dizaines ou des centaines de kilomètres de largeur, on parle de «géosynclinal». Ces vastes dépressions de la croûte terrestre subissent alors une invasion marine et deviennent ainsi d'immenses bassins de sédimentation. Lorsque survient un nouveau bouleversement majeur (ou orogénèse), ces épaisses couches horizontales de sédiments peuvent être soulevées à une faible profondeur ou bien même complètement émergées et graduellement transformées en roche. L'apparence des stratifications, soit bien homogènes et horizontales, soit bien régulières et inclinées ou soit bien irrégulières et fortement plissées, nous renseigne alors sur l'intensité et la nature de ces bouleversements à des périodes bien lointaines de l'histoire de nos régions, alors en pleine création.

Une autre notion importante à préciser est celle des temps géologiques. Facilement abstraite, elle ne prend un sens que lorsqu'on peut y saisir des repères, d'autant plus que le temps à l'échelle géologique se compte en millions d'années. Par raffinement de ses techniques d'évaluation et de datation, la géologie moderne arrive à fournir des données assez précises sur l'âge des roches malgré l'apparence exorbitante de ces nombres. Afin d'aider le lecteur à mieux percevoir les jalons chronologiques pour les grands événements de la croûte terrestre, le tableau «Les temps géologiques» comporte aussi des données biologiques. Ainsi on peut y trouver l'avènement dans le temps de plantes et d'animaux et l'extinction subséquente de certains d'entre eux.

Par exemple, il y a 70 millions d'années, alors que les montagnes Rocheuses se soulevaient hors d'un immense bassin de sédimentation, dans la mer apparaissaient les premières baleines.

AU-DELÀ DE L'ÉCHELLE HUMAINE

La notion de temps en regard des événements géologiques dépasse nos barèmes habituels.

LES TEMPS GÉOLOGIQUES

DIVISIONS GÉOLOGIQUES	NOMBRE D'ANNÉES AVANT MAINTENANT	ÉLÉMENTS D'ÉVÉNEMENTS GÉOLOGIQUES	NOTES SUR FAUNE & FLORE
Précambrien	600 000 000 et +	Bouclier canadien	Vie marine très simple (algues & protozoaires)
Cambrien	600 000 000	Côte du Bas-St-Laurent	Trilobites, éponges, étoiles de mer, méduses
Ordovicien	500 000 000	Soulèvement côte nord de Gaspésie	Vie marine seulement + de mollusques et de trilobites
Silurien	425 000 000	Surtout érosion en Gaspésie	Premiers poissons, Premières plantes terrestres
Dévonien	400 000 000	Accumulation Soulèvement de la Gaspésie	Premiers requins + de coraux. Premières forêts. Premiers insectes
Carbonifère	345 000 000	Accumulation de l'île Bonaventure	+ de vie marine. Premiers reptiles. Insectes volants. Grandes forêts & marécages
Permien	280 000 000	Gaspésie encore en zone tropicale	+ de reptiles et insectes. Extinction des trilobites
Triassique	230 000 000	Soulèvement des Appalaches américaines. Début de formation de l'Atlantique	Premiers dinosaures. Premiers mammifères & mouches + de conifères et de fougères
Jurassique	180 000 000		+ de dinosaures. Premiers oiseaux
Crétacé	135 000 000		Extinction des dinosaures. Premières plantes à fleurs
Éocène	70 000 000	Soulèvement des montagnes Rocheuses et des Andes	Premières baleines & phoques + de poissons comme aujourd'hui (hareng, morue, etc.) + de mammifères terrestres
Oligocène	36 000 000		+ de crabes, moules, escargots. Premiers chats, chiens, ours. Premiers ongulés & éléphants
Miocène	25 000 000	Fin du soulèvement des Alpes. Soulèvement de l'Himalaya	Poissons d'aujourd'hui + de baleines et de singes. Premiers oiseaux aquatiques d'aujourd'hui
Pliocène	12 000 000	Continents & océans comme aujourd'hui	Vie marine d'aujourd'hui. Moins de mammifères + d'éléphants, chevaux, fauves. Début de l'évolution de l'homme
Pléistocène	1 000 000	Glaciations continentales	Premiers outils. Mammouths au Canada puis disparition avec forêts
Récent	10 000	Fin de dernière glaciation	Domestication des animaux Culture des plantes. Forêts, faune & l'homme de + en + au nord avec retrait des glaces. Développement des civilisations

Puisqu'il faut 500 ans pour accumuler un centimètre de calcaire, une montagne comme le mont Saint-Alban dominant le secteur Cap-Bon-Ami a nécessité . . . 18 millions d'années de sédimentation. Et que dire de son âge de plus de 350 millions d'années! À notre échelle, cela équivaut au temps nécessaire pour parcourir la distance de Montréal à Forillon au rythme de 3 millimètres par année.

UNE HISTOIRE DE SOULÈVEMENTS BIEN DISTINCTS

Tout comme les Provinces Maritimes, la masse sédimentaire qui forme la Gaspésie repose sur des roches d'origine précambrienne, les plus anciennes qui soient encore présentes sur la Terre. D'ailleurs, ces dernières constituent tout le Bouclier canadien, des Prairies canadiennes jusqu'au Labrador, et sont, pour la plupart, issues des profondeurs de la Terre.

Pendant toute la période du Cambrien, la région fit partie d'un vaste chenal, le géosynclinal dit «appalachien». La sédimentation y fut considérable et on retrouve des roches de cette période le long de la rive sud du Saint-Laurent, de Québec à Matane.

Durant l'Ordovicien, une avancée importante de la mer sur le territoire du Québec eut lieu, comme en témoigne la présence de roches (calcaires et schistes) de cette période dans la région du lac Saint-Jean et aussi de Montréal à Québec. La future Gaspésie continuait de se former par accumulation de sédiments au fond du grand géosynclinal appalachien. Au cours de cette période, la croûte terrestre au fond de ce grand bassin aurait subi une série de soulèvements et d'affaissements, produisant les nombreux plis marqués qu'on retrouve dans ces roches.

Vers la fin de l'Ordovicien (il y a environ 450 millions d'années), il se produisit une série de plissements intenses, qu'on appelle l'Orogénèse taconique. Elle souleva la région en une chaîne de montagnes très hautes et émergea ainsi les roches qui forment une bonne largeur de la côte nord de la Gaspésie. C'est aussi au cours de cette orogénèse que se produisit de toute évidence la grande cassure de la Faille du Saint-Laurent. Ainsi, cette grande orogénèse produisit un anticlinal dans la partie nord de la Gaspésie et un autre plus au sud, dans la région ouest du Nouveau-Brunswick actuel. Entre ces deux crêtes demeura un chenal plus réduit que le précédent, le géosynclinal de Gaspé.

Pendant des dizaines de millions d'années par la suite, au Silurien et durant une bonne partie du Dévonien, les nouveaux sommets environnants fournirent des débris d'érosion à ce bassin, le remplissant graduellement. Vers la fin du Dévonien inférieur (395 millions d'années), ce bassin sédimentaire commença à se soulever. Cette moins grande profondeur d'eau favorisa probablement l'accumulation de sables par-dessus les fines boues calcaires, expliquant ainsi cette séquence marquée que l'on retrouve dans le paysage de Forillon: les strates de calcaire formant l'Épine de Forillon jusqu'à Cap Gaspé, supportant, en bordure de la baie, des formations de grès.

Enfin, au Dévonien moyen (375 millions d'années), un grand bouleversement, l'Orogénèse acadienne, déforma et souleva le géosynclinal de Gaspé. De cette mer ancienne naquit, pour ainsi dire, la deuxième partie de la Gaspésie, située entre les montagnes ordoviciennes du nord de la péninsule et la baie des Chaleurs. Locale-



Empreintes de brachiopodes

ment, cette orogénèse produisit un seul véritable repli vers le bas, un synclinal, qui devint la baie de Gaspé. Cette grande orogénèse fut accompagnée de volcanisme localisé qui souleva davantage le massif central de la Gaspésie (Chic-Chocs et Parc de la Gaspésie). Les formations sédimentaires du Dévonien emprisonnèrent les cadavres et les traces de certains êtres marins primitifs de cette période lointaine: coraux, brachiopodes, vers, plusieurs espèces de trilobites (ancêtres des crustacés) et enfin, des premiers vertébrés, c'est-à-dire des poissons. Les grès de Gaspé confirment aussi la présence de petites plantes ayant vécu probablement en eau saumâtre.

Durant la période suivante, au Carbonifère, la Gaspésie entière demeura émergée. Une certaine sédimentation continua de se faire localement en eau peu profonde à l'extrémité est de la péninsule, comme en témoignent des roches de la région de Percé et de l'île Bonaventure.

À la fin du Permien, il y a 230 millions d'années, de nouvelles poussées orogéniques dressèrent une chaîne de montagnes continue le long du côté est des États-Unis actuels. Cette chaîne vint se rabouter à celle issue des orogénèses antérieures (à l'Ordovicien et au Dévonien) qui avaient soulevé les massifs en Gaspésie.

La grande chaîne des Appalaches nouvellement complétée constitua désormais par sa présence une barrière à toute future incursion marine sur l'est de l'Amérique. Déjà émergés depuis plus de 200 millions d'années, la Gaspésie et Forillon continuèrent de se faire éroder sous l'action des intempéries. Et ce rabaissement des reliefs gaspésiens n'a pas cessé, depuis lors, pendant qu'ailleurs s'édifièrent les Rocheuses, les Alpes et l'Himalaya. On peut donc imaginer que nos Appalaches ont dû former une chaîne altière des plus spectaculaires pour encore exister après plus de 375 millions d'années d'usure, surtout lorsque l'on considère que la nature de ces roches ne les rendait pas des plus résistantes à l'érosion.

La dernière période qui inclut le présent et qui remonte à un million d'années, le Quaternaire, sera traitée dans un chapitre particulier un peu plus loin.

DES FOSSILES TROPICAUX À FORILLON

Par son histoire échelonnée sur de très longues périodes, la roche en place à Forillon nous révèle une suite de péripiétés étonnantes: montagnes qui surgirent et qui s'usèrent ensuite jusqu'à disparaître presque complètement, fonds de mers anciennes aujourd'hui perchés à des centaines de mètres d'altitude . . .

Mais en plus de ces phénomènes, les strates de calcaire et les lits de grès recèlent d'autres sources d'émerveillement: des fossiles.

Il n'y a pas tellement longtemps, on croyait que les fossiles étaient simplement des dessins que Dieu avait faits dans la roche pour se distraire. Pourtant déjà, il y a 3 000 ans, des Grecs avaient déduit qu'il s'agissait d'anciens animaux marins et que la pierre dans laquelle ils se trouvaient devait avoir été sous la mer auparavant. Quelque part au Moyen-Âge, cette interprétation se perdit et pendant des siècles, les croyances les plus farfelues se perpétuèrent. Mais aujourd'hui, on en a la certitude: les fossiles sont les restants de plantes ou d'animaux morts (ordinairement dans la mer) qui ont été ensevelis dans des sédiments puis transformés en roche avec ceux-ci.

Dans la quête de la compréhension de l'origine des roches, des montagnes, des continents mêmes, les fossiles contribuèrent largement. Surprenants, ils suscitèrent des questions. Non satisfaits des explications fournies par les croyances populaires, des esprits curieux voulurent des réponses à où, quoi, quand, comment. En étudiant systématiquement les fossiles et les roches qui les renfermaient, les chercheurs constatèrent finalement que les fossiles révélaient l'âge relatif des roches de même qu'une certaine séquence dans l'apparition des formes de vie. Par exemple, les dinosaures se trouvent dans des couches beaucoup plus récentes que les poissons primitifs et ces derniers sont apparus longtemps après les trilobites. Ainsi, les fossiles jetèrent beaucoup de lumière sur l'évolution de la vie et sur les conditions climatiques qui ont prévalu sur les continents durant différentes périodes dans le très lointain passé.

À ce sujet, que penser de la présence de coraux fossiles dans les roches de Forillon?

Car qui pense coraux pense mers chaudes, et avec raison. Ces petits animaux primitifs et coloniaux vivent dans les mers situées de part et d'autre de l'équateur jusqu'à la latitude de 30°. Se pourrait-il qu'à cause de courants marins différents de ceux d'aujourd'hui, le golfe Saint-Laurent ait jadis été un golfe tropical? À question simple, on espère une réponse simple. Or ce n'est pas toujours possible.

L'explication de la présence de fossiles tropicaux ici relève d'une hypothèse qui, au départ, semble trop spectaculaire pour être crue. Pour la comprendre, il faut mettre de côté nos paysages familiers. Il faut même oublier la géographie d'aujourd'hui et remonter dans le temps, à la période de formation de ces roches, soit plus de 350 millions d'années. Les continents ne sont plus aux mêmes endroits qu'auparavant sur la planète, ils ont dérivé!

Grâce aux découvertes récentes du navire de recherche *Glomar Challenger*, la science sait maintenant qu'au fond des océans se trouvaient les preuves irréfutables de cette idée vieille de plus de trois siècles. Depuis les années 1970, ces recherches

ont prouvé que toute la croûte terrestre est constituée d'une dizaine de grandes plaques principales, certaines émergées en ce qu'on appelle les continents. Ces études ont aussi démontré que ces plaques ont été et sont encore en mouvement dans diverses directions. Des forces provenant de l'intérieur profond de la Terre agissent sur ces plaques, les poussent, entraînant des déplacements à des vitesses géologiques vertigineuses de un à trois centimètres par année.

Ainsi depuis les 4,6 milliards d'années de l'histoire de la Terre, des océans se sont ouverts et refermés au gré des déplacements des plaques formant la croûte de notre planète.

Mais où était donc Forillon à l'âge de ses coraux? Lorsque les sédiments qui, plus tard, formèrent les roches de Forillon s'accumulèrent au fond d'une mer ancienne, tout le continent américain n'était pas du tout où il est aujourd'hui. En fait, l'océan Atlantique n'existait pas encore à cette époque! On sait maintenant par des données de plus en plus précises qu'il y a 200 millions d'années par exemple, les Amériques du Nord et du Sud étaient accolées à l'Europe et à l'Afrique et qu'en plus, toute cette masse était plus au sud qu'aujourd'hui. En fait, elle était assez au sud pour que cette partie-ci de l'Amérique du Nord soit tout près de l'équateur! Alors, on comprendra que les animaux qui vivaient à cette période sur les fonds marins des mers chaudes ont pu être recouverts à leur mort par des sédiments qui sont devenus les roches de Forillon. On comprendra aussi que les roches formées dans cette même mer à cette même époque renferment donc les mêmes fossiles, bien qu'ils puissent aujourd'hui se retrouver sur différents continents.

Ainsi depuis lors, l'Atlantique s'est créé par l'ouverture et l'agrandissement progressif d'une fissure dans la croûte terrestre. La plaque supportant l'Amérique du Nord, pour sa part, s'est mise à dériver vers le nord-ouest, des milliers de kilomètres en 200 millions d'années. Aujourd'hui, notre continent continue à se déplacer et ce vers l'ouest, à la vitesse moyenne d'environ un centimètre par année. Ce n'est pas rapide, mais le temps permet bien des choses.

UN RELIEF CONTRASTÉ

Forillon marque l'aboutissement d'une longue chaîne de montagnes. Il est donc normal à ce titre qu'on s'attende à y trouver un profil accidenté. Les terres du parc, comme on l'a vu, ont été formées en deux temps, et cette connaissance nous permet de prévoir que le relief présentera des différences dans ces deux zones.

Émergées depuis plus de 375 millions d'années en de hautes montagnes, les couches de roches de Forillon ont été réduites de milliers de mètres à ce qu'on connaît d'elles de nos jours.

L'érosion tend à tout enlever en entaillant, transportant, aplanissant une région soulevée. Elle travaille à son rythme, selon la nature des roches et leur exposition aux forces de dégradation. Par conséquent, elle tend aussi à effacer progressivement l'ampleur de ses effets passés dans la sculpture des paysages. Mais on retrouve néanmoins à Forillon de beaux vestiges d'une érosion de grande envergure produite durant la nuit des temps.

Dans les Appalaches, le relief dépend directement de la roche en place. Il est caractérisé par des crêtes allongées, dont le sommet forme des replats correspondant à des grandes strates résistantes à l'érosion et dont les flancs prennent souvent la forme de murailles coupant plusieurs épaisseurs de strates. Ceci s'appelle un



Relief de crêts donnant de la vigueur aux paysages

relief de crêts. Ce type de relief peut se répéter plusieurs fois, tant que se continue le synclinal des couches en place. Il constitue alors un paysage où les replats et les falaises se succèdent en rangées parallèles, un peu à la façon d'un escalier géant.

Au parc, toute l'Épine de Forillon, de la vallée de la rivière au Renard jusqu'à Cap Gaspé, (la partie B dans la figure 2), constitue un paysage à relief de crêts. Les exemples sont peut-être plus évidents en regardant le paysage dans le même axe que sont les falaises, comme par exemple en bateau face à Cap Gaspé. Ces crêts sont aussi très visibles dans le secteur Cap-Bon-Ami.

Coulant dans le sens du pendage des couches, des ruisseaux peuvent véritablement entailler les crêts. Ainsi, les ruisseaux de Cap-aux-Os, à l'Eau, Ascah et Beaudry, creusant leur lit dans les formations de grès, découpent de véritables canyons de plus de 40 mètres de profondeur à certains endroits.

À même les plus hauts crêts du parc de telles entailles transversales ont formé des vallées importantes, qui portent le terme de «cluse». Les principales sont celles à l'amont des vallées de la rivière au Renard et de l'anse au Griffon, et celle dite de La Rancelle qui a facilité le passage de la route de Cap-des-Rosiers à Cap-aux-Os. L'intérêt de ces cluses réside dans la largeur disproportionnée de leur vallée par rapport au cours d'eau très réduit qui y coule aujourd'hui, là où il y en a. En fait, la plupart des cluses à Forillon sont mortes: les cours d'eau qui ont creusé ces entailles importantes en travers du sommet de l'Épine de Forillon n'existent plus. Leur présence est caractéristique du relief appalachien, mais au parc l'origine de ces cluses est énigmatique, car elle suppose une topographie régionale différente de celle qui domine aujourd'hui dans ces paysages.

Tel qu'il a déjà été mentionné, toute la zone nord de Forillon (la partie A dans la figure 2) a été très fortement plissée durant l'Ordovicien, s'est ensuite fait éroder pendant plusieurs dizaines de millions d'années, puis a subi de nouveaux plissements et fractures au cours du Dévonien et depuis lors, s'érode.

Si l'on considère seulement les sommets de cette portion du parc, on se rend compte que cette vieille surface d'érosion correspond à un plateau incliné. Haut à la vallée de la rivière au Renard, il baisse graduellement jusqu'à son aboutissement dans la mer dans le secteur de la plaine de Cap-des-Rosiers, où cette lente pente se continue sous l'eau jusqu'à 2 km au large. L'impression d'un paysage de collines n'est due, en fait, qu'aux entailles faites par les deux rivières principales et par les nombreux ruisseaux dans les formations de calcaire et surtout dans les schistes friables qui abondent dans ce secteur.

Les terres situées entre L'Anse-au-Griffon et le pied de la côte menant au secteur Cap-Bon-Ami ont un relief peu marqué, entaillé par quelques ruisseaux peu profonds. L'apparence aplanie de toute cette zone est due à de l'érosion marine, à une époque où le niveau de la mer était plus élevé qu'aujourd'hui. Toutefois, à cause de la grandeur de cette plate-forme et grâce aux données assez précises que nous avons sur la dernière transgression marine, on peut affirmer que cette plaine existe depuis fort longtemps, même avant la dernière glaciation.

LA DERNIÈRE GLACIATION, PAS SIMPLEMENT UN TRÈS LONG HIVER

Le Quaternaire est la période se rapportant au dernier million d'années. Loin d'être la seule période où notre planète a connu des glaciations, on la caractérise pourtant ainsi du fait qu'en un seul million d'années quatre glaciations importantes se sont succédées. En effet, chacune a duré plusieurs dizaines de milliers d'années. Pour des raisons subjectives aussi, le phénomène prend une importance marquée, bien que moins grandiose que les orogénèses passées, par le fait que nous nous sentons plus impliqués dans ce qui est récent, et que notre espèce en fut témoin.

Qu'une grande partie de la Terre fut jadis recouverte d'un immense manteau de glace, voilà une théorie audacieuse qui fut mise de l'avant, il y a un siècle, par le grand naturaliste Louis Agassiz. Comme la plupart des idées nouvelles et surprenantes, elle fut accueillie avec scepticisme. Mais depuis, une quantité impressionnante de données ont été compilées, tant sur les glaciers encore présents aux pôles et en hautes altitudes, que sur les anciens, beaucoup plus majeurs, et qui couvraient de grandes étendues de continents maintenant densément peuplés. Beaucoup d'études actuelles visent aussi à mieux connaître les causes d'une glaciation. L'intérêt est facilement manifeste, lorsqu'on apprend qu'une simple baisse de température annuelle mondiale de 5°C pourrait provoquer une reprise du phénomène. Quand on parle de la glaciation, il s'agit la plupart du temps de la dernière. Elle a laissé les traces les plus évidentes de son passage dans nos paysages, tout en effaçant celles des trois glaciations précédentes. Elle débuta il y a environ 70 000 ans et ses derniers effets majeurs prirent fin il y a environ 10 000 ans.

Cet événement géologique majeur est le plus récent à s'être produit sur tout le pays. Dans notre esprit on imagine difficilement à quoi devaient ressembler nos paysages familiers, momentanément empâtés d'immensités glacées puis ensuite envahis par la mer. De plus, certains traits significatifs de Forillon sont directement reliés à ce phénomène. Pour toutes ces raisons, il devient essentiel d'en revoir les généralités. Ceci permettra de saisir l'impact de ce phénomène dans sa juste perspective ou, à tout le moins, d'offrir suffisamment d'éléments pour pouvoir

croire en cette histoire, en somme assez fantastique.

Une glaciation est une période de refroidissement durant laquelle, en moyenne, la précipitation de neige durant les hivers dépasse sa fonte et son évaporation au cours des étés. Ainsi, il ne s'agit pas d'une très grande intensité de froid, comme on est souvent porté à le croire. Une baisse de quelques degrés seulement de la normale suffit pour créer ces conditions et faire amonceler la neige d'année en année.

C'est ce qui se produisit il y a 70 000 ans. Les températures des étés n'arrivaient pas à faire fondre la neige tombée durant les hivers. La neige s'accumula, commença à se compacter et à se transformer en glace cristalline sous la pression du poids des couches supérieures. Puis, quand l'épaisseur devint suffisante (60 à 90 mètres ou plus), la glace des couches inférieures, contrairement à un simple cube de glace, vint à se comporter comme une matière plastique capable de s'étendre et de «couler» vers le bas des pentes. La neige, puis la glace, devinrent ainsi des glaciers. On a estimé qu'après environ 50 000 ans, cette accumulation de neige-glace au sol atteignait aux environs de Montréal plus de 1,5 kilomètre d'épaisseur!

Évidemment, s'il neigeait au centre du Québec pendant des centaines de siècles, il neigeait aussi partout dans le nord de l'Amérique du Nord . . . et de même qu'en Europe. Au Québec, la pression occasionnée par le poids énorme de cette immense nappe glaciaire la poussa, comme il se doit, du centre du Québec vers les marges du territoire, c'est-à-dire vers la mer, atteignant ainsi la baie d'Hudson, le Labrador et aussi le fleuve Saint-Laurent et le golfe. Ce fardeau sur la croûte terrestre fut tel que le continent s'affaissa.

Les précipitations étant désormais consolidées sur les continents en des masses de glace et de neige, on estima que cette perte d'eau des mers fut telle que leur niveau mondial baissa de 55 mètres.

Dans leurs mouvements, les glaciers entraînaient avec eux tout ce qui recouvrait la roche-mère: sol, arbres, sables et graviers, blocs de roche de toutes grosseurs. Ils rabetèrent les paysages, surcreusèrent les vallées majeures. Le climat redevenant normal, il y a environ 15 000 ans, ils se mirent à fondre et toute cette eau graduellement libérée transporta à son tour, tria et accumula des quantités gigantesques de matériaux (sables de Tadoussac et de la Côte-Nord, par exemple).

Un bouchon de glace occasionné par la fonte plus lente du glacier près de Québec, empêcha l'évacuation vers le golfe de tout ce surplus d'eau. Ce fut le début de la mer Champlain, mer d'eau douce qui couvrit la plaine du Saint-Laurent jusqu'au lac Champlain près de la frontière américaine (d'où son nom). On estima que l'accumulation d'eau atteignit une profondeur d'environ 180 mètres. Puis, ce fut la transgression marine, cette vaste étendue d'eau s'ouvrant enfin directement sur le golfe; ceci explique pourquoi on peut aujourd'hui retrouver dans les dépôts non consolidés de cette ancienne mer (dans la région de Montréal par exemple) des coquillages marins comme ceux vivant aujourd'hui en bordure de la Gaspésie.

Finalement libérée du poids gigantesque du glacier qui l'avait enfoncée, la croûte terrestre subit un grand rebondissement à retardement (isostasie). Avec ce relèvement s'effectua l'évacuation de la transgression marine, il y a 10 000 ans.

DES INDICES À FORILLON

Devant l'ampleur des évidences de glaciation ailleurs au Québec, la Gaspésie, de par la pénurie de traces semblables, suscita un débat qui dure depuis un siècle: cette grande calotte glaciaire qui recouvrit le Québec au nord et à l'ouest et qui le râpa si intensément dans son déplacement vers le sud, a-t-elle aussi agi sur la péninsule gaspésienne?

La question est de taille, car en effet, on n'y retrouve pas facilement, ni fréquemment, des preuves éloquentes comme de gros blocs erratiques¹ ou des stries glaciaires², comme c'est le cas tant dans la Gatineau, les Laurentides, la Beauce, que dans les États de la Nouvelle-Angleterre.

Mais les études récentes à Forillon ont mis en lumière une multitude d'indices. Et par rapport au scénario déjà connu de ce qui s'est passé ailleurs au Québec, ces nouvelles données apportent des révélations significatives. Voici donc en bref, comment se seraient déroulés ici les événements majeurs relatifs à la dernière glaciation.

Il y a environ 70 000 ans des masses de glaciers se formèrent en Gaspésie et à Forillon, des sommets vers le bas des pentes, en même temps qu'augmentait partout ailleurs l'immense calotte glaciaire couvrant l'ensemble du Québec et du Canada. Tandis que la portion laurentidienne de celle-ci avançait vers le fleuve, la calotte glaciaire appalachienne recouvrant les monts Notre-Dame, dont les Chic-Chocs, progressait elle aussi vers ses versants. C'était aussi le cas, quoiqu'à une beaucoup plus petite échelle, pour la calotte recouvrant les sommets de Forillon.

À l'embouchure des vallées de l'anse au Griffon et de la rivière au Renard, des moraines terminales (c'est-à-dire des dépôts laissés à la dernière ligne d'avancée d'un glacier) démontrent que les glaciers locaux ont emprunté ces couloirs jusque-là. La langue glaciaire venant des Chic-Chocs descendit par les vallées des rivières York et Dartmouth et dut couvrir la baie de Gaspé, empiétant en plus sur toute la partie inférieure du versant sud de la presqu'île de Forillon. Les stries glaciaires orientées vers l'est et l'est-sud-est à 75 m d'altitude en témoignent, de même que les bons indicateurs évidents, parce que non locaux, que sont les pierres de serpentine qu'on y a retrouvées. Or ce type de roche verte provient du centre de la Gaspésie, à plus de 90 km au loin.

Les recherches menées à ce jour nous portent à croire que le grand glacier laurentidien n'aurait atteint que la côte nord du golfe Saint-Laurent et que son avancée vers le sud s'y serait arrêtée. Toutefois, une immense plate-forme de glace flottante devait s'étendre en avant de cette calotte glaciaire et occuper le golfe et le chenal laurentien. Elle devait en plus recouvrir le secteur nord du parc, car des cailloux provenant des Laurentides ont été trouvés, notamment dans les dépôts glacio-marins près du sentier La Chute à 30 m au-dessus du niveau actuel de la mer, et au cap Bon Ami à une altitude de 20 m.

Tout comme une bonne partie du continent, le territoire de Forillon se trouva lui aussi affaîssé sous le niveau actuel de la mer. Quand le climat commença à se réchauffer, ce fut le début de la déglaciation et de l'invasion marine. Le niveau

1. Bloc erratique: bloc de roche souvent arrondi, transporté par un glacier.

2. Strie glaciaire: strie résultant du frottement sur la roche en place de blocs ou cailloux enchâssés dans la glace.

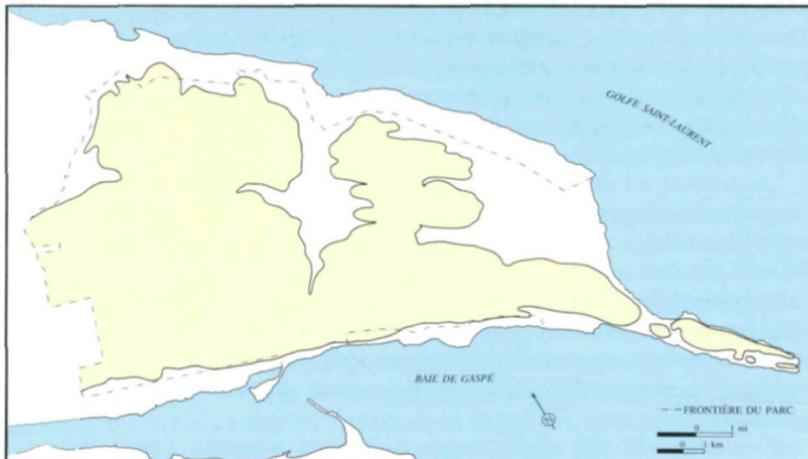


Figure 3 Transgression marine de 100 m d'altitude il y a environ 10 000 ans

marin à ce moment-là se situait à environ 30 m au-dessus du niveau actuel. À mesure que passait le temps et que fondait la glace omniprésente, le niveau de la mer s'élevait davantage. Cette montée progressive de la mer (appelée mer de Goldthwait, en l'honneur d'un chercheur important sur cette période dans l'estuaire et le golfe Saint-Laurent), devint bien imposante. Elle continua à un point tel qu'elle vint à atteindre les terres situées aujourd'hui à 100 m d'altitude du côté nord du parc.

Ces données sont connues grâce à la présence de terrasses marines qu'on a retrouvées à de telles altitudes dans le parc. Encore aujourd'hui, on peut aussi voir une encoche d'abrasion faite par des vagues à près de 100 m d'altitude dans les falaises de la presqu'île de Forillon. La hauteur de ce niveau d'eau maximal implique non seulement que toute la zone côtière comprise entre L'Anse-au-Griffon et Cap-Bon-Ami était sous l'eau, mais aussi que la presqu'île de Forillon était une île (voir la carte, Figure 3).

Les sédiments laissés par cette invasion marine sont typiques d'une sédimentation d'eau profonde (dépôts d'argile), suivie d'une sédimentation en eau peu profonde (sables et graviers de littoraux et d'estuaires). Parmi ces sédiments, des coquillages ajoutent des données précieuses: en les datant au C^{14} , on apprend qu'ils ont environ 9 980 ans. Ainsi, de tels coquillages trouvés dans les sédiments à 30 m d'altitude dans la plaine de Cap-des-Rosiers, nous indiquent que le retrait marin était rendu à ce niveau-là à cette date-là.

Bien que l'invasion marine dura plus de 3 000 ans, la phase de régression, elle, fut assez rapide.

L'écoulement de l'eau de fonte des glaciers donna une grande vigueur aux petits cours d'eau qui coulent encore aujourd'hui. La rivière de l'anse au Griffon et ses principaux affluents en sont de bons exemples. On retrouve aujourd'hui dans leur lit et leurs abords, des masses de matériaux que les crues printanières annuelles ne pourraient à elles seules expliquer. Plusieurs ruisseaux continuèrent à approfondir les entailles qu'ils avaient déjà pratiquées avant la glaciation. D'autres, par contre,



Strates infiltrées par l'eau



Le gel-dégel, un agent d'érosion efficace

sont nouveaux, encaissés dans des parcours qui datent seulement de cette période postglaciaire. Parmi ceux-ci, le ruisseau du cap des Rosiers coule dans des sédiments meubles, tandis que les ruisseaux Beaudry, à l'Eau et Ascah déjà mentionnés en page 22 ciselèrent en gorges profondes les formations rocheuses qu'ils traversent avant de se jeter dans la baie de Gaspé.

Ainsi la glaciation, l'invasion marine et toutes les formes d'érosion subséquentes à leur retrait furent les derniers événements majeurs à se produire sur l'ensemble du Québec, dans la modification de nos paysages. Les recherches en ces domaines ne sont pas terminées et les conséquences pas toutes connues non plus. Des études récentes tendent à montrer que les terres en amont de Forillon sur la rive sud du fleuve sont encore en train de se relever, alors que dans les Maritimes le sol s'enfonce.

Apprendre à reconnaître sur le terrain les signes de ces événements est une aventure en soi et nous permet d'apprécier la grandeur des forces naturelles qui jouent sur notre planète. On en arrive aussi à se demander ce que nous pourrions faire advenant une prochaine glaciation. Certaines études démontrent qu'elles reviennent d'une façon cyclique et que nous sommes dus . . .

DYNAMISME ACTUEL PAR LES INTEMPÉRIES

Tous les principes invoqués jusqu'à présent pour expliquer la formation des paysages et les changements qu'ils ont subis, n'auraient jamais pu être découverts et expliqués sans l'observation, l'étude et la compréhension de ces mêmes phénomènes tels qu'ils se produisent sous nos yeux. «Le présent est la clé du passé» écrivit James Hutton en 1785 dans son classique, *Theory of the Earth*. Cette notion est un des principes fondamentaux de la géologie moderne. Mais à l'époque, vu que sa théorie expliquant la formation de la planète impliquait beaucoup de temps, il se mérita d'être déclaré athée par l'Église intolérante qui prônait que la Terre n'était vieille que de 4 004 ans.

Les actions d'aujourd'hui sont donc la suite des mêmes événements qui se

produisent depuis les premiers jours. Les processus d'érosion, d'accumulation et de remaniement transforment les paysages lentement mais sûrement. Ces phénomènes reflètent un dynamisme actuel.

L'érosion à Forillon se retrouve sous de nombreux aspects, dont les effets s'additionnent pour faire reculer les lignes de rivage et abaisser les sommets. Elle contribue à sculpter des formes, des profils, un relief, tous caractéristiques des paysages du parc.

L'eau de pluie agit de bien des façons sur les paysages. Souvent, son travail est imperceptible. Elle s'infiltré dans les roches poreuses et disparaît, ruisselle sur les surfaces rocheuses dont elle dissout des éléments en sels minéraux qu'elle transporte; elle agrandit aussi les fentes et les fissures.

Puis cette eau qui circule dans de telles zones de faiblesse vient à geler. Cette alternance de gel et de dégel, qui se produit annuellement des centaines de fois à notre latitude, fragmente abondamment la roche à Forillon. Sans l'eau d'infiltration, les roches absorbent bien les contractions minimes occasionnées par le gel. Mais l'eau qui se transforme en glace, accroît son volume d'environ 10% et produit des pressions très localisées de l'ordre de 15 kg/cm².

À Forillon, les formations stratifiées de calcaire sont coupées transversalement par de nombreuses «veines» de cristaux blancs. Ces filons de calcite sont de véritables plans de faiblesse et les eaux d'infiltration exploitent abondamment ces zones de matière passablement soluble. Cette action combinée à celle d'éclatement par le gel-dégel est largement responsable du maintien de la verticalité des escarpements côtiers et du recul de leur front.

Bien que les agents d'érosion ainsi que les zones de faiblesse soient de même nature de part et d'autre de la presqu'île de Forillon, le scénario de leurs influences diffère. Pourquoi? À cause du pendage des strates de roches dévoniennes. Que l'on soit au rocher Le Quai, sur le mont Saint-Alban, à Grande-Grève ou à Cap Gaspé, l'inclinaison des strates est à peu près la même partout, puisque toute la presqu'île fait partie du même plissement et que ses couches de roches penchent toutes dans la même orientation. Et c'est justement à cause de cette homogénéité qu'il y a une différence. Du côté nord les strates s'enfoncent vers l'intérieur de la presqu'île alors que du côté sud, elles penchent forcément vers l'eau de la baie de Gaspé. La fragmentation et les écroulements se font donc différemment.

Du côté nord, à même la paroi verticale dénudée du mont Saint-Alban, tout comme le long des falaises de l'Épine de Forillon, de la vallée de la rivière au Renard jusqu'à Cap Gaspé, le gel-dégel et le ruissellement détachent des fragments et parfois d'énormes blocs, qui sont projetés directement en bas. Ces éboulements créent des surplombs à certains endroits qui, plus tard, viennent à s'écrouler.

Du côté sud de la presqu'île, les escarpements sont beaucoup moins hauts, mais leur érosion est peut-être plus spectaculaire, parce que plus apparente. Ici aussi, l'eau de ruissellement et le gel-dégel agissent entre les strates et profitent de toutes les cassures de la roche pour en détacher des fragments. Ces blocs sont parfois petits mais parfois aussi ils sont énormes, soit sur l'horizontale (une grande partie d'une strate), soit sur la verticale (comptant plus de vingt strates). Et voilà le spectacle: les blocs sont là, détachés, perchés sur la couche d'en-dessous, prêts à glisser peu à peu ou tout d'un coup. Toute la côte sud de Forillon témoigne de ce dynamisme. Les exemples d'éboulis passés et à venir sont multiples.

Un autre agent d'érosion parmi les intempéries est le vent. On a tendance à le considérer comme négligeable. Mais si l'on considère l'abondance de schistes à même les affleurements dénudés de Forillon, on comprendra que le vent a beau jeu pour déloger et emporter une bonne part des petits feuilletts qui forment ces roches. Par journée de grand vent, on les entend se faire entraîner et l'hiver, ils ont vite fait de noircir la neige voisine par leurs arrivées continues.

Quand on parle de l'érosion d'un territoire, on traite surtout, comme on vient de le faire, de celle qui se produit sur le roc dénudé, là où l'absence de végétation laisse pleine emprise aux intempéries. L'érosion y est plus directe, plus dynamique et plus évidente, tandis que l'usure de la roche-mère dans un territoire couvert de forêts est, bien sûr, presque nulle. Il convient donc de rappeler que pendant des dizaines de millions d'années, l'évolution de la vie sur terre n'ayant pas encore produit de végétation (voir le tableau des temps géologiques, page 17), l'érosion des paysages s'y est donc faite à un rythme beaucoup plus rapide. Il en fut de même aussi pendant et après chaque passage des glaciers, qui évidemment rasaient tout couvert forestier sur leur trajet. On peut mieux comprendre alors la possibilité que se soit découpé ce vaste relief de crêts qui caractérise si bien l'Épine de Forillon. L'eau pouvant agir partout directement entailla à un rythme accéléré les roches tendres par rapport aux couches dures et plus résistantes.

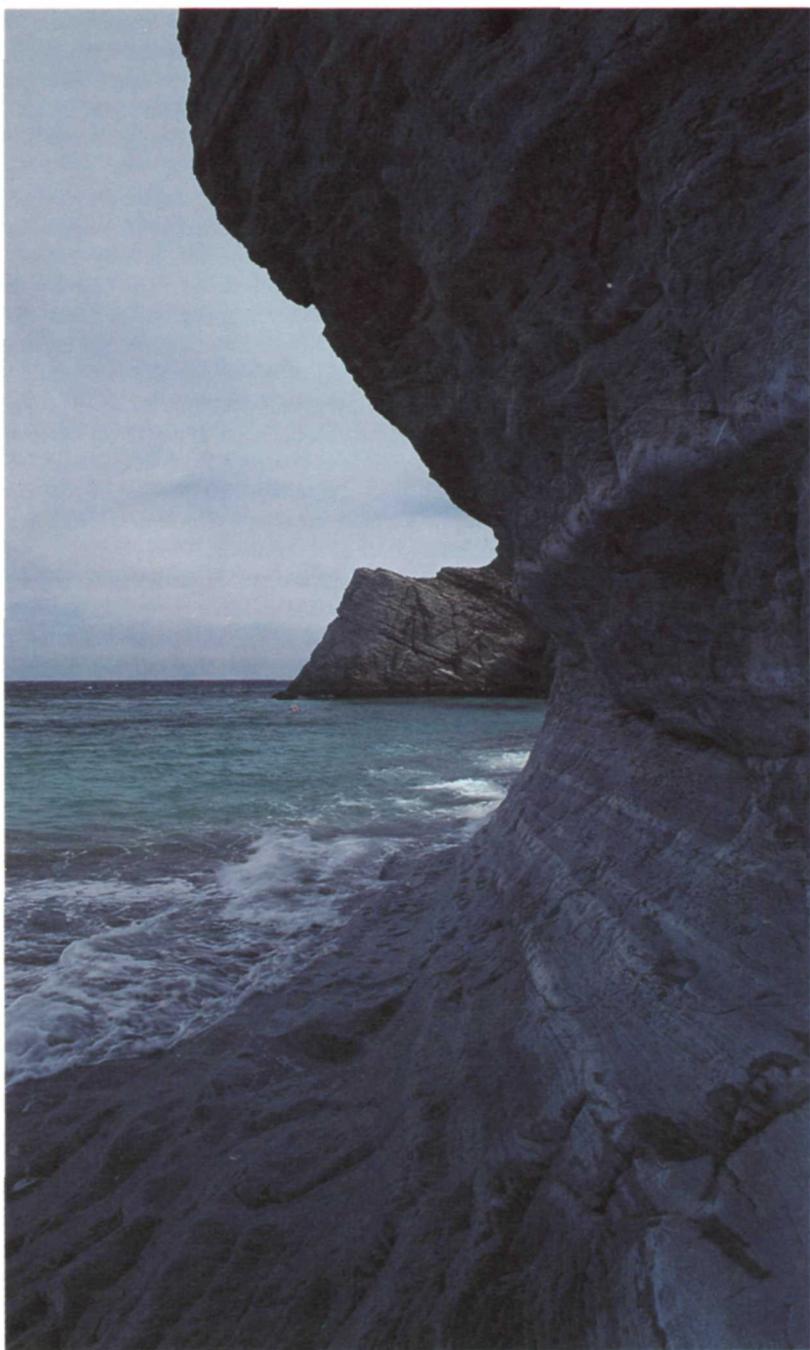
On sous-estime souvent la capacité des petits cours d'eau à entailler la roche et à transporter les matériaux d'érosion. On conçoit que le ruisseau charrie du gravier, du sable et autres débris, mais on oublie que le tracé où il coule est une vallée qu'il s'est taillée lui-même. Même les nombreuses chutes et cascades qui le jalonnent témoignent d'un travail d'érosion passé, à des endroits de strates plus tendres. Tout le paysage de collines dans le secteur des roches ordoviciennes entre la vallée de la rivière au Renard et la plaine de Cap-des-Rosiers est, en réalité, un plateau fortement entaillé par les cours d'eau. Évidemment, la nature principalement schisteuse des roches de toute cette zone a beaucoup facilité ce cisaillement en creux et sommets.

C'est ainsi que lentement mais sûrement l'érosion poursuit son oeuvre. À sa manière, elle produit des éléments de charme et de spectacle dans les paysages et confère à ce territoire des qualités de bonne école par la diversité de ses exemples.

LA MER AUSSI FAIT SON OEUVRE D'ÉROSION

L'action de la mer sur le littoral varie selon les types de côtes. Partout où la vague n'accumule pas, elle s'affaire à éroder.

À Forillon, les falaises apparaissent comme un symbole de la lutte entre la terre et la mer. On regarde l'effet et on croit voir aussi la cause. On oublie du même coup toute la suite de falaises de la même formation géologique, du mont Saint-Alban jusqu'à la vallée de la rivière au Renard, qui existent pourtant très bien sans intervention marine. En réalité, même pour les grandes falaises en bordure de mer, il y a aujourd'hui peu de portions de ce littoral qui soient directement touchées par les vagues. On considère ces quelques endroits de contact direct comme étant des falaises vives. Sur la majeure partie de la côte, par conséquent, ces escarpements sont protégés de l'action franche de la mer par des zones de plages ou d'amas de gros blocs. On les nomme alors des falaises mortes. Évidemment, il faut se souvenir que ces qualificatifs ne se rapportent qu'à leur relation avec la mer; une



Encoche d'abrasion, cap Bon Ami

falaise «morte» est toujours aussi dynamique quant aux actions du gel-dégel.

Là où les vagues sapent directement la base d'une falaise, elles produisent une érosion localisée creusée en ligne courbe. Ces encoches d'abrasion sont parfois assez profondes pour créer des surplombs accentués qui risquent de tomber. C'est le cas au rocher Le Quai, au vrai cap Bon Ami et à de nombreux caps du côté de la baie de Gaspé. L'encoche est parfois très marquée à la toute base de la falaise où elle subit l'effet quotidien des vagues. Ailleurs, elle peut afficher une grande courbe étirée vers le haut, témoignant de l'action sporadique des grandes vagues de tempêtes.

Vu de loin, le profil de ces encoches semble résulter d'un polissage, d'un léchage par la vague. Mais en réalité celle-ci agit surtout par son action de frappe, en dégageant des éclats de roches déjà fracturés par le gel-dégel.

Du côté nord de la presqu'île de Forillon, la vague heurte de plein front et par en-dessous des lits de roches. Une vague de 3 mètres de hauteur frappe sur une paroi avec une pression hydraulique d'environ 6 000 kg/m².

Une telle érosion est d'autant plus active, ou du moins plus apparente, là où le littoral rocheux présente des zones de faiblesse ou d'emprises. Dans certains cas, les strates de calcaire sont intercalées de schistes friables. La mer a beau jeu, alors, pour vider ces lits de feuillettes et laisser ainsi les couches de calcaire espacées. Dans ces nouvelles interstices, les vagues peuvent désormais s'engouffrer et frapper avec plus de pression, continuant à gruger les schistes et forçant tôt ou tard la dislocation des strates restantes, tel un coin enfoncé dans une bûche de bois.

Dans d'autres cas, des fissures et des filons de calcite offrent à la mer des zones de faiblesse sur le plan vertical. Une telle fente initiale s'élargit graduellement par l'action combinée de l'eau de mer qui frappe, déloge et dissout et aussi du brassage de cailloux qui s'y ramassent et qui, avec le concours de la vague, martèlent les parois du trou qui s'agrandit. Cette action forme des marmites, comme on en retrouve du côté sud de la presqu'île de Forillon. Si de telles cavités s'agrandissent sans que le surplomb ne tombe, elles deviennent des grottes littorales, dont un bel exemple se trouve au cap Bon Ami.

C'est ce principe même d'érosion de fissures agrandies en marmites qui a donné à la côte sud de la presqu'île de Forillon son caractère unique, un littoral tout découpé de petites anses ou criques. De Grande-Grève à Cap Gaspé sur une distance de 7 km, on en retrouve une quarantaine, de grandeurs variées.

Et si l'on explore la paroi au fond de ces indentations de la côte, on y retrouve justement l'indice révélateur: un filon de calcite. Dans certains cas, la présence de deux ou plusieurs filons assez espacés suggère qu'il put y avoir à un moment donné combinaison de marmites voisines ou encore, combinaison de deux petites anses.

On voit donc que tout le long de ce littoral, l'évolution même de tout ce processus de découpage de fente à marmite, de marmite à petite anse, de petite anse à une plus grande, demeure bien visible et des plus éloquents. Ce témoignage du dynamisme de la nature par des exemples explicites est l'un des atouts de la richesse de Forillon.

DES PLAGES DE GALETS ET UNE FLÈCHE DE SABLE

L'érosion produit des débris et ceux-ci s'accumulent. Où, quand et comment dépendent de divers facteurs.

Les matériaux très fins sont susceptibles d'être entraînés bien loin, comme on l'a déjà vu, alors que le sable et les blocs de roches sont moins mobiles. Plus gros est le fragment, plus il a tendance à demeurer près de sa source ou lieu d'origine. C'est un principe d'inertie. Mais il y a des exceptions et nous les verrons un peu plus tard.

Comme c'est le cas partout au Québec, les accumulations à Forillon ne sont pas antérieures à la dernière glaciation. Ce grand événement et sa suite ont déplacé tous les matériaux meubles déjà en place et en ont déposé de nouveaux.

L'action combinée des intempéries, comme on l'a vu, déloge des fragments de roches de toutes grosseurs. Au pied d'une falaise, il est courant de trouver des débris provenant de cette façade. Là où la paroi s'érode à un rythme accéléré ou bien lors d'un seul effondrement localisé, les matériaux s'accumulent en contrebas de cette zone, formant un cône d'éboulis. On en voit tout le long des falaises du côté nord de la presqu'île de Forillon. Certains, tout petits, ne persistent que quelque temps seulement. D'autres ont plusieurs dizaines de mètres de largeur à la base et sont bien stabilisés, comptant d'énormes blocs comme fondement. Ils y sont probablement depuis des siècles.

Lorsque plusieurs cônes d'éboulis finissent par se joindre en un amas continu tout le long de la base d'une falaise, cette large accumulation devient un talus d'éboulis. On en voit un bel exemple au pied du mont Saint-Alban, où les chutes de blocs sont continues.

Les éboulis sont aussi la source principale de la plupart des plages de Forillon. La mer brasse et remanie les blocs et les fragments tombés au pied des escarpements. C'est ainsi qu'elle polit et arrondit les galets. Elle se charge aussi de les distribuer par déplacement graduel le long du littoral, parfois sur d'assez longues distances. La plage de Petit Gaspé en fournit un bon exemple: cet endroit marque l'extrémité sud-est des formations de grès en bordure de la baie de Gaspé. L'érosion du grès produit du sable, comme l'illustre très bien tout le littoral depuis Penouille jusqu'à Petit Gaspé. Or, dès que l'on contourne le cap du Petit Gaspé, on se retrouve sur une plage très différente en matériaux, bien qu'elle repose elle aussi sur des couches de grès sur toute sa longueur. En effet, sauf pour une petite zone de sable tout près du cap, toute cette plage est composée de galets. Ces derniers proviennent du littoral de formation calcaire qui marque un angle droit avec cette plage en direction de Grande-Grève. Voilà un témoignage clair sur la capacité des vagues à transporter des roches de grosseurs surprenantes. Cela reflète bien aussi qu'il existe à cet endroit une direction dominante pour cette action des vagues; on y reviendra au chapitre sur la mer.

Mais cette grosseur de blocs, jusqu'où peut-elle aller? On trouve sur la plage bordant la plaine de Cap-des-Rosiers, au sud du havre de pêche, des pierres pesant des centaines de kilos! Elles n'ont pas été transportées là par les gens, car elles sont bien différentes de la roche en place en Gaspésie. Elles sont plutôt du type constituant le Bouclier canadien, les Laurentides, c'est-à-dire des granites et des gneiss. Comment ont-elles pu traverser le fleuve? Il n'est pas question qu'elles aient pu se déplacer par des vagues le long du littoral: leur poids énorme les rendent à peu près immobiles. La seule explication possible est qu'elles aient été transportées par de la glace qui aurait flotté jusqu'ici, puis une fois échouée, aurait fondu sur place déposant son énorme cargaison. De telles masses transportées par des nappes de

glace flottante s'appellent des blocs glaciels. Ceux-ci rappellent les blocs erratiques transportés puis abandonnés par les glaciers se déplaçant sur le sol. Qu'elle soit à l'état liquide ou solide, l'eau fait bien des prodiges.

Le secteur de Penouille est un secteur bien différent du reste du parc. C'est une presqu'île entièrement formée de sable, en bordure de la côte nord de la baie de Gaspé. Ce type d'accumulation s'appelle plus précisément une «flèche de sable».

Tout ce matériau provient du transport de grains de sable par les vagues sur la plage étroite au pied des falaises, de Cap-aux-Os à Penouille. L'effritement de ces escarpements de grès, comme on l'a déjà mentionné, produit du sable. D'autres quantités ont pour origine l'entaillement des gorges profondes par les quatre petits cours d'eau qui se déversent un peu plus à l'est. Les vagues entrant dans la baie déferlent sur ce rivage à un certain angle, produisant ainsi une dérive des particules vers Penouille. Par vents d'est, on peut observer un déplacement semblable sur la plus longue plage de cette petite presqu'île.

Penouille s'est formé à cet endroit à cause d'une assise rocheuse déjà en place en faible profondeur. Les vagues s'y brisaient, déposant alors les grains transportés jusque-là. Graduellement, le sable s'accumula. Par un certain indice à proximité, on a pu déduire que sa formation est récente. Du moins remonte-t-elle au moment où le niveau de la mer revint à sa hauteur actuelle après la glaciation et la transgression marine qui suivit.

Un tel milieu, évidemment, est relativement instable. Il présente toute une dynamique de remaniements, due aux matériaux meubles facilement transportables par l'eau et aussi par le vent. Des pièces de bois de dérive échouées sur la longue plage du côté est offrent des assises de premier plan pour favoriser l'accumulation accélérée de sable et de ce fait, l'édification croissante de cette presqu'île triangulaire.

UN APERÇU DE L'IMPORTANCE GÉOLOGIQUE DE FORILLON

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'intéresse aux roches d'ici. Déjà au siècle dernier, plusieurs géologues sont venus parcourir et étudier ce territoire. La publication de leurs notes et rapports fut du plus haut intérêt pour l'avancement des connaissances sur la formation de la croûte terrestre dans cette partie-ci du monde, et sur sa correspondance dans le temps avec la construction d'autres terres ailleurs sur la planète.

C'est ainsi que sir Wm. E. Logan, fondateur de la Commission géologique du Canada, est venu dès 1843 explorer les diverses formations sédimentaires de cette partie de la Gaspésie. Par la suite, d'autres scientifiques y ont poursuivi des recherches de stratigraphie, de paléontologie et de géomorphologie. Les travaux de J.W. Dawson (1858), J.M. Clarke (1908), A. Coleman (1922), T.J. Alcock (1922), H.W. Mc Gerrigle (1937), Russel (1946), L. Cumming (1955), Y. Pageau (1970), J. Béland et A. L'Espérance (1970), M. Allard et G. Tremblay (1979) ont largement contribué à la compréhension de ce territoire. En 1972, le 24^e Congrès international de géologie faisait un arrêt à Forillon dans son itinéraire menant les participants aux principaux points d'intérêt géologique du Canada.

Comme on a pu s'en rendre compte depuis les premières pages de ce livre, l'importance géologique de Forillon tient à plusieurs caractéristiques. En voici



Éboulis, côté nord de la presqu'île de Forillon

donc un bilan sommaire en guise de conclusion.

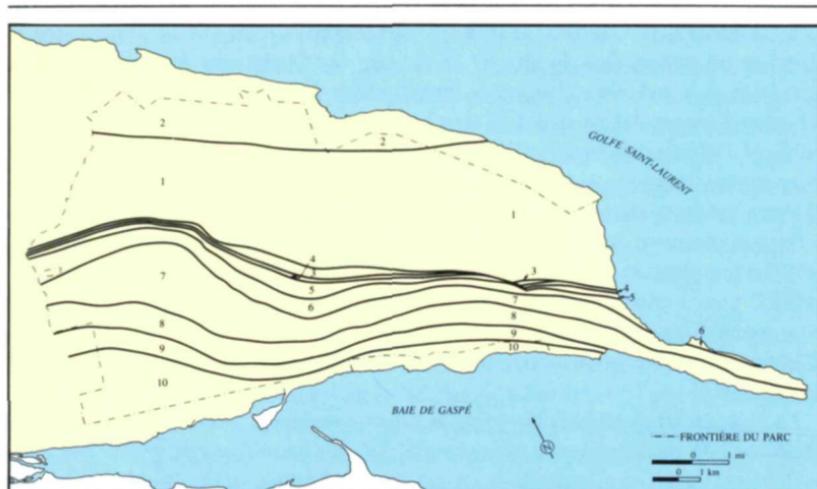
La roche en place du parc représente trois très anciennes périodes du calendrier géologique de notre planète, des roches qui se sont érodées à peu près partout ailleurs qu'en Gaspésie.

On y retrouve la présence de plusieurs formations géologiques issues de ces trois périodes (voir la figure 4) et une telle concentration, dans un aussi petit territoire, est évidemment d'un vif intérêt pour ceux qui étudient sérieusement les roches. Ailleurs en Gaspésie, on peut parfois parcourir 50 kilomètres et ne traverser que trois ou quatre formations. À Forillon, en quelque 7 kilomètres, on peut en traverser dix.

Toutes les formations datant du Silurien et du Dévonien présentent un étalement ordonné dans leur succession, les plus vieilles roches évidemment placées sous les couches plus récentes, mais toutes atteignant la surface grâce au synclinal qui les présente à un angle incliné. Cette disposition favorise une accessibilité horizontale d'autant plus qu'elles affleurent à plusieurs endroits.

Le découpage de certains paysages à la verticale (abondance de falaises, de parois de vallées encaissées) y permet une étude de l'évolution dans le temps d'une même formation géologique ou de deux superposées.

On retrouve à Forillon une pléiade de phénomènes d'intérêt tant pour le spécialiste que pour l'étudiant ou le visiteur: stratifications de divers types de roches, stratifications entrecroisées, plissements synclinaux et anticlinaux, plissements contemporains à la sédimentation, discordances angulaires, fossiles, dyke, failles, diaclases, filons de calcite et de galène, concrétions, falaises, relief de crêts, flèche



Période ordovicienne	(1) Formation Cloridorme
	(2) Formation Cap-des-Rosiers
Période silurienne	(3) Formation de la Rivière de l'anse au Griffon
	(4) Formation de Sayabec
Période dévonienne	(5) Formation de Roncelles
	(6) Formation de Saint-Léon
	(7) Formation Cap-Bon-Ami
	(8) Formation Grande-Grève
	(9) Formation York River
	(10) Formation Battery Point

Figure 4 Les formations géologiques de Forillon

de sable, canyons, blocs erratiques et blocs glaciels, cônes et talus d'éboulis, plages de galets et plages de sable . . .

Ces phénomènes évoquent un passé très lointain (jusqu'à 450 millions d'années) ainsi que le passé récent de la glaciation (50 000 à 10 000 ans), tout en affichant une dynamique actuelle d'érosion et d'accumulation.

On y retrouve aussi une allusion à des événements transcontinentaux, la présence de fossiles tropicaux rappelant la théorie de la dérive des continents.

Que Forillon contienne dans son territoire une aussi grande diversité d'éléments lui procure certes une grande valeur d'intérêt géologique. Mais qu'on y retrouve aussi une telle abondance de traits qui soient si faciles d'accès, si clairement illustrés et qui plus est, contribuent à un décor si remarquable, voilà de quoi rejoindre les aspirations fondamentales des parcs nationaux. Car ceux-ci visent justement à protéger, tout en les rendant accessibles, des parcelles exceptionnelles de notre pays pour le bénéfice et l'instruction du public sur les valeurs réelles de notre patrimoine naturel. Forillon est un livre ouvert qui raconte une grande histoire. Il invite à apprendre à lire les paysages.

LE CLIMAT À CE BOUT-CI DU QUÉBEC

Il existe un mythe dans la tête de la plupart des Québécois: le froid de l'hiver gaspésien. L'écart marqué entre les températures de Montréal et de Québec porte les gens à extrapoler ce que doit être le froid à plus de 500 km au nord-est. Ils oublient l'effet adoucissant, l'hiver, de notre contexte maritime. À Forillon, la température moyenne de janvier est de -10°C , alors que pour l'ensemble du Québec méridional, elle se situe entre -10 et -20°C . En contrepartie, cette influence maritime sur notre climat fondamentalement continental rafraîchit les étés. La température moyenne de juillet est de 17°C , alors qu'elle oscille entre 15° et 20°C pour l'ensemble du Québec méridional. Ainsi, Forillon jouit d'un climat plus tempéré que celui qui prévaut dans le Québec continental et même dans d'autres régions de la Gaspésie, où la mer n'est pas là pour diminuer l'écart entre les extrêmes.

La mer influence aussi la durée de la saison sans gel. Celle-ci est plus longue à Forillon (120-140 jours) que, par exemple, à Amos en milieu continental (90 jours seulement), ces deux endroits étant pourtant à latitude et à altitude moyennes semblables. Ainsi, les premières gelées d'automne à Cap-des-Rosiers se produisent ordinairement trois semaines plus tard qu'à Québec. Au printemps par contre, la mer tarde à se réchauffer et décale d'autant le début de la période de croissance des plantes, c'est-à-dire quand la température moyenne quotidienne est de $5,6^{\circ}\text{C}$ et plus.

Mais à l'échelle même du parc, on note des différences appréciables selon les divers points situés sur les plus hauts sommets, ou exposés au vent, ou encore abrités dans les forêts et au pied de certains escarpements certains jours. La configuration du relief même fait qu'on y compte plusieurs microclimats chauds.

Les vents dominants à Forillon sont du nord-ouest et en réalité, cela confère à la région un climat principalement continental. L'été toutefois, ils sont dominants du sud-est, entraînant ce rafraîchissement maritime déjà mentionné. Le vent peut aussi changer de direction durant la journée, passant du nord-ouest à l'ouest puis au sud-est ou l'inverse, et ici ces variations affectent d'autant le degré de température. Ainsi la plage ouest de Penouille, près du bâtiment de services, est abritée des vents de mer qui dominent en juillet et août. Elle est toutefois directement exposée au vent s'il vient du nord-ouest. Durant de telles journées d'été, ordinairement fraîches, venteuses mais ensoleillées, la plage de Petit Gaspé devient alors la plus abritée du parc et où il fait le plus chaud au bord de l'eau.

La direction du vent influence la grosseur des vagues et donc l'importance de leur action au large et sur le littoral. Que le vent puisse afficher des changements de direction et d'intensité durant la journée rend la mer souvent imprévisible. Il faut donc rendre hommage à l'intuition des pêcheurs d'autrefois qui, pour leur gagne-pain, devaient s'aventurer en mer dans leurs petites barques. Davantage qu'aujourd'hui, au temps de la navigation à voile et à rames, il fallait à ces hommes habileté et prudence pour composer avec ces temps changeants et dangereux, tout en tenant compte des courants intermittents de marées.

Les précipitations annuelles totalisent ici 90 cm. L'hiver, il tombe en moyenne 280 cm de neige. Celle-ci est d'ailleurs beaucoup plus abondante sur les hautes terres du parc, notamment dans le secteur montagneux de l'ouest. Généralement, le sol de Forillon est couvert de neige de la mi-décembre à la fin avril.

Quand il n'enveloppe pas tout le paysage nous limitant alors à des visions myopes des grands espaces, le brouillard est un phénomène atmosphérique intéressant à observer. Il est dû à la condensation de masses d'air chaud et humide qui se refroidissent au contact d'air plus frais ou à leur passage au-dessus des eaux froides du golfe. Il apparaît alors comme une masse de nuages très bas qui s'avance, envahit un secteur puis se dirige ailleurs. Parfois, un épais brouillard va draper tout un côté du parc de son voile assombrissant, alors que le soleil brille de tout son éclat sur l'autre versant de l'Épine de Forillon, à seulement quelques kilomètres de distance. À ces moments, changer de secteur à Forillon est comme passer presque instantanément à une autre journée, toute différente.

Un brouillard épais et de grande étendue est certes un désagrément pour le touriste. Mais autrefois ce phénomène constituait un réel danger pour la navigation et les activités de pêche. L'installation de canons à brume et de phares devint une nécessité pour avertir les marins des écueils cachés par cette «terreur grise».

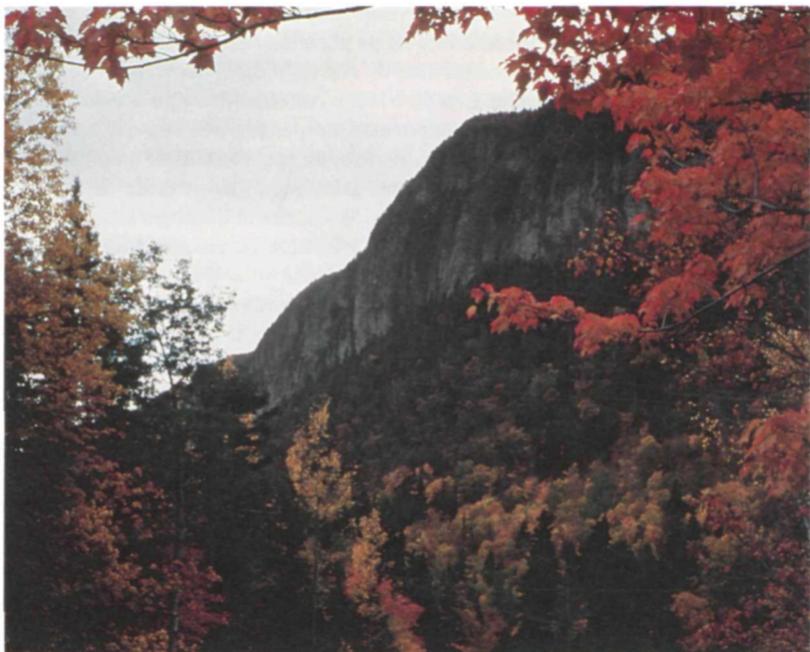
Depuis quelques années, on a l'impression que le climat a changé. Les hivers ne sont plus ce qu'ils étaient et les printemps tardent parfois à s'installer. Il y a 50 ans à Cap-des-Rosiers on pouvait semer les pommes de terre en avril. Maintenant, mieux vaut attendre juin.

De tout temps dans l'histoire, notre planète a connu des changements climatiques. Après la glaciation il y eut une période de réchauffement à un point tel que, il y a de 5 000 à 7 000 ans, les températures annuelles étaient plus chaudes qu'aujourd'hui. Ce temps particulièrement clément prit fin, car vers 900 avant Jésus-Christ, à l'Âge du fer, il faisait froid. Puis de l'an 1 000 à 1 200, de nouveau il fit plus chaud qu'aujourd'hui, comme en témoigne la prolifération des vignobles à cette période en Angleterre; ce fut aussi l'époque des grands voyages des Vikings vers nos côtes. Enfin, il y eut une nouvelle période de froid de la fin du XV^e siècle jusqu'au début du XVIII^e siècle. Cet intervalle, qu'on appela «le petit âge glaciaire», vit la fin de la colonie de Vikings installée au Groenland depuis 500 ans et fut marqué par une nouvelle avancée vers le sud des glaciers nordiques. Nous verrons plus tard les implications de certaines de ces fluctuations sur la faune, sur la flore et sur les gens de Forillon.

Mais avant de terminer sur le climat, il est important de rappeler que l'effet cumulatif des polluants qui réduisent la quantité de radiation solaire pouvant atteindre la terre ne pourra faire autrement que de modifier la météo mondiale, si nos tendances à la pollution de l'air continuent. La durée de la période de croissance pour nos récoltes diminuera peut-être au point de rendre celles-ci presque impossibles à nos latitudes. L'«effet de serre», ce réchauffement que prévoient au contraire certains chercheurs, pourrait provoquer la fonte des glaciers aux pôles et alors hausser le niveau des mers à un point catastrophique pour une humanité principalement installée à basse altitude sur les continents.

LES HABITATS TERRESTRES

La grande diversité d'habitats du parc est reflétée non seulement par les variations de son relief, de la nature de son substrat rocheux et de son exposition aux facteurs climatiques, mais aussi par la végétation qui y croît et parfois aussi, par la faune qui y vit. Ainsi, chaque habitat offre des conditions particulières aux formes de vie



Aperçu du couvert forestier, Cap-Bon-Ami

qui l'habitent. Et chacun d'eux nous présente par conséquent un cachet qui lui est propre.

Les habitats que l'on retrouve aujourd'hui à Forillon n'ont pas toujours été tels. Le passage des glaciers terminé il y a environ 12 000 ans et les invasions marines qui suivirent sur des parties du territoire ont nécessairement dépouillé les paysages d'antan de leur végétation. Après la glaciation donc, le parc, comme la majeure partie du territoire québécois et même du Canada, afficha une allure dévastée pour une certaine période. Suivit une végétation de toundra. Puis toute une succession de peuplements arbustifs et forestiers suivit cette première colonisation. Il est fort possible que des associations végétales différentes de celles qu'on connaît ici aujourd'hui, aient existé pendant un certain temps. Une étude des pollens fossiles, comme il s'en est faite ailleurs, nous renseignerait plus précisément sur ces points curieux de l'évolution de nos habitats depuis la glaciation.

Regardons brièvement la mosaïque d'habitats qui composent le parc.

Le couvert forestier

La forêt couvre plus de 95% de la superficie terrestre de Forillon. Cette forêt présente à première vue un heureux mélange de feuillus et de conifères avec ici et là des prédominances de l'un ou de l'autre. De fait, les paysages forestiers affichent une bonne diversité de peuplements et leur répartition sur ce territoire répond à l'influence de plusieurs facteurs. D'une façon générale le climat à notre latitude confère à notre région des conditions favorisant une forêt boréale dominée par les conifères . . . d'où des forêts typiques de «sapinière à bouleau jaune» et de



Champs de la vallée de l'anse au Griffon

«sapinière à bouleau blanc et dryoptéride spinuleuse», qui atteignent ici des stades de climax.

Outre le climat, d'autres facteurs tels que le type de dépôts meubles, le sol, le drainage, la pente, la nature du substrat rocheux, l'influence de la mer, ainsi que les conditions de microclimat telles que l'exposition ou non au vent, l'orientation à l'ensoleillement, etc., contribuent à diversifier considérablement les types de couverts forestiers. Près de 50 groupements différents ont été inventoriés à Forillon. À ces entités à maturité, s'ajoute une dizaine de jeunes groupements forestiers dont la présence est due à diverses interventions, tels la coupe de bois, le feu, les chablis causés par le vent, par les épidémies d'insectes ou par la vieillesse.

Les zones de champs en friche

Ce type d'habitat ajoute beaucoup d'intérêt aux paysages terrestres de Forillon. Ces champs, d'abord, sont les témoins éloquentes des efforts de colonisation et d'agriculture exprimés par les générations du siècle dernier et de la première moitié du XX^e siècle. Situés surtout en bordure de la côte de part et d'autre du parc et dans la vallée de l'anse au Griffon, ils coïncident avec les zones qui furent envahies par la mer il y a environ 10 000 ans et alors enrichies de dépôts propices à l'agriculture.

Maintenant abandonnées, ces terres agricoles jouent encore un rôle important dans les coups d'oeil qu'elles permettent sur ces sites ouverts en rendant visibles une diversité et une abondance de formes de vie animale et végétale. De l'avis de plusieurs, cette possibilité de voir une faune ordinairement cachée en forêt, contri-

bue concrètement à la crédibilité du mandat de conservation de Parcs Canada à Forillon.

Cet habitat est rapidement en train de disparaître par l'envahissement progressif de la forêt. Et le dilemme s'installe. Selon le mandat des parcs nationaux de conserver «intacts» ces territoires pour le bénéfice, l'instruction et le plaisir des citoyens, doit-on réagir par des mesures d'aménagement ou bien ne pas intervenir dans cette évolution naturelle? Où devrait être la priorité: dans le respect intégral d'une nature que d'aucuns voudraient sauvage ou dans la reconnaissance et la conservation d'un habitat significatif au patrimoine naturel et humain de Forillon dont profitent aujourd'hui autant la faune que les visiteurs? Il est facile de prendre parti. Mais la sagesse invite souvent à trouver le juste milieu entre deux extrêmes.

Les falaises

Les falaises sont les parois rocheuses correspondant au front des crêts, et sont donc localisées sur le côté nord de l'Épine de Forillon d'un bout à l'autre du parc, de la vallée de la rivière au Renard jusqu'à Cap Gaspé.

Ces escarpements sont imposants surtout en bordure de la mer, de la fin de la plaine de Cap-des-Rosiers jusqu'à l'extrémité de la presqu'île de Forillon. Mais il faut aussi mentionner la falaise du mont Saint-Alban. Celle-ci atteint une altitude de 365 m et surplombe le terrain de camping Cap-Bon-Ami, lui-même installé sur le replat d'un escarpement de 100 m plongeant directement dans la mer.

Toute cette muraille littorale varie en hauteur et atteint plus de 180 m au sud-est du cap Bon Ami. Elle varie aussi à sa base, côtoyée tantôt directement par l'eau, tantôt par une plage ou par des cônes et des talus d'éboulis.

La nature des strates de roche diffère sur certaines portions des falaises, mudstones et schistes à la base parfois, lits de calcaire ailleurs, et réagit donc différemment à l'action du gel-dégel, produisant ou bien une façade lisse ou bien un profil en corniches saillantes. Ces différents faciès contribuent par endroits à en empêcher une utilisation par la faune et la flore et ailleurs, au contraire, à en favoriser une colonisation sélective par des espèces particulières.

Les prés salés

Cet habitat est limité au secteur de Penouille. La zone de dépression à l'extrémité ouest de la flèche de sable entre la route et la plage en est le plus bel exemple. Ce pré est envahi par l'eau salée de la baie de Gaspé lors des grandes marées et des fortes tempêtes du sud-est, comme en témoignent les gros troncs d'arbres qui s'y sont échoués. Ce type d'habitat abrite donc nécessairement des plantes tolérantes au sel.

Le marais salé

La baie derrière Penouille est un marais salé. (À ne pas confondre avec un «marais salant», milieu aménagé pour la récolte du sel.) Contrairement au pré salé, il est toujours inondé. Cet habitat subit régulièrement des fluctuations de salinité de diverses intensités. À la fonte des neiges et des glaces au printemps et alors que la crue du ruisseau Ascah s'y déverse, l'eau y est moins salée que lorsqu'une grande marée haute l'envahit jusqu'au bord.

En bordure du marais, des mares glacielles rappellent que la glace peut non

seulement apporter des dépôts, mais qu'elle peut aussi en emporter.

Un marais salé est un habitat bien particulier qui offre abri et nourriture à une grande diversité et surtout à une grande abondance d'êtres vivants. Mais ceux-ci doivent être adaptés aux conditions changeantes qui y prévalent.

Les prairies naturelles

Une prairie naturelle est un habitat où les conditions atmosphériques sont telles qu'elles y empêchent l'établissement de la forêt, faisant plutôt place à un tapis continu de plantes herbacées.

À Forillon, quelques prairies naturelles forment de petites étendues par endroit sur le sommet des falaises maritimes, face aux intempéries. Elles sont le refuge de certaines plantes particulières.

Les dunes de sable

À même le territoire du parc, ce type d'habitat ne se retrouve qu'à Penouille. Toute cette flèche de sable formée de cordons littoraux qui se sont succédés, les derniers protégeant en quelque sorte les précédents de l'action de la vague, fut également remaniée par le vent. Partout où il a pu, il a transporté les grains secs et les a amoncelés en petites dunes.

Toute cette presqu'île présente donc un substrat bien particulier, en raison de son instabilité relative, de sa nature silicieuse, de son pH acide, de son drainage rapide en surface, de sa mince épaisseur de sol organique, de son relief plat au niveau de la mer. Des associations végétales bien particulières s'y retrouvent et elles seront traitées davantage dans la section sur la flore.

Les tourbières

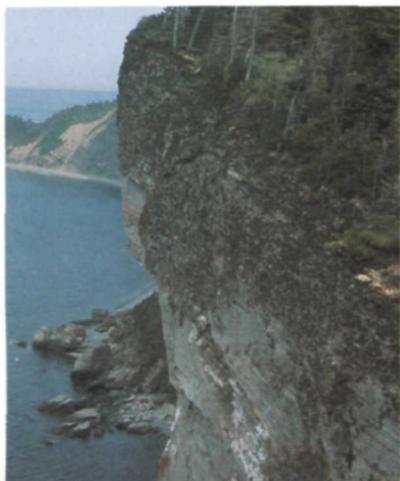
Le seul exemple de tourbière qui existe maintenant à Forillon est celui d'une tourbière «sèche», localisée à l'entrée du terrain de camping de Petit Gaspé. Elle est constituée d'une «pessière noire à sphaignes et ronce petit-mûrier».

Il est possible qu'il en existait il y a plusieurs siècles dans la plaine de Cap-des-Rosiers, comme en témoignent les couches de tourbe sur le lit d'argile déposé par la mer lors de la transgression marine postglaciaire. On peut voir de telles couches dans les fossés de bords de route dans le secteur entre le havre et le terrain de camping.

Les cours d'eau

Il n'y a pas de grandes rivières dans le parc. Toutefois une multitude de cours d'eau, de ruisseaux de diverses longueurs et de débits variés, sillonnent tous les secteurs du parc sauf Penouille. La plupart coulent sur de bonnes dénivellations, se projetant vers la mer en rapides, cascades et chutes.

Ils continuent leurs rôles de creuseurs de vallées et de transporteurs de sédiments. À certains endroits près de la tête de leur bassin de drainage, leur niveau d'eau baisse rapidement certains étés, de sorte qu'en juillet déjà, l'eau coule sous le lit de gravier pour ressortir plus en aval là où la roche sous-jacente en place refait surface.



Les falaises, un habitat



Un des cours d'eau de Forillon



Marais salé de Penouille

Les lacs et étangs

En raison de la nature et de la configuration du substrat de Forillon, on y trouve peu de nappes d'eau stagnantes.

Cinq lacs occupent de petites dépressions sur les sommets au nord de Penouille. Quatre d'entre eux, dits «Lacs de Penouille», rejoints par un sentier à partir du portage de l'anse au Griffon, occupent un même sillon entre deux crêts. Sauf pour le premier qui atteint une profondeur de 10,6 m, les trois autres sont petits et ont une profondeur moyenne de moins d'un mètre. Le lac au Renard, pour sa part, est incontestablement le plus grand lac du parc s'étendant sur près d'un kilomètre de longueur, quoique sa profondeur moyenne est également de moins d'un mètre. Tous ces lacs sont caractérisés par un niveau d'acidité très haut (pH 5,2), frôlant de très près la limite tolérable pour la truite mouchetée. Ainsi, malgré un substrat rocheux calcaire qu'on sait neutralisant sur l'effet des pluies acides, les précipitations peuvent facilement amener ces lacs à des points critiques de tolérance et éventuellement, causer la mortalité massive des populations de truites qui tentent de s'y perpétuer. De plus, la très faible profondeur de ces lacs augmente les risques de grandes mortalités hivernales: d'une part, l'épaisseur de la glace peut arriver à trop restreindre, dans le temps et dans l'espace, les conditions vitales de ces habitats; d'autre part, la neige accumulée qui est aussi acide que la pluie, provoque au printemps lors de la fonte une hausse soudaine d'acidité.

Parmi les rares petits étangs qu'on retrouve à Forillon, le plus intéressant est sans contredit celui de Cap-des-Rosiers, situé en bordure de la route «du plain» qui longe la mer entre le phare et le havre de pêche près du centre d'interprétation. C'est un des rares étangs d'eau douce situé aussi près de la mer en Gaspésie. On y voit facilement une variété de plantes et d'animaux qu'on a peine à trouver ailleurs à Forillon. Il procure aussi durant les tempêtes une certaine oasis de tranquillité pour certains oiseaux marins, alors qu'à quelques dizaines de mètres, les vagues d'une mer en furie se brisent sur le mur de pierres bordant la route. Plusieurs mentions d'oiseaux considérés rares pour la Gaspésie, relèvent d'observations faites à cet étang. Il est également un bel exemple d'évolution d'habitat, car si l'on en croit une carte géographique de 1746 où il est illustré comme étant ouvert sur la mer, cet étang d'eau douce devait alors être un marais salé.

LA FLORE DE FORILLON

Comme on peut s'en douter, la variété d'habitats qu'on retrouve ici permet à une très grande diversité de plantes d'y croître. À ce jour, tout près de 700 espèces végétales ont été trouvées et identifiées sur le territoire du parc. Chose surprenante, 75% des espèces ne sont pas associées au milieu forestier qui pourtant couvre 95% du parc. Étonnant aussi est le fait que 80% des végétaux de Forillon sont spécifiques à un seul habitat, démontrant ainsi clairement que les plantes ne poussent pas n'importe où, à tout hasard.

L'intérêt botanique de Forillon ne tient pas seulement à ce qu'on y retrouve des plantes représentatives et typiques de leurs habitats respectifs. Une importance marquée de la valeur de la flore du parc repose sur la présence ici de caractères uniques et très particuliers. Les travaux de recherche de M. Grantner sur toutes les communautés végétales du parc et ceux de P. Morisset sur les plantes arctiques-alpines des falaises, ont grandement contribué à notre connaissance et à notre

appréciation de cette partie des ressources de Forillon. Le but de ce livre étant de sensibiliser le public général aux valeurs fondamentales de ce territoire, tout en évitant autant que possible l'abondance de termes techniques inhérents à chaque discipline, il faut donc se limiter dans le choix et l'ampleur des sujets à traiter. Ainsi donc, nous devrons nous contenter d'un aperçu sommaire de certains aspects significatifs de cette flore, alors que la somme des aspects intéressants de la végétation ici est telle qu'elle mériterait à elle seule tout un volume.

Une flore en contradiction

Il existe des paradoxes dans la flore de Forillon. Relativement petit, ce territoire de 240 km² en contient plusieurs exemples: des plantes vivant ici associées alors que normalement elles sont ailleurs très distancées; des plantes exigeant un climat rigoureux et un habitat difficile et pauvre et d'autres, au contraire, poussant normalement beaucoup plus au sud, souvent dans des sols riches; des plantes ayant pu s'implanter ici grâce à une période très froide et d'autres qui se distribuèrent ici grâce à une période de temps plus chaud qu'aujourd'hui; des plantes récentes et d'autres très anciennes . . .

Comme nous l'avons vu pour la roche en place, la végétation, elle aussi, représente une sorte de grand livre ouvert où l'on peut apprendre à lire une histoire cachée. Autrefois, la flore constituait une véritable pharmacie et depuis peu, nous vivons un renouveau de l'intérêt à identifier et à utiliser des plantes sauvages pour le plaisir et la curiosité. Et au-delà des noms des plantes, il y a aussi la signification de leur présence là où elles se trouvent aujourd'hui, l'histoire de leurs migrations, de leurs successions, de leur évolution, de leur disparition. Comme nous le verrons, s'intéresser à la botanique peut donc impliquer beaucoup plus d'aspects que la simple identification, même si, évidemment, cela en demeure la base.

Des plantes arctiques-alpines

Les falaises du parc sont un habitat à la fois austère et dangereux. Les possibilités de vie pour des plantes y sont très limitées. Et de plus, la nature friable de la roche fait en sorte que toute l'année, des éclats de la paroi tombent et s'accumulent en bas. Ces falaises sont le domaine des plantes arctiques-alpines de Forillon.

Comme leur nom l'indique, ces plantes viennent soit de l'Arctique, soit de sommets alpins, c'est-à-dire des hauts sommets des montagnes Rocheuses et de celles de la Cordillère, ces montagnes à l'ouest des Rocheuses. Si cela n'apparaît pas de prime abord particulièrement frappant, ce qui l'est davantage, c'est d'apprendre que ces plantes à Forillon forment des populations disjointes de leurs sources. Comment expliquer que des espèces de petites plantes puissent pousser à Forillon et puis aussi, complètement à l'autre bout du continent sans aucun lien, sans distribution continue! Une dispersion des graines par le vent ne saurait suffire. Elle n'expliquerait pas non plus pourquoi ces plantes ne se trouvent pas un peu partout sur cet intervalle de plusieurs milliers de kilomètres, mais plutôt seulement aux deux extrémités. Étonnant . . .

Mais voici les faits. Ici comme ailleurs, ces espèces poussent dans des milieux ouverts et dénudés, où elles n'ont pas à concurrencer d'autres plantes. Elles ne tolèrent pas que le sol soit couvert de végétation; elles exigent de vivre seules et passablement parsemées. Leur habitat normal est au-delà de la limite de la forêt

boréale, soit vers le nord dans la toundra, soit en haute altitude sur des sommets alpins. Ceux-ci offrent d'ailleurs les mêmes conditions d'habitat, là où des arbres ne pourraient pousser, là où l'été et la période de croissance sont courts.

Les falaises de Forillon répondent bien à ces besoins. Leur orientation face aux vents froids et leur faible ensoleillement contribuent à la rigueur des conditions de croissance. L'instabilité des parois par l'érosion et par les éboulements constants maintient le milieu ouvert et dénudé. On pourrait même dire que cet habitat est stable dans son instabilité, et tant que ces conditions persisteront, des plantes arctiques-alpines pourront continuer à s'y perpétuer. Mais depuis combien de temps ce milieu est-il ainsi, sans interruption?

Depuis environ 10 000 ans . . . Depuis que la glace et la mer postglaciaire se sont retirées. Depuis que les vagues ne frappent plus de plein front sur la paroi des falaises marines, jusqu'à des hauteurs de près de 100 mètres.

Et voilà peut-être la clé de l'énigme, l'indice nous permettant de comprendre leur présence ici, et plus précisément leur arrivée ici. Le passage de glaciers, comme on l'a vu, dévaste ce qui recouvre la roche en place, une ancienne zone de forêt devenant alors un paysage rasé. Puis, suivant le recul des glaciers par fonte, la végétation se remet à coloniser ces «nouvelles terres», comme il est possible de le constater aujourd'hui là où des glaciers sont encore en retrait.

Or, selon toute apparence, une zone d'une largeur de quelques kilomètres, où les conditions de croissance étaient très sévères, suivait le retrait de la calotte glaciaire qui couvrait toute la moitié nord de notre continent. Seules des plantes adaptées à ces conditions pouvaient y pousser. Cette vaste zone dénudée en marge du glacier s'étendait jusqu'aux montagnes Rocheuses. Ainsi, les plantes normalement confinées aux prairies alpines purent commencer à se reproduire au pied des Rocheuses. Et on croit que c'est ainsi qu'elles se dispersèrent vers l'est, en colonisant cet étroit corridor en marge du glacier et en se joignant aux espèces arctiques, qui elles aussi exigeaient ces mêmes conditions d'habitat.

Avec le réchauffement graduel du climat et le recul glaciaire vers le pôle, la forêt boréale, alors beaucoup plus au sud qu'aujourd'hui, suivait. Progressivement, elle envahit l'ancienne zone de plantes arctiques-alpines, qui elles aussi, se déplaçaient parallèlement vers le nord. Puisque ces dernières ne peuvent tolérer d'autres plantes, ordinairement plus compétitives, plus monopolisantes du terrain, elles disparurent, éliminées des habitats qu'elles avaient les premières colonisées après la glaciation. Aujourd'hui, elles ne persistent que là où ni la forêt boréale, ni les autres plantes plus méridionales qui la suivaient n'ont pu s'implanter: des falaises et des sommets demeurés dénudés depuis la dernière glaciation.

Ces plantes rares de Forillon totalisent une trentaine d'espèces, dont certaines ne sont représentées que par quelques plants seulement. Elles comportent donc une grande valeur. Elles font figure de reliques, rappelant elles aussi à leur façon la grande histoire de la période glaciaire. Depuis un siècle, la présence de ces plantes arctiques-alpines en Gaspésie a intrigué les botanistes, a stimulé des explorations, a engendré des débats. Pendant longtemps, ces petites plantes composaient l'argument de base voulant que la Gaspésie ait échappé à la glaciation continentale. On émit aussi l'hypothèse que la glaciation s'était produite d'ouest en est, apportant ainsi avec elle les plantes connues des Rocheuses. Les données botaniques et géologiques s'accumulèrent, s'opposèrent et finalement offrirent de nouvelles



Une flore diversifiée

hypothèses qui purent satisfaire la majorité des scientifiques intéressés à toute cette énigme soulevée par la simple présence inexplicquée de petites plantes venues de si loin. La curiosité engendre le savoir . . . Nous sommes redevables en particulier à John Macoun (1883), M.L. Fernald (1925), V.C. Wynne-Edwards (1937), Fr. Marie-Victorin (1938) et H.J. Scoggan (1950) d'avoir poussé leurs travaux et publications sur le sujet.

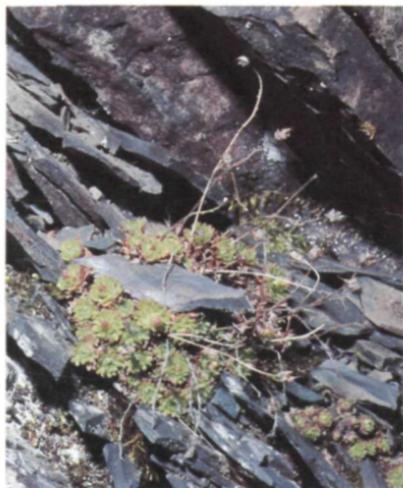
On comprend maintenant que l'importance et la signification de la présence d'une telle flore à Forillon aient pu militer en faveur de la création, ici, d'un parc national.

Une taïga forestière

L'habitat arctique est communément appelé la toundra. À cause du climat très rigoureux il n'y pousse que des plantes très basses, y compris des arbres sous forme naine. L'habitat suivant vers le sud, c'est la taïga, une zone où la forêt de conifères est clairsemée et le sol couvert de lits de lichens. Le climat y est aussi rigoureux. La taïga marque la transition entre la toundra ouverte au nord et la forêt boréale aux arbres serrés, au sud.

Au centre de la presqu'île de Penouille, le paysage ressemble grandement à celui du Nouveau-Québec, situé à plusieurs centaines de kilomètres au nord. Or, il arrive souvent qu'on retrouve au sud des habitats typiques de régions plus nordiques. Mais ordinairement, cela se produit principalement en gagnant de l'altitude. Or, Penouille est sis au niveau de la mer. Et qui plus est, il y fait souvent plus chaud qu'à bien d'autres endroits dans le parc. Comment expliquer alors cette contradiction avec la norme qui veut qu'une taïga occupe une plus haute altitude et une plus haute latitude que la forêt boréale?

Nous ne le savons pas exactement. Il semblerait que les conditions particulières de l'habitat de Penouille (le substrat de sable, la pauvreté du sol, les facteurs climatiques) contribueraient à créer un habitat où les conditions de croissance rappelleraient la sévérité de celles de la taïga. Ici comme au Nouveau-Québec, on



Plantes arctiques-alpines



Plantes de provenance européenne

remarque la même adaptation de certaines épinettes noires à se reproduire par marcottage, où une branche du bas de l'arbre prend racine puis se redresse pour former un nouvel arbre. C'est une réponse aux milieux difficiles.

Associée à cette forêt d'épinettes noires se trouve une foule de plantes intéressantes, adaptées elles aussi au substrat sablonneux. En plus des 36 espèces de lichens qui composent typiquement le sous-bois, on remarque des lycopes, des éricacées et des plantes pionnières dont la principale est la Hudsonie tomenteuse.

La particularité écologique de Penouille n'est pas qu'on y retrouve des plantes rares. C'est plutôt qu'il s'y est créé des associations particulières, inusitées. Cette écologie unique du Québec continental qui se perpétue sur cette petite flèche de sable confère à Penouille son importance écologique, un monde à part à conserver.

En plus des plantes nordiques, des espèces du sud

Après avoir appris qu'on se croirait au Nouveau-Québec en traversant la presque île de Penouille, qui s'attendrait à pouvoir s'imaginer aussi dans les Cantons de l'Est ou la Gatineau, en parcourant d'autres paysages forestiers de Forillon?

Il existe à Forillon des «érablières à érable à sucre et bouleau jaune», qui marquent ici un troisième type de forêt au stade de climax. Il existe aussi de petits peuplements de chênes rouges, des ormes, des frênes. Nous avons trouvé également de petites populations de sanguinaires, ces élégantes fleurs printanières des sous-bois d'érablières laurentiennes. Que font ici en pleine forêt boréale ces plantes qui ont une distribution générale beaucoup plus au sud?

Quand et comment ces espèces sont-elles parvenues jusqu'ici? Aucune étude sur les pollens fossiles n'a été faite, à notre connaissance, dans notre région immédiate. Une telle recherche pourrait nous renseigner avec précision sur l'âge et l'évolution des divers types de forêts qui se sont succédées à Forillon depuis la glaciation. Quoiqu'il en soit, certaines conditions particulières ont dû prévaloir un certain temps pour favoriser l'implantation ici de ces plantes, qu'on ne retrouve par endroits qu'en peuplements isolés. Il est probable que la période chaude qui



Sanguinaire du Canada

persista il y a entre 5 000 et 7 000 ans, comme nous l'avons vu dans notre aperçu de l'histoire du climat, contribua à promouvoir l'extension d'une forêt de feuillus jusqu'à ce bout de la Gaspésie. Le climat refroidi depuis (avec peut-être aussi beaucoup plus tard le concours de l'intervention humaine sélective) aurait réduit les aires de répartitions de ces essences, cantonnées maintenant à des zones limitées du territoire du parc.

S'il en est ainsi, nos érables à sucre, chênes rouges et sanguinaires feraient aussi, en quelque sorte, figures de reliques, témoignant, au contraire des plantes arctiques-alpines, d'un temps plus chaud qu'aujourd'hui.

Les dernières arrivées

Il y a un peu plus de 200 ans, des Européens sont venus coloniser les côtes sauvages de Forillon. Ils défrichèrent le sol, créèrent des champs entre la mer et la montagne. Jusqu'à la moitié du XX^e siècle, l'agriculture était chose courante, même plutôt un besoin essentiel pour la survie, sur la plupart des terres habitées du pourtour et des larges vallées de la Gaspésie.

Tout un cortège de plantes nouvelles, plusieurs provenant d'Europe, s'implanta et se répandit de par les champs à même les végétaux de semences. Aujourd'hui encore, Forillon est plus qu'un parc en forêt. C'est aussi un parc à la campagne. Les bords de route en fleurs des champs ajoutent un cachet champêtre apprécié à plusieurs tronçons de la traversée du parc. En plus de limiter l'érosion, ces plantes

Des plantes très très anciennes

Les grès de Gaspé contiennent des débris d'une plante qui vivait il y a plus de 350 millions d'années! Il s'agit de *Psilophyton princeps*, une espèce qui poussait, croit-on, en eau saumâtre. Cette déduction vient de divers faits. D'abord, des dépôts de sable se font habituellement en bordure de continents et on retrouve dans les couches de grès des stratifications entrecroisées, révélant que la déposition se faisait, à l'occasion du moins, en eau courante. Certaines strates démontrent, à l'état fossile, une surface de rides de plage comme on en voit aujourd'hui à marée basse sur les estrans sablonneux. On ne trouve que des fragments de tiges, signe aussi que le milieu était agité. Enfin, la plante elle-même n'est pas une algue marine, mais bien une plante qui apparaît segmentée, un peu comme les prêles.

témoignent, en quelque sorte, de cette liberté de vivre en harmonie avec leur milieu et avec l'homme. Chose certaine, la succession des fleurs dans ces grands champs en friche est un atout pour Forillon. À chaque été, elles ajoutent à la variété des charmes et des couleurs dont respirent les paysages champêtres de la côte sud de la presqu'île de Forillon, de la vallée de l'anse au Griffon et de la plaine de Cap-des-Rosiers.

LA FAUNE TERRESTRE

La faune d'une région comprend essentiellement toutes les formes de vie animale sauvage qui y habitent. Mais d'une façon générale pour la plupart des gens, cela implique principalement les mammifères, les oiseaux, les reptiles, les amphibiens et les poissons, puis les insectes et tous les autres invertébrés faciles à voir à l'œil nu. Comme on peut s'en douter, ce chapitre sur les animaux de Forillon sera nécessairement incomplet. Nous devons nous contenter de traiter des aspects les plus représentatifs et les plus significatifs de la faune terrestre du parc et du même coup, de celle qui, potentiellement, saura intéresser le lecteur et le visiteur. La faune marine proprement dite sera abordée dans la prochaine section de ce livre, où il sera question de la mer d'ici.

Deux qualités principales caractérisent la faune du parc: elle est diversifiée et elle est observable. Il va sans dire que ces traits font la joie des visiteurs, tout en conférant à Forillon la réputation d'un site à la fois riche et généreux en possibilités d'observations. Partout on voit, on entend, on ressent l'intensité de la vie qui bat.

L'histoire de la faune terrestre de Forillon

Y aurait-il déjà eu des dinosaures ici il y a 150 millions d'années, comme c'était le cas dans l'Ouest canadien? Y a-t-il eu des mammouths et des grands carnivores ici à l'époque pliocène (5 millions d'années)? Oui, tout probablement, il y eut une telle faune ici. On en parle peu, tout simplement parce qu'aucun spécimen de ces temps lointains n'a été préservé, ni dans des sédiments, ni dans la roche de cette partie-ci du pays, puisque la région a subi de l'érosion depuis 350 millions d'années. S'il y avait eu une grande invasion marine il y a 150 millions d'années au Québec, nos dinosaures auraient été fossilisés dans les sédiments de cette époque, et aujourd'hui on ferait grand état de cette ancienne faune qui a, en fait, piétiné le sol québécois. Mais sans fossilisation, leurs cadavres se sont tout bêtement décomposés et il en fut de même pour les éléphants et les grands fauves du pliocène. Le peu de traces qui auraient pu rester a été balayé par le passage des divers glaciers qui ont raboté nos régions depuis lors.

Pendant la dernière glaciation, toute la faune qui n'avait pu migrer a certainement dû mourir, affamée, gelée ou broyée enfouie. Extinction impitoyable des populations d'ours comme celles des fourmis. Probablement seuls des oiseaux marins et des mammifères marins venaient, mais ce n'est là que spéculation. Peu de gens se sont penchés sur ces questions et ont pu trouver des réponses autres qu'hypothétiques.

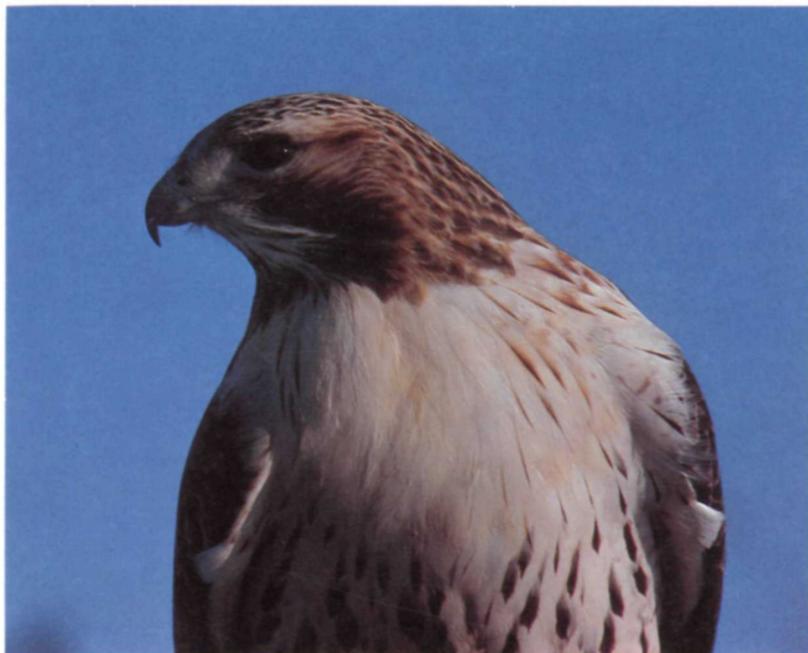
Après la glaciation, le repeuplement animal a suivi celui de la végétation. Les insectes, les grenouilles, les mammifères, tous recommencèrent à se redistribuer vers le nord. La Gaspésie et Forillon à son extrémité présentent un intérêt à cet



Paruline (fauvette) à calotte noire



Mouette tridactyle et son jeune



Buse à queue rousse

égard, par le fait qu'elles sont des péninsules. Les grandes nappes d'eau salée constituent souvent des barrières écologiques dans l'extension des aires de distribution de divers groupes animaux. De telles péninsules alors viennent à marquer les limites possibles pour l'expansion géographique de certaines espèces. Et aussi, par l'absence de certaines autres espèces, elles affichent en quelque sorte les patrons de distribution postglaciaire que toute cette faune a suivis. Nous en reparlerons en traitant des divers groupes animaux.

Même les deux derniers siècles ont vu des changements dans la faune régionale. L'homme blanc, en défrichant ses terres, créa dans nos contrées de nouveaux habitats ouverts, favorisant ainsi l'arrivée de nouvelles espèces auparavant absentes de notre région. Toutefois, ses activités exagérées et insouciantes de déprédation sur quelques espèces réduisirent dangereusement certaines populations et en exterminèrent d'autres. Des facteurs naturels aussi entraînèrent des fluctuations dans les populations. Feux de forêts, épidémies, précipitations abondantes favorisèrent parfois certaines espèces au détriment d'autres.

Aujourd'hui et dorénavant à Forillon, seuls les facteurs naturels continueront à jouer sur l'équilibre des populations animales. C'est là un des rôles d'un parc national.

Des oiseaux partout

Depuis la création du parc national Forillon en 1970, nous y avons observé plus de 225 espèces d'oiseaux. Cette grande diversité est attribuable à deux principales raisons. D'abord, le poste stratégique qu'occupe Forillon au bout d'une grande

péninsule qui borde le Saint-Laurent et qui finalement avance une pointe dans le golfe favorise une certaine concentration d'oiseaux. Certains ne font qu'y passer en longeant la côte, d'autres s'y arrêtent, s'y regroupent pour se nourrir en migration, et enfin d'autres y séjournent plusieurs mois pour nicher et se reproduire. Puis, la diversité même des habitats offre tout un éventail de conditions d'abris et de nourriture, répondant ainsi aux exigences d'un grand nombre d'espèces d'oiseaux différents.

Ainsi, les forêts et les champs accueillent toute la gamme des petits oiseaux typiques de ces milieux, pinsons, fauvettes, grosbecs, pics, geais, jaseurs, merles, grives, etc. Ces habitats sont aussi le repère des rapaces (faucons, buses, éperviers, hiboux, chouettes); bien que certains de ceux-ci nichent au parc, la grande majorité s'y concentre surtout durant les migrations du printemps et de l'automne.

Évidemment, ce qui distingue davantage ce coin de pays, c'est son littoral où l'affairement et l'omniprésence des oiseaux «marins» donnent une nouvelle dynamique aux paysages côtiers. (Arbitrairement, seront traités ici dans la section LA TERRE la plupart des oiseaux dits marins, parce qu'ils viennent sur une portion terrestre de Forillon pour y nicher. Nous verrons dans la section LA MER, les espèces marines qui fréquentent les eaux du parc, sans toutefois mettre la «patte à terre».)

La plupart des espèces d'oiseaux nichent en couples solitaires ou bien la femelle seule s'occupe du nid et des jeunes. La reproduction de ces espèces se fait généralement en grande discrétion. L'observation de la nichée chez ces espèces réside dans la chance de trouver leur nid bien camouflé. Or à Forillon, des milliers d'oiseaux nichent à même le pan des falaises ou à leur base, constituant alors de grandes colonies ou du moins, des regroupements d'oiseaux en relative proximité les uns des autres dans ces mêmes paysages escarpés et ouverts. Leur observation est facile et non moins captivante.

C'est au fond de l'anse du cap des Rosiers, là où les falaises forment un angle droit pour se diriger vers le cap Bon Ami, qu'on trouve le plus grand rassemblement d'oiseaux du parc. À cet endroit, la paroi rocheuse s'érode en étroites corniches et aspérités, permettant à plusieurs milliers de Mouettes tridactyles d'y installer précairement leur nid. Des quelques centaines de nids qu'il y avait à la création du parc, leur nombre a augmenté à quelques milliers au début des années 80, alors qu'un inventaire ornithologique de ces mêmes falaises en 1936 ne mentionne même pas leur présence.

Sur de gros nids de branches installés sur des corniches plus larges, plus haut dans la falaise, quelques centaines de Cormorans à aigrettes s'occupent de leurs jeunes. (Cet oiseau a été choisi comme symbole du programme d'interprétation du parc.) Ce même secteur des falaises de la presqu'île de Forillon abrite également plusieurs dizaines de Petits pingouins, appelés aussi Godes. Ceux-ci ne font pas de nids; leur oeuf pointu à un bout est pondu là où une crevasse ou un petit abri sous une roche peuvent le recevoir. Dans ce même secteur, mais surtout sur la plage et sur les énormes blocs d'éboulis, on retrouve plusieurs nids de Goélands argentés et quelques-uns de Goélands à manteau noir et d'Eiders à duvet.

La falaise marine bordant le secteur des terrains de camping et de pique-nique Cap-Bon-Ami est colonisée, elle, par des Goélands argentés, des Cormorans à aigrettes et des Guillemots noirs. Du rocher Le Quai où on a installé un télescope



Nids de Cormorans à aigrettes

public, on peut bien voir les activités de ces oiseaux dans leurs va-et-vient continus entre la mer et leurs jeunes qui attendent la becquée.

Bien qu'il niche aussi du côté nord, le Guillemot noir fréquente en plus grand nombre les petits escarpements du côté sud de la presqu'île de Forillon. Cette particularité est sans doute directement reliée au mode d'érosion différent que subissent les parois des caps de ce côté. Les fentes déjà présentes dans les strates inclinées tendent à s'élargir par glissement, formant ainsi bon nombre de crevasses recherchées par cette espèce pour y pondre un ou deux oeufs. On observe très bien des guillemots à l'Anse-aux-Sauvages où, du quai, on peut même les voir voler sous l'eau à la poursuite de lançons et d'autres petits poissons.

Au cap Gaspé, on assiste aux passages incessants de nombreux oiseaux de mer qui contournent ce finistère pour passer d'un côté à l'autre de la presqu'île. À longueur de journée, les goélands viennent frôler la falaise en planant sur les courants d'air. Un peu plus au loin, s'effectue le va-et-vient continu des Fous de Bassan en quête de nourriture, entre l'île Bonaventure où ils nichent par dizaines de milliers et les eaux côtières du parc.

À Penouille, l'été, des Sternes communes plongent tête première dans les eaux peu profondes bordant le rivage, capturant ainsi de jeunes lançons et autres petits poissons, alors que des maubèches et divers bécasseaux arpentent la plage à la recherche de petits crustacés. Dans le marais salé, des Grands hérons chassent la plie et l'épinoche, tandis que sur les îlots herbeux au centre du marais, se rassemblent quotidiennement des Goélands argentés, ainsi que régulièrement en août quelques Mouettes de Bonaparte. L'embouchure du marais par contre, où le flot et



Lievre d'Amérique en pelage d'hiver

le jusant de la marée créent à leur tour un courant contraire à chaque fois porteur de nourriture, est un lieu particulièrement surveillé par un Balbusard (aussi appelé Aigle-pêcheur) qui y survole et y plonge régulièrement, serres premières. La Zostère marine et autres plantes du marais attirent et nourrissent, lors des haltes migratoires, des Bernaches du Canada, Bernaches cravants, Canards noirs, Sarcelles à ailes bleues.

La vallée de l'anse au Griffon, pour sa part, est un des meilleurs endroits du Québec pour observer des rapaces en migration d'automne et de printemps. Ce fait tient d'abord au poste stratégique qu'occupe cette pointe de terre qu'est Forillon comme lieu d'étape pour des oiseaux en migration, avant et après la traversée du fleuve-golfe. Tout aussi importants sont les champs en friche de cette vallée bordée de forêts, dans lesquels abondent quantités de petits rongeurs et autres proies de faible taille, faciles à chasser dans un tel habitat ouvert. On y observe bon nombre de Buses pattues et de Crécerelles d'Amérique, bien qu'on y voie aussi d'autres espèces comme la Buse à queue rousse et l'Aigle royal (Aigle doré). Durant la période de nidification au printemps, on devient conscient au crépuscule du grand nombre de Bécasses d'Amérique et de Bécassines des marais qui y sont dissimulées. Et durant la soirée et la nuit, on y entend le hululement de divers hiboux et chouettes.

De janvier à avril, les habitats de la section terrestre de Forillon abritent à la fois peu d'espèces et peu d'individus de la faune ailée. Ces oiseaux sont essentiellement des espèces forestières telles que les geais, les gros-becs, les mésanges, les pics, la Gélिनotte huppée, l'Autour, etc. La mer, toutefois, continue d'être un site



Faon en pelage d'été

de grande activité. Nous en reparlerons dans la section portant sur la mer à Forillon.

Les mammifères

Les mammifères sont les animaux qui ont été et qui sont encore les plus appréciés par notre espèce. C'est avec ce groupe animal que nous avons établi le plus de liens. Nous en avons domestiqué plusieurs espèces à des fins d'alimentation, de transport, de travail laborieux, de garde et aussi à de simples fins d'amusement et de compagnie.

Nos relations avec les mammifères sauvages de notre pays varient selon les gens et évidemment selon les espèces. Les activités de chasse et de trappage établissent forcément certains contacts directs avec cette faune. Mais pour la plupart des gens la connaissance des mammifères québécois reste très superficielle. Intellectuellement, on est aussi, sinon plus, familier avec la giraffe, l'éléphant et le lion qu'avec l'orignal, le porc-épic et le lynx, qui pourtant vivent tout près.

La grande majorité des mammifères, contrairement aux oiseaux, sont en général peu observables. Habituellement bien cachés dans leurs habitats respectifs, ils sont nombreux à vivre discrètement, actifs surtout à l'aube, au crépuscule ou à la nuit. Ainsi, est-il difficile de connaître et d'apprécier une faune qu'on ne voit pas.

Mais comme nous le disions en début de chapitre, la faune à Forillon est observable. Et cela tient aussi pour plusieurs mammifères. Quiconque est intéressé à voir de ces animaux ici pourra en rencontrer, en toute liberté.

Le long des routes et des sentiers du parc, il est tout à fait habituel d'apercevoir

des Porcs-épics, surtout en début de matinée et en fin d'après-midi, bien qu'ils soient actifs principalement la nuit. Il ne faut pas les craindre, puisque ces gros rongeurs sont tout à fait inoffensifs par eux-mêmes. Ils se sauvent toujours une fois devenus conscients de notre présence. On doit toutefois éviter tout contact direct avec un porc-épic. Quand on est trop près, sa réaction est de nous tourner le dos et parfois d'essayer de nous planter une bonne douzaine de ses 30 000 poils piquants, d'un rapide coup de queue. (Il faut par conséquent garder les chiens bien en laisse!)

On compte à Forillon une bonne représentation des mammifères communs du Québec méridional, surtout ceux de la zone de la forêt boréale. Tous ces animaux, comme nous l'avons déjà dit, se sont redistribués ici depuis le retrait de la glaciation. Caribou, Orignal, Carcajou, Ours noir, Renard roux, Lynx baie, Loup-cervier (une autre espèce de lynx), Vison, Lièvre d'Amérique, Écureuil roux, Tamia rayé («suisse»), Marmotte, Castor, Rat musqué et tous les autres petits rongeurs, taupes et musaraignes, pour ne nommer que ceux-là, ont, avec la végétation, recolonisé ce territoire ravagé par le passage des glaciers. Certains, comme le Carcajou et le Caribou, sont redisparsus de la région de Forillon. Depuis environ un siècle, le Caribou en Gaspésie ne forme plus qu'un cheptel isolé sur les sommets du centre de la péninsule, dans le parc de la Gaspésie.

D'autres, comme le Cerf de Virginie communément appelé «chevreuil», ont suivi la colonisation des tout derniers siècles par les Européens venus défricher et vivre des nouvelles terres d'Amérique. Le chevreuil ne peut pas survivre facilement dans la plupart des forêts à maturité, à cause du manque de nourriture en hiver. Forillon, par l'abondance de ses champs en friche, par la jeunesse de ses forêts au sous-bois très broussailleux, comble les besoins alimentaires de cette espèce tout en lui procurant aussi, par ses divers types de peuplements forestiers, les abris hivernaux nécessaires où elle se regroupe en «ravages». La population de Cerfs de Virginie, estimée à environ 60 bêtes, ne devrait pas décroître radicalement durant la prochaine décennie, en raison de l'habitat forestier diversifié et favorable qui, normalement, se maintiendra.

L'Orignal, notre plus gros mammifère terrestre, est bien adapté à la forêt boréale. Il est arrivé ici avant le chevreuil et partira sûrement après. Se nourrissant volontiers des repousses de sapin et d'épinette durant l'hiver, il profite aussi des quantités de broussailles telles que l'Érable à épis et le Cornouiller stolonifère («hart rouge»), qui garnissent les sous-bois et qui gagnent sur les anciens champs. Bien que ces deux cervidés s'abritent en forêt, les champs de Forillon, surtout ceux de la vallée de l'anse au Griffon et de la plaine de Cap-des-Rosiers, nous permettent assez fréquemment de les y observer, principalement aux petites heures du matin et à la brunante.

Malgré leur présence commune ailleurs dans l'est du continent, certaines espèces de mammifères, par contre, n'ont pas encore poussé l'expansion de leurs populations jusqu'ici. Parmi ces espèces, on compte le Raton laveur, pourtant abondant au sud et à l'ouest de la Gaspésie, et le Loup, une espèce boréale très présente à l'ouest et au nord. Deux espèces de belettes et plusieurs chauves-souris sont aussi absentes.

Le Coyote, pour sa part, gagne sur sa distribution qu'il a finalement étendue jusqu'ici. En effet, ce n'est que depuis quelques années qu'on peut en observer à



Escargot rayé

Forillon. Principalement un prédateur de petits rongeurs, de lièvres et d'oiseaux nichant au sol, ce dernier arrivé ne devrait pas être redouté comme un agent de déséquilibre écologique. Il se taillera une place dans la communauté animale du parc comme les autres prédateurs arrivés avant lui, et sera contrôlé par les mêmes lois naturelles. Le Coyote est visible en bordure de route, surtout dans les secteurs de grands champs abandonnés (vallée de l'anse au Griffon, plaine de Cap-des-Rosiers, côte sud de la baie de Gaspé).

On ne doit pas craindre indûment non plus ce gros carnivore qu'est l'Ours noir. Au printemps, nous savons qu'il s'attaque parfois au chevreuil pour se nourrir, mais à mesure que repousse la nouvelle végétation, sa diète se compose surtout de bourgeons, puis de divers fruits, telles les fraises qu'on retrouve dans les anciens secteurs agricoles de Forillon. Il n'existe aucun dépotoir sur le territoire du parc et, l'été, il s'y fait un ramassage quotidien des ordures. En conséquence, l'ours, qui est aussi un charognard, n'a pas ici acquis la vilaine habitude de se nourrir régulièrement dans les poubelles des terrains de pique-nique et de camping, qui est devenue un véritable problème (surtout de sécurité publique) dans d'autres parcs. Il ne faut jamais s'amuser à nourrir les ours en liberté. Ils acquièrent rapidement le goût de la nourriture cuisinée et viennent à faire de sérieux saccages pour s'en procurer, sans compter le danger que cela entraîne pour des vies humaines. Si vous voyez un ours à Forillon, soyez heureux de votre chance, et ne faites rien d'autre que l'observer. Il vous quittera bien assez vite, aussitôt qu'il aura perçu votre présence.

Bien que les campeurs reçoivent parfois la visite de lièvres, d'écureuils et de

L'absence d'insectes piqueurs est certes une mention digne d'intérêt pour les campeurs et autres vacanciers. De fait, il n'y a à peu près pas de maringouins ni de mouches noires dans les zones en bordure de la mer. Le nombre de nappes d'eau stagnante nécessaires comme lieux de ponte et de développement des maringouins est limité. Le réseau de cours d'eau dans la presqu'île de Forillon est assez réduit, élément notable du fait que l'eau courante en rapides est un milieu essentiel pour la ponte et la métamorphose des mouches noires. La baisse rapide des niveaux d'eau et des débits à cause du relief accidenté et la présence de champs où souffle le vent sont d'autres facteurs contribuant à maintenir la presqu'île de Forillon, y compris la plaine de Cap-des-Rosiers, relativement libérée de ces insectes agaçants. Évidemment, plus à l'intérieur du parc dans les endroits abrités du vent par la forêt ou le relief, il y en a pour contenter n'importe qui.

tamias, la plupart des autres espèces de petits mammifères sont peu connues et peu vues. Elles comprennent entre autres plusieurs espèces de campagnols (appelés à tort «des mulots»), des souris, des musaraignes.

L'hiver, les pistes dans la neige révèlent l'activité des mammifères non-hibernants et dont la présence, l'été, est moins évidente. Ainsi, partout on croise des pistes de lynx, de lièvres, de souris, de musaraignes, de renards.

Les invertébrés terrestres

Les animaux sans colonne vertébrale composent la grande majorité du règne animal. Les groupes et espèces terrestres sont très diversifiés et abondants. Mais en raison de leurs petites tailles habituelles et du manque de relations directes avec notre espèce, la plupart de ces animaux n'intéressent que les spécialistes. Néanmoins, certains font exception à ces généralités et nous en traiterons brièvement.

L'insecte le plus important de Forillon est sans contredit la Tordeuse du bourgeon d'épinette. Depuis des siècles, cet insecte réapparaît de façon cyclique. Il se multiplie pendant quelques années puis l'épidémie se résorbe naturellement, après avoir causé des ravages d'importance variable selon les secteurs et selon les années. Les dégâts sont causés par les larves d'un petit papillon de nuit. Leur nombre et la voracité de leur appétit sont tels que toutes les pousses nouvelles de l'année, d'une épinette blanche ou d'un sapin, peuvent être dévorées. Si l'infestation continue plus de six ans sur un même conifère, l'arbre s'affaiblit et meurt. Déjà au début des années 80, de grandes étendues du parc, surtout sur le versant de la baie, affichaient un couvert forestier de conifères pour la plupart techniquement morts. Écologiquement, il ne s'agit pas du tout d'un désastre. C'est là, au contraire, un exemple de dynamisme naturel du renouvellement des forêts. Ces arbres morts tomberont un à un, ou bien plusieurs à la fois lors de tempêtes de vents ou de verglas. La lumière pourra atteindre le sol et favoriser assez rapidement une repousse. Ainsi se succèdent les forêts. Parcs Canada, à cet égard, pratique une politique de non-intervention. Un arrosage sélectif est limité aux quelques secteurs aménagés, pour des raisons d'esthétique et indirectement de sécurité.



Triton vert, de couleur rouge durant sa vie terrestre

Pour les curieux de nouveautés, les invertébrés terrestres de Forillon comprennent aussi de tout petits acariens rouge écarlate sur les plages de galets, ainsi que de grosses limaces noires ou brunes à bordure orange parfois longues de plus de 5 cm. Les premiers sont faciles à trouver par jours de beau temps, alors que les limaces se promènent surtout les soirs de rosée ou de pluie.

Les reptiles et amphibiens

Puisqu'ils ont une température corporelle semblable à celle de leur environnement, ces vertébrés sont inactifs pendant une longue période de l'année. D'ailleurs, on comprend encore mal les facteurs qui ont favorisé la distribution de certaines de ces espèces jusqu'à ce bout-ci de la Gaspésie. La période de climat plus chaud d'il y a 5 000 à 7 000 ans a sûrement aidé à cette expansion. Peu connues aussi sont les causes ayant empêché la distribution des autres espèces. Il n'y a pas de tortues en Gaspésie et on n'y retrouve qu'une seule espèce de couleuvre, alors que le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse et le Québec méridional plus à l'ouest présentent toute une diversité.

À Forillon, la Couleuvre rayée est peu abondante. Toutefois, on peut la retrouver un peu partout dans les endroits ouverts tels que champs, routes, talus de roches face au sud, bords de nappes d'eau. Contrairement à ce qu'affirme la littérature, cette couleuvre habite aussi des altitudes de plus de 115 m, l'auteur ayant trouvé un spécimen dans la région du lac au Renard à 380 m d'altitude. Un principe écologique veut que les individus d'une espèce animale soient plus robustes et plus gros à l'extrémité de leur aire de distribution. Un spécimen de 104,4 cm



Mâle Épinoche à trois épines s'occupant de son nid

de longueur capturé par l'auteur en 1971 serait un record canadien, et confirmerait en quelque sorte le bien-fondé de ce principe.

Tout comme la présence de la Couleuvre rayée, celle des amphibiens se manifeste peu. La plupart des grenouilles et salamandres ne se déplacent que pour se reproduire au printemps et ensuite pour se trouver un habitat plus adéquat. Ordinairement, ces migrations s'effectuent surtout les soirs de pluie. La plus discrète mais peut-être la plus abondante, la Salamandre cendrée se cache sous les feuilles ou sous les troncs d'arbres tombés au sol et en voie de décomposition, dans les forêts de feuillus. Contrairement à la grande majorité des amphibiens, elle ne pond pas à l'eau. La Salamandre tachetée et le Triton vert ont été trouvés au lac au Renard. C'est au début de juin lors des parades nuptiales qu'il est plus propice de les observer en bordure des nappes d'eau.

Dès la fonte des glaces ou peu après, les lacs, étangs et mares de certains fossés reçoivent les migrations de Grenouilles du nord, de Grenouilles des bois, de Crapauds d'Amérique et de Rainettes crucifères. Les mâles de ces espèces poussent alors chacun leurs cris spécifiques en vue d'attirer les femelles. Ces concerts nocturnes se répètent de la mi-mai à la fin juin, chaque soir où la température ne baisse pas sous le point de congélation. La Grenouille verte et la Grenouille léopard débutent leurs activités similaires un peu plus tard que les autres. On y trouve aussi des variations dans le temps selon l'altitude des nappes d'eau. Une soirée d'écoute et d'observation de bécasses en juin, avec un bon guide, suivie d'une exploration du monde des batraciens en pleine activité, est une expérience surprenante, voire même fascinante pour quiconque veut s'y prêter. Ce monde de

la nuit, pourtant tellement à la portée de tous, est à peu près complètement ignoré et demeure inconnu de la majorité des gens.

Les poissons d'eau douce

Puisque les lacs, étangs et cours d'eau sont si intimement liés à la partie terrestre de Forillon, ils ont été traités dans la section LA TERRE. Il est alors conséquent de traiter maintenant, dans cette même section, de leurs poissons.

Le seul véritable poisson d'eau douce qui vit à Forillon est l'Omble de fontaine, communément appelé la truite mouchetée. On le retrouve dans tous les cours d'eau permanents du parc, du niveau marin jusqu'aux plus hauts sommets. La taille moyenne des truites, pour l'ensemble du parc, n'est pas plus de 15,6 cm, bien que les spécimens pêchés dans certains lacs atteignent des longueurs plus intéressantes. Comme nous l'avons déjà mentionné au chapitre traitant des lacs comme habitat, les pluies acides ici aussi contribuent à réduire la productivité, malgré la présence de roches calcaires dans plusieurs secteurs. Au printemps, la fonte des neiges acides peut causer des mortalités massives dans certains lacs où le pH (l'acidité) est déjà tout près du niveau critique tolérable par cette espèce.

Dans l'étang de Cap des Rosiers vivent des Épinoches à trois épines et des Épinoches à neuf épines. De très jeunes anguilles de 15 cm peuvent également s'y aventurer en juin, quand le débit du marais est assez marqué pour permettre la migration de la mer à l'étang.

Bien avant l'aménagement des havres de pêche sur l'embouchure des rivières de l'anse au Griffon et du cap des Rosiers, le saumon fréquentait ces cours d'eau. Depuis plusieurs années maintenant, ces petites rivières ne semblent plus adéquates pour cette espèce qui n'y revient plus.

Toutefois, l'éperlan peut remonter en mai la rivière de l'anse au Griffon et peut-être aussi le ruisseau de Petit Gaspé, pour frayer en eau douce courante sur un fond de sable ou de gravier, tel que l'exige habituellement l'espèce. Ses oeufs adhésifs sont faciles à localiser; à l'éclosion, les alevins sont emportés à la mer où d'ailleurs sont déjà retournés les adultes.

Les mares glacielles qui bordent ici et là le marais salé de Penouille sont des milieux d'eau saumâtre durant l'été. Lors des grandes marées du printemps, des Choquemors, des Épinoches à trois épines et des Épinoches à neuf épines peuvent quitter les eaux du marais et se confiner à ces mares. Ces petits poissons s'y reproduisent intensément de sorte que durant l'été et au mois d'août, ces milieux limités grouillent de vie. Lors des grandes marées d'automne, tous les poissons qui ont échappé à la prédation des hérons peuvent quitter ces bassins pour le marais et la baie.

Ainsi, on voit que certains animaux profitent à la fois du milieu terrestre et du milieu marin. Mais la plupart des habitants de la mer ne sauraient quitter leur habitat. Ils y sont limités obligatoirement. C'est ce milieu fascinant qui borde Forillon de part et d'autre que nous allons maintenant explorer.



LA MER

La mer baigne tout le pourtour de Forillon. Même du côté sud donnant sur la baie de Gaspé, la grandeur de ce bras de mer ouvert sur le golfe maintient ce cachet de contexte marin tout au long de la côte du parc. Que ce soit des sommets de l'Épine de Forillon ou de la plage bordant la plaine de Cap-des-Rosiers, le regard porte sur une mer qui s'étend à l'infini.

LA MER, COMPOSANTE DES PAYSAGES DE FORILLON

Tout en délimitant, par la force des choses, la partie terrestre du parc et lui donnant un contour défini, concret, distinct, cette mer environnante communique toute une grandeur aux paysages côtiers, opposant son horizontalité sans fin apparente à la verticalité très arrêtée des falaises de la presqu'île. Ces contrastes plaisent toujours à l'oeil, sans qu'on soit un artiste déclaré dans l'âme.

L'omniprésence de cette mer en fait un fidèle reflet de l'humeur de la journée. Quand elle est calme, cet arrêt presque magique de l'onde procure une impression de quiétude, de paix, de sérénité. La surface des eaux devient le miroir du ciel, le temps semble suspendu. Quand, par contre, la mer est en tempête, la puissance du spectacle transmet une sensation de forces déchaînées. On ne se lasse pas d'observer le rythme des fortes vagues qui déferlent. Puis à chaque fois, on s'étonne de l'arrivée irrégulière d'une vague plus haute, plus fracassante. Ces journées et ces nuits de gros temps ne manquent pas de créer un émoi et aussi des craintes pour la résistance de la route bordant la côte et pour la sécurité des bateaux dans les havres.

Dans les conditions normales, la régularité des vagues rappelle la fluidité de l'eau et son dynamisme fondamental. Les vagues indiquent aussi la direction du vent du moment, le vent qui se lève au large, qui vient et qui tourne, qui souffle à contre-vague et qui vient les aplanir.

Au-delà des changements de la mer à l'échelle quotidienne, les saisons s'y affichent aussi par certaines particularités. À l'automne, à mesure qu'elle se refroidit, l'eau de mer acquiert une transparence étonnante. Et cette limpidité se maintient tout l'hiver. À marée haute, le bleu naturel de l'eau se voit alors très bien au-dessus du fond de glace formé à marée basse en bordure de la côte. Les mois de

janvier, février et mars voient passer sur le fleuve de grandes étendues de banquise disloquée qui vont et viennent au gré de la marée et des vents. Ces derniers créent régulièrement de petites et parfois de très grandes étendues libres de glace où s'assemblent des centaines d'oiseaux marins. Au printemps, la crue des rivières transforme temporairement en mer brune les eaux côtières du golfe de même que celles de la baie de Gaspé, témoignage éloquent de la récupération par l'océan des sédiments continentaux transportés par les cours d'eau.

UN MILIEU VÉRITABLEMENT MARITIME

Le mot «mer» est parfois utilisé dans un sens littéraire pour désigner simplement une grande étendue d'eau. Ainsi le lac Saint-Jean est comme une mer intérieure, où l'on voit à peine l'autre côté. À certains endroits dès Rivière-du-Loup, on utilise les termes «sur mer» pour donner un cachet touristique, alors qu'on y est plutôt dans l'estuaire du Saint-Laurent: l'eau est saumâtre, bien que la largeur du fleuve soit impressionnante.

À Forillon, les eaux environnantes sont physiquement et chimiquement de l'eau de mer. On est tout à fait dans le golfe Saint-Laurent, une véritable «mer côtière» en bordure de l'océan Atlantique. De Cap Gaspé à Terre-Neuve, cette mer s'étend sur 358 km. Vers les Îles-de-la-Madeleine il y a 227 km, alors que pour atteindre la Côte-Nord aux environs de Natashquan, il y a cette même distance à vol d'oiseau en passant par-dessus l'île d'Anticosti. Même cette grande île est cachée sous l'horizon à cause de la courbure de la Terre. Il faut grimper sur des sommets, par exemple sur le mont Saint-Alban, pour en voir le profil à 64 km de distance. Voilà pour ce qui a trait à l'étendue du paysage marin.

Quant à l'eau elle-même, elle est bel et bien salée (28‰ l'été, 31‰ l'hiver). En fait, bien qu'il reçoive du grand réseau du fleuve Saint-Laurent une quantité considérable d'eau douce, le golfe Saint-Laurent communique directement avec l'océan Atlantique au nord-est et au sud-est et constitue un bassin tout à fait marin. On peut dire qu'en quelque sorte, la grande quantité d'eau douce apportée par le fleuve est compensée par un apport d'eau salée provenant directement de l'Atlantique.

Un courant d'eau très froide (environ 3°C l'été) venant de l'Arctique, le courant du Labrador, pénètre dans le golfe par le détroit de Belle-Isle. Il longe la côte nord du golfe et remonte le fleuve jusqu'en amont de l'embouchure de la rivière Saguenay où il dévie son cours vers le sud. Puis il est entraîné par le courant du fleuve et ensemble, ils forment le courant de Gaspé. Celui-ci longe la péninsule gaspésienne, traverse le golfe vers le sud-est et en sort par le détroit de Cabot situé entre l'île de Terre-Neuve et l'île du Cap Breton. (Voir la figure 5.) Cette sortie d'eau en surface produit dans la couche de fond un courant en sens inverse, mais celui-ci est beaucoup plus lent et demeure confiné au chenal laurentien.

Près du parc, le courant de Gaspé fait une intrusion dans la baie de Gaspé, où il vient se mêler aux eaux locales. Par journées calmes, on voit de part et d'autre de Forillon le parcours de ces courants, longeant la côte et changeant avec les flux de marée.

On comprend maintenant pourquoi l'eau de mer à Forillon est moins froide que le long de la côte nord du fleuve. Ici, sa température en surface atteint en été environ 12–14°C, alors qu'aux îles Mingan à la même période, l'eau de surface

n'est par endroits que de 3 à 4°C à cause de remontées du courant arctique. Aussi, à Penouille, loin à l'intérieur de la baie de Gaspé, la température de l'eau est directement influencée par la présence d'une grande zone d'eau peu profonde, qui s'étend de l'embouchure de la rivière Dartmouth jusqu'à la plage aménagée de Penouille, où l'eau à marée basse peut atteindre jusqu'à 20°C. Il est important de considérer la marée, car lorsque montante elle implique une arrivée d'eau plus froide et parfois, plus salée.

Quatre fois par jour la marée change, une haute alternant avec une basse. Quand elle monte, il se produit un courant contraire au courant de Gaspé qui, par ce fait, s'atténue. Quand elle baisse, les deux courants se superposent et peuvent atteindre une vitesse de trois noeuds durant les grandes marées. À Forillon, ces courants sont surtout importants du côté nord de la presqu'île, bien qu'ils se manifestent aussi le long de la côte sud.

Le rythme des marées est un phénomène complexe à la fois universel et doté de particularités régionales et locales. La position relative changeante de la Terre par rapport au soleil et à la lune en est à l'origine. Jusqu'où et à quelle hauteur l'eau montera-t-elle dans un endroit donné? Cela dépend de diverses caractéristiques de la topographie telles la pente du fond, la profondeur d'un chenal, la largeur de l'embouchure d'une baie. Par exemple, la forme d'entonnoir que prend le fleuve, de Forillon à Québec, contribue à créer des marées beaucoup plus hautes à Québec qu'en Gaspésie.

Les marées au parc sont relativement petites, puisque l'amplitude maximale moyenne est d'environ un mètre. Certains jours, l'ampleur est à peine suffisante pour être apparente sur le littoral. La raison est simple. La pente de celui-ci étant assez accentuée, la zone de marée (ou l'estran) est par conséquent très étroite et peu manifeste, surtout à la base des falaises vives où elle est à peine visible. Sur les plages de galets, à marée baissante, on remarque plus aisément la limite de la marée haute précédente par le bourrelet de cailloux et d'algues qu'elle a façonné.

Les vagues résultent de l'action du vent sur la surface de l'eau. Trois facteurs déterminent la formation des vagues, soit la vitesse du vent, sa durée, ainsi que sa portée (le «fetch»). À Forillon, les vagues les plus imposantes et aussi les plus importantes de par leurs actions sur la côte, sont celles provenant de l'est et du sud-est, à cause de la portée disponible dans ces directions. En effet, nul vent venant de l'ouest ou du nord-ouest, aussi fort soit-il, n'arrivera à façonner de grosses vagues à partir du fond de la baie de Gaspé ou du bord de l'anse du cap des Rosiers pour agir avec force sur le littoral de Forillon. Par contre, les vagues créées par des vents de l'est ou du sud-est peuvent se cumuler sur de grandes distances avant de venir s'écraser sur les côtes du parc.

Telles que déjà décrites, ces vagues, quoique peu fréquentes, jouent un rôle majeur dans l'érosion des littoraux du parc et dans l'accumulation et le remaniement des matériaux de plages. Ce sont justement de telles vagues venant du sud-est qui ont façonné la plage de galets de Petit Gaspé, en faisant dériver sur elle les blocs de calcaire de la côte de Grande-Grève. Cette dérive va d'ailleurs en s'ameuisant, la plage près du cap Petit Gaspé n'étant constituée que de sable, ordinairement. Ces mêmes vagues transportent aussi par dérive littorale les grains de sable le long de la côte de la baie, pour les accumuler à la plage de Cap-aux-Os et notamment à Penouille le long de la plage du sud-est. De l'autre côté du parc, ces

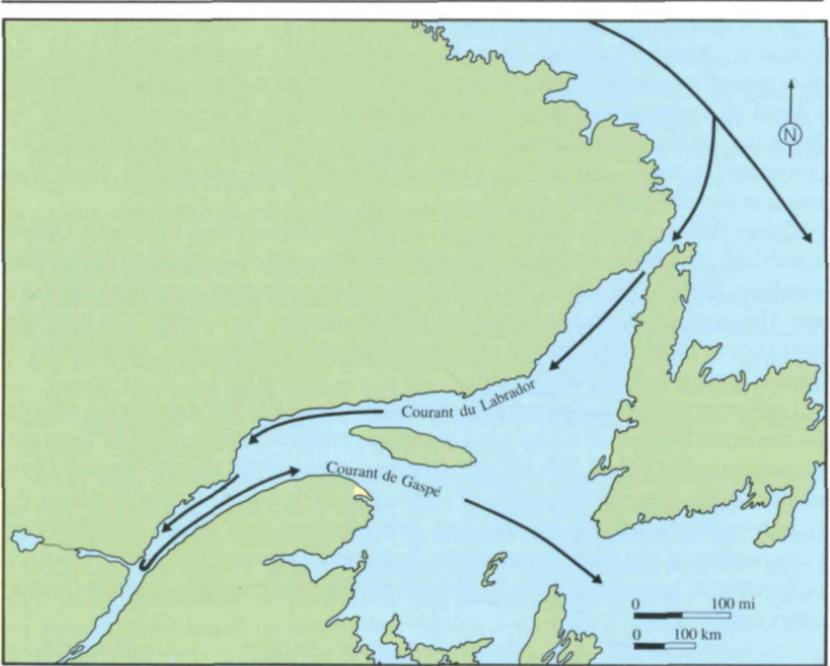


Figure 5 Courant du Labrador et courant de Gaspé



Anémones et éponges, animaux malgré leur apparence

vagues transportent à partir des falaises vives de l'anse du cap des Rosiers vers le havre, des blocs fracturés par le gel et le ruissellement, et ajoutent ainsi des matériaux aux longues plages de galets de ce secteur.

LES HABITATS MARINS DE FORILLON

On peut considérer comme un même habitat toutes les mers du monde. On peut aussi traiter des mers froides comme un habitat et des mers tropicales comme un autre. Il est également possible, pour une région donnée, par exemple le golfe Saint-Laurent, d'envisager les différents milieux de vie qu'on y trouve. Ainsi va-t-on considérer arbitrairement comme distincts divers habitats de la mer à Forillon. Rappelons, à cet égard, que la frontière du parc s'avance à plus de 150 mètres au large, de façon à comprendre une zone marine de 4,4 km² à l'intérieur de ces limites.

À première vue on peut imaginer la mer comme un milieu assez homogène, où les animaux sont libres d'aller où bon leur semble. Cela n'est qu'apparence. En réalité, le milieu marin contient plusieurs types d'habitats et chacun peut offrir une gamme de conditions de vie différentes. En d'autres mots, la mer renferme une variété de frontières d'ordre physique, d'ordre chimique ou d'une combinaison des deux. Elles sont d'allures parfois tranchantes, parfois très subtiles. Ainsi par exemple, un fond exposé aux vagues offre des conditions de vie très différentes d'un fond abrité et ce, tout en étant de même nature. Aussi, l'apport d'eau douce par un ruisseau peut localement provoquer une baisse de salinité qui sera déterminante pour la survie de certaines espèces. Plus loin, nous traiterons sommairement des principaux habitats marins de Forillon.

Auparavant, il serait à propos de décrire brièvement les divers profils de fond que présentent différentes zones du parc à partir du littoral. À Penouille, en face de la plage aménagée, la pente est très faible (1,5 m de profondeur à 150 m du bord). Face à la plage de Petit Gaspé, la pente est douce de telle façon que la profondeur est de 6 m à 150 m du bord, le profil étant beaucoup plus raide et par étagement en face du cap du Petit Gaspé. En face des plages bordant la plaine de Cap-des-Rosiers, la pente est très faible. Le fond, comme à terre, y a l'allure d'une plaine sous-marine jusqu'à plus d'un kilomètre au large, où la profondeur n'est que de 10 m. À Grande-Grève à gauche du quai, le profil du fond est doux jusqu'à environ 60 m au large, où la profondeur de 8 m pique soudainement vers le bas d'une pente très abrupte jusqu'à une profondeur de 25 m, où le fond se rétablit en pente faible d'une façon telle que la profondeur est de 30 m à 150 m de la rive. À l'Anse-aux-Sauvages, la pente, comme à Grande-Grève, atteint rapidement 8 m au bout du quai, mais continue à descendre lentement vers le large (15 m de profondeur à 150 m du bord). Comme on le voit, le profil à partir du littoral varie autour du parc. Et les fonds sont tout autant diversifiés selon leur nature.

Les divers habitats marins peuvent être classés de multiples façons, selon le genre d'études que nous y faisons et l'étendue de la zone marine couverte. Puisqu'au parc celle-ci est essentiellement côtière, nous allons considérer surtout le type de fond comme paramètre de distinction.

Les fonds de roc: en plus de toutes les parois sous-marines des falaises vives, ils sont constitués d'affleurements de la roche-mère, telles les strates formant le littoral sud de la presqu'île de Forillon et qui se continuent dans l'eau. Les hauts-fonds au large des deux pointes de terre au sud-est du havre de Cap-des-Rosiers, là où les grandes vagues du large se brisent avant d'atteindre la plage, sont également des massifs de roche en place résistant à l'érosion. Ce type de fond marin offre un substrat solide et immuable pour la fixation de plantes et d'animaux. Bien que

parfois presque désert de flore et de faune, cet habitat laisse souvent voir de grands nombres d'individus de même espèce, quand les roches sont dénudées de végétation et exposées aux vagues ou aux courants. Toutefois, quand ces fonds sont recouverts d'une dense végétation, l'habitat recèle alors des abris abondants et conséquemment, une faune beaucoup plus variée.

Les fonds de roches: très semblables aux premiers, ils sont formés de blocs de grosseurs variables, où peuvent se fixer une foule d'animaux et de plantes. Toutefois, lorsqu'ils sont eux aussi dépourvus de végétation, ils offrent de par leur nature davantage d'abris sur les côtés et le dessous des pierres. Ce milieu est de loin l'habitat de fond où l'on retrouve la plus grande quantité et la plus grande variété de faune marine à Forillon. De beaux exemples se trouvent en face de la plage de Petit Gaspé à gauche du pont et aussi devant la plage de Grande-Grève.

Les fonds de sable: leur nature diffère des deux premiers, en ce qu'ils n'offrent pas de possibilités de fixation, sauf s'il s'y trouve quelque élément rocheux. Ces zones apparaissent souvent comme de véritables déserts sous-marins. Elles abritent pourtant toute une variété faunique qui, souvent, y vit enfouie ou camouflée. Comme on peut se l'imaginer, toute la région de Penouille appartient à ce type de fond marin. Cependant, de tels substrats sont beaucoup plus répandus qu'on pourrait le croire. Toute la zone au large du quai de l'Anse-aux-Sauvages est sur fond de sable. Tel est le cas aussi dans l'anse du cap des Rosiers devant les falaises de schiste et de calcaire.

Les fonds de vase: ils sont nécessairement situés dans des endroits très abrités. On en trouve notamment à partir du pied de la pente abrupte au large de Grande-Grève où, en fait, le sable est mélangé de vase. À cause de la profondeur et aussi de l'abondance de plancton, l'été, dans les diverses couches d'eau, la lumière sur ces fonds est relativement faible. La faune qui y vit est soit en pleine vue au-dessus de la boue, soit partiellement recouverte, ou encore enfouie dans le substrat meuble. Les formes de vie y sont assez variées, mais plus éparées qu'en eau moins profonde et sur un substrat différent. La température y est rarement supérieure à 5°C. Le marais salé à Penouille présente un fond similaire à celui en eau profonde au large de Grande-Grève. Toutefois, ce même genre de substrat offre des conditions très différentes, telles la faible profondeur, l'abondance de lumière, la température très chaude en été et très froide en hiver, une moins grande concentration en oxygène dissout et des variations de salinité.

Cette revue des habitats marins serait fort incomplète si on oubliait de considérer celui où il n'y a pas de fond proprement dit, c'est-à-dire la pleine-eau. Cet habitat est évidemment le plus vaste et offre des conditions variables de lumière, de température, de courants, de salinité. Il ne comporte pas d'abri comme tel. La faune qui l'habite est extrêmement diversifiée: elle varie des minuscules formes planctoniques jusqu'aux énormes poissons et baleines. Certaines espèces y vivent à la dérive (on dit qu'elles sont pélagiques), d'autres sont de grands nageurs. Contrairement aux autres habitats, celui-ci contient une faune très nomade qui visite les abords du parc parfois d'une façon sporadique, parfois d'une façon régulière selon les espèces.

Il existe aussi une zone bien particulière du milieu marin, qui recoupe la plupart des types d'habitats décrits précédemment, et qui est universelle. Il s'agit de la **zone intercotidale**, située sur la marge côtière où s'effectue le jeu des marées. Cet

habitat est toujours intéressant pour l'esprit ouvert aux choses naturelles. Il est ordinairement très accessible et recèle des détails de toutes sortes: patrons d'érosion, tri ou remaniement de matériaux de plages, échoueries, formes de vie variées et parfois très abondantes, comportements d'adaptation au milieu, compétitions, indices de sélection naturelle. Ce rebord de la mer est souvent l'endroit idéal pour s'initier à la richesse surprenante du milieu marin. D'une mer à une autre, d'une région à une autre, les animaux de cette zone varient. Les surprises sont là qui nous attendent. Les comparaisons avec d'autres littoraux déjà visités surgissent d'elles-mêmes. Malheureusement, ces plaisirs d'exploration sont souvent faussement réservés aux enfants ou encore aux spécialistes et naturalistes. Pourtant, autant il est vrai que la curiosité pour le monde naturel qui nous entoure peut s'estomper avec l'âge, autant il est véridique que cette même curiosité peut s'aiguiser et continuer ou même devenir un élément de joie et de fascination dans nos vies. La zone intercotidale est généreuse à cet égard.

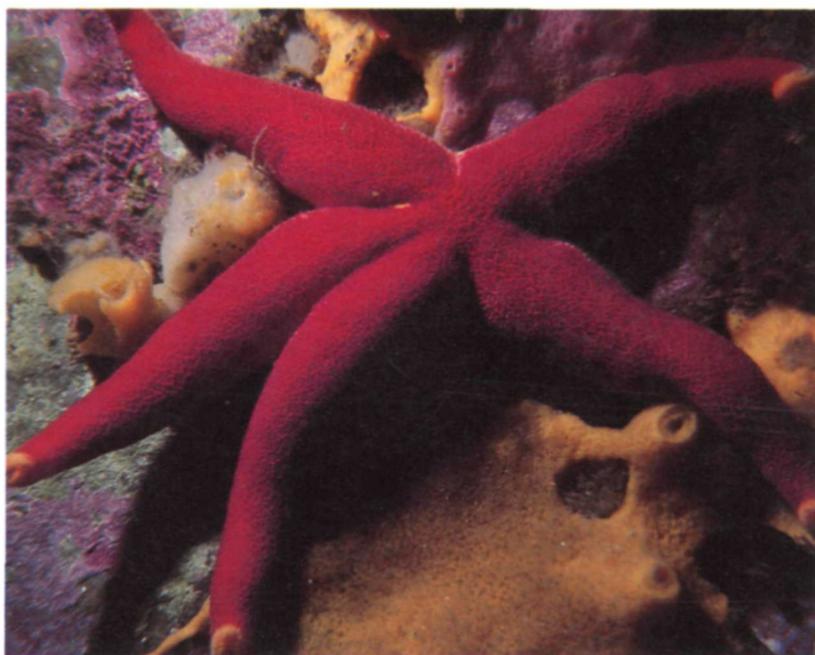
Cet environnement est dynamique. Il est aussi très exigeant pour ses habitants. La zone intercotidale est une frontière marine où la loi pour les organismes inadaptés à ce milieu est impitoyable. Beaucoup de plantes et d'animaux y meurent. C'est aussi, par contre, une zone de grande production. Qu'en est-il au juste des conditions de vie de cet habitat particulier?

Y vivre avec succès exige d'être acclimaté à un milieu extrêmement changeant. Il faut être conçu pour affronter l'impact et l'effet d'entraînement des vagues ou pour pouvoir s'en abriter à temps. Quand la marée baisse pendant 6 heures, deux fois par jour, il faut être habitué à survivre hors de l'eau durant ces longues périodes. L'animal doit alors pouvoir résister à l'assèchement, à la haute et à la basse température selon la saison; il doit aussi être capable de subir le rinçage à l'eau douce quand il pleut et parfois même l'immersion. Dans cet habitat, d'une façon plus catégorique et plus expéditive que dans les autres, la loi naturelle exige que les animaux y soient adaptés ou s'y adaptent rapidement, ou bien qu'ils puissent migrer à volonté quand les conditions ne leur conviennent pas. Sinon, la mort ne tardera pas à confier leurs cadavres aux nombreux prédateurs et charognards qui patrouillent cet habitat, certains à marée haute, d'autres à marée basse. La nature est généreuse et elle sait tout autant récupérer. À sa façon, elle nous enseigne à ne pas gaspiller.

Au parc, la zone intercotidale est d'une étendue très restreinte à cause de la petite amplitude des marées et en raison de la raideur des pentes du littoral dans l'eau. De plus, l'abondance des plages de galets où aucune vie fixée n'est possible, limite aux petits estrans rocheux et aux falaises vives la zone intercotidale densément habitée. Le cap du Petit Gaspé est l'endroit le plus propice pour explorer ce genre d'habitat à Forillon.

UNE ABONDANCE DE VIE INSOUPÇONNÉE

On imagine mal la richesse de la vie marine. Une meilleure diffusion d'information sur ce sujet depuis quelque temps renseigne la population sur l'abondance des formes de vie qui habitent les mers. Bien que la plupart des films, livres et articles traitent surtout des mers chaudes, les gens en général sont prêts à croire que les mers froides aussi contiennent une grande diversité animale. Devant la réalité, toutefois, on ne peut que s'émerveiller de l'ampleur de cette variété. Des centaines



Étoile de mer Henricia, prédateur d'éponges

et des centaines d'espèces vivent actuellement dans les eaux baignant Forillon. Cette multitude dépasse en fait l'imagination.

Surprenante aussi est leur abondance relative. Certaines espèces y sont en milliards d'individus, d'autres y viennent par groupes cumulant à eux seuls des millions de tonnes de vie animale. Mais il ne faut ni généraliser, ni exagérer! Certaines espèces sont si rares que leur présence dans nos eaux n'est connue que grâce à la découverte d'un seul spécimen depuis un siècle.

Enfin, comme si la nature ne pouvait se contenter de ces extravagances de diversité et de productivité, la vie marine de nos eaux présente à même la variété de ses formes toute une gamme d'adaptations et de comportements des plus inattendus. Certaines espèces nagent activement à tous les instants de leur vie, de l'éclosion à la mort. D'autres nagent quelque temps, puis bientôt se cimentent la tête sur des roches en s'entourant d'une paroi de calcaire, et passent ainsi le reste de leurs jours fixées la tête en bas, à se ramener de la nourriture à la bouche avec leurs pattes. Certains animaux, en apparence tranquilles et même dépourvus, s'affairent pourtant avec succès à creuser la roche et à se blottir dans leurs excavations. D'autres espèces naissent mâles et d'une façon générale, se transforment en femelles en vieillissant, chaque individu accomplissant ainsi durant sa vie les rôles reproducteurs inhérents à chaque sexe. Enfin, pour ajouter à cet éventail de bizarreries, mentionnons le cas de certains petits animaux dits primitifs qui peuvent se nourrir de proies contenant des cellules paralysantes et qui arrivent à les dévorer sans pour autant déclencher ces mêmes cellules pourtant très sensibles. Puis, comble d'astuce, ils parviennent à emmagasiner celles-ci dans des endroits

stratégiques de leur corps, prêtes à servir contre des ennemis éventuels!

C'est ainsi que la vie secrète de la faune marine d'ici abonde en surprises de tout genre et ce, même pour les chercheurs, car tout est loin d'être connu. Il est vrai que cette faune n'est pas facilement accessible. Elle pique néanmoins la curiosité depuis longtemps . . .

En effet, déjà en 1858, des naturalistes draguaient le fond de la baie de Gaspé et les eaux régionales pour connaître ce qui y vivait. Après quelques années de cueillette et plusieurs années de tri et d'identification, un de ces pionniers, J.F. Whiteaves, rassembla des données et produisit en 1901 un catalogue général des invertébrés marins de l'est du Canada. Cet ouvrage rapporte la présence de 774 espèces et demeure encore aujourd'hui une source indispensable de renseignements sur la faune benthique du golfe Saint-Laurent. Les recherches de Dawson, Bell et Whiteaves au XIX^e siècle furent poursuivies par celles de Corbeil, Préfontaine, Bousfield et Brunel au XX^e siècle. Ceux-ci effectuèrent des compilations de spécimens récoltés notamment par diverses méthodes de draguage, par l'examen de poissons et de leurs contenus stomacaux. La grande majorité de ces études, des prospections et des recherches surtout orientées sur les pêcheries, furent faites pour la station biologique du Saint-Laurent à Trois-Pistoles (Université Laval), remplacée par la suite par la station de biologie marine de Grande-Rivière.

Malgré la somme de travaux de toutes sortes, surtout d'inventaires et d'études sur les facteurs influençant la distribution et l'abondance des invertébrés et poissons dans le fleuve et le golfe, on connaît encore très peu la biologie et l'écologie de la plupart des espèces. Aussi faut-il dire que plusieurs groupes sont difficiles à identifier, tant par la similitude des espèces que par le manque de bons outils publiés sur l'identification précise de ces animaux peu connus. Beaucoup reste donc à faire.

La collection de spécimens par plongée sous-marine étant relativement récente, ceci nous permet de découvrir des espèces auparavant inaccessibles par les autres méthodes d'échantillonnage qui se limitaient forcément aux fonds meubles. Ainsi chaque année à Forillon, nous ajoutons de nouvelles espèces aux centaines déjà connues dans nos eaux. L'observation directe que permet la plongée favorise également la découverte de comportements et de relations écologiques jusqu'alors inconnus.

Au-delà des problèmes d'identification de la faune du golfe, les études jusqu'à ce jour ont porté largement, comme on l'a dit, sur la détermination des différences dans la quantité de biomasse de chair animale disponible et dans la production animale benthique (i.e. des fonds). Elles visent donc d'abord, c'est bien normal, les espèces à importance commerciale, de fait ou de potentiel. Ainsi, la morue, le hareng, le capelan, le maquereau, la plie, le flétan, le pétoncle, le homard ont fait l'objet d'études spécifiques qui, évidemment, englobaient aussi les espèces constituant leurs proies ou nourritures respectives. Des huîtres furent introduites sans succès dans la baie de Gaspé en 1948 et c'est dans ce même plan d'eau qu'on a commencé en 1960 à pêcher commercialement le Crabe-araignée arctique (vendu maintenant sous le nom de crabe des neiges). Mais bien des études demeurent fort incomplètes, même sur des espèces comestibles. On connaît très peu et parfois pas du tout les rythmes reproducteurs de ces espèces, leurs taux de croissance et leurs habitudes alimentaires selon les saisons, en ce qui touche nos eaux locales. Les

données recueillies sur la Côte-Nord ne s'appliquent pas nécessairement à Forillon, en ce qui a trait aux mêmes espèces. Qui plus est, selon le mandat d'un parc national, l'intérêt de celui-ci ne doit pas porter d'une façon discriminante sur des espèces plutôt que sur d'autres, à moins de conditions ou d'activités particulières importantes pour certaines espèces dans son territoire. Fondamentalement, tout ce qui concerne l'avancement des connaissances de son milieu marin avec sa flore et sa faune doit l'intéresser.

C'est là un des grands atouts de Forillon que de posséder des communautés typiques des rivages océaniques et de plus, en raison de sa vaste gamme de substrats, de profondeurs, de salinité, d'exposition aux vagues et aux courants, de posséder aussi des communautés animales et végétales représentatives de celles de l'ensemble du golfe.

LE MONDE DES INVERTÉBRÉS MARINS

Malgré la fréquence des grandes étendues homogènes, les paysages sous-marins se voient à courte distance. L'été, le plongeur a une visibilité moyenne d'environ 6-7 mètres autour de lui, bien qu'en octobre elle puisse être trois fois plus grande. Ceci n'enlève rien à la beauté des fonds marins qui, au contraire, gagnent à être observés de près. Les fonds rocheux sont particulièrement étonnants, la vie y est omniprésente.

Les substrats sont largement recouverts d'une couche de calcaire rose produite par un type d'algues microscopiques qui, selon l'espèce, forme une croûte à surface lisse ou présentant des aspérités. Déjà ce «fond de toile» rose surprend. Puis, des masses d'éponges jaunes et d'autres vertes viennent aussi encroûter, en quelque sorte, certains pans rocheux. Ces couleurs vives sont complétées par le blanc, l'orange, le marbré blanc et brun des anémones, animaux primitifs dont le nom évoque une apparence plutôt florale qu'animale lorsque déployés. Abondants aussi sur ces fonds rocheux sont les oursins verts. Selon leurs tendances, ils se regroupent entassés à l'angle que fait un bloc avec un autre ou bien occupent de larges surfaces rocheuses, parfois à 25 individus par mètre carré. Les oursins sont connus pour être parfois des brouteurs insatiables. Ils causent alors la disparition complète de grandes étendues d'algues brunes géantes que sont les laminaires. Populairement appelées «varech» et souvent accumulées sur les plages après les tempêtes de vagues, elles constituent de véritables prairies sous-marines le long des littoraux rocheux, sous la zone des marées jusqu'à quelque 5-7 mètres selon la transparence de l'eau. Ces zones de laminaires où l'on trouve souvent plusieurs autres espèces d'algues, la plupart plus discrètes, abritent une quantité de crabes, moules, étoiles de mer. À même les anfractuosités de la roche et aussi à même les cavités de certains animaux eux-mêmes, telles les éponges, vit une multitude de petits êtres aux formes les plus variées, tels que vers marins, ophiures, crevettes et crabes. Des poissons tels que les chaboisseaux, les plies, les loquettes vivent sur le fond, alors qu'au-dessus d'eux, passent des bancs de maquereaux, de harengs et de lançons.

On reprochera peut-être à ce livre de ne pas être assez précis dans la description des espèces mentionnées, et ce sera avec une certaine part de raison. Les étudiants de biologie et tous ceux qui s'intéressent déjà à mieux connaître la faune du Québec auraient préféré, probablement, y trouver une identification des espèces

avec noms latins aussi, afin de savoir précisément à quelle espèce l'auteur réfère par les noms généraux français qu'il emploie. Les raisons pour lesquelles il s'en tient aux noms généraux sont diverses. D'abord, ce livre veut demeurer un aperçu général de Forillon, alors que de toute évidence la richesse de la mer ici est en mesure de commander un livre complet sur ce seul aspect du parc. De plus, ce texte veut s'adresser à un public général facilement rebuté par des noms scientifiques. Enfin, ces termes étant spécifiques, c'est-à-dire se rapportant à des espèces particulières, il devient impossible en les utilisant de rester dans les généralités sans pour autant alourdir considérablement le texte, qui alors devient forcément descriptif.

Un exemple s'impose. Nous avons dit plus haut que les zones d'algues abritent quantités d'étoiles de mer. Or, nous pourrions spécifier qu'il s'agit surtout de l'Astérie boréale (*Asterias vulgaris*), de plusieurs individus du genre *Henricia* (dont les espèces pour la côte atlantique sont encore mal définies) et de quelques spécimens de l'Astérie polaire (*Leptasterias polaris*), les autres espèces d'étoiles de mer étant confinées à de plus grandes profondeurs, soit l'étoile de vase (*Ctenodiscus crispatus*), les étoiles-soleil (*Crossaster papposus* et *Solaster endeca*) et les étoiles *Pteraster militaris*, *Leptasterias groenlandica*, *Hippasteria phrygiama* et d'autres *Henricia* mal définis. Autant ces noms piqueront la curiosité de ceux dont l'esprit naturaliste les pousse à voir à quelles formes nouvelles ils s'appliquent (la plupart décrites depuis les XVIII^e et XIX^e siècles), autant la plupart des lecteurs se sentiront abandonnés dans un jargon dont ils ne savent apprécier ni le sens ni les implications.

L'information populaire se faisant de plus en plus accessible et abondante sur le thème de la mer, un nombre croissant de gens s'y intéresse grandement. Non satisfaits de tout bonnement savoir que la mer de notre pays contient une foule d'animaux très diversifiés et aux formes souvent bizarres, ils veulent voir et connaître davantage ce dont il s'agit. Les photographies accompagnant ce texte et prises par l'auteur dans les eaux de Forillon visent à illustrer que la richesse de ce milieu mérite d'être davantage mise en valeur, au-delà d'une simple idée générale déclarant que la mer est belle et pleine de vies. En fait, plus on en connaît les aspects, plus elle nous émerveille.

Regardons maintenant en bref ce qu'implique, en termes de nombres d'espèces, la diversité des formes de vie primitives vivant sur le fond des eaux environnant le parc. Ce coup d'oeil exclut les poissons, dont nous traiterons à part plus loin, ainsi qu'une douzaine de groupes d'invertébrés comptant plusieurs espèces mais qui, eux, vivent surtout à la dérive (méduses, hydroméduses, cténophores, tuniciers et autres formes planctoniques).

Dans la région immédiate de Forillon, on a jusqu'à maintenant trouvé 5 espèces d'éponges, 13 espèces d'hydroïdes, 7 espèces d'anémones, 2 espèces de brachiopodes, 114 espèces de mollusques [dont 8 chitons, 48 gastéropodes (mollusques à coquille en spirale), 3 nudibranches (mollusques sans coquille), 55 pélécytopodes (mollusques à deux coquilles) et trois céphalopodes (calmars et pieuvre)], 82 espèces de polychètes (vers marins), 235 espèces de crustacés [dont une espèce de homard, 4 crabes, 3 bernards l'ermite, 17 crevettes, les autres espèces provenant des ordres peu connus de plus petits crustacés, surtout des amphipodes (160 espèces), mais aussi des copépodes (13 espèces), cirripèdes (6 espèces), mysidacés



Astéries à cinq bras, avides des restes d'un oursin



Crabes tourteaux, accouplés ainsi pour plusieurs jours



Les pinces du homard, efficaces outils de défense



Mimétisme de couleur chez le chaboisseau

(8 espèces), cumacés (9 espèces), ostracodes (5 espèces), isopodes (5 espèces) et euphausiacés (4 espèces)], 7 espèces de pycnogonides («araignées marines»), 26 espèces d'échinodermes [dont 7 holothuries (concombres de mer), 9 astéroïdes (étoiles de mer), 3 échinoïdes (oursins) et 7 ophiures («étoiles de mer») à longs bras étroits et cassants], une espèce d'hémichordés (*Stereobalanus canadensis*) [un groupe d'intérêt scientifique, car il marquerait le lien entre les invertébrés et les vertébrés] et 6 espèces d'urochordés (ascidies telles les pêches de mer).

Cette liste fort incomplète regroupant quelque 500 espèces d'invertébrés marins démontre plus que de la variété. Elle reflète aussi la présence à Forillon de représentants typiques de l'évolution de la vie animale sur notre planète. Si l'on se réfère au tableau «Les temps géologiques» (p. 17), on retrouvera l'ordre d'apparition de certains de ces principaux groupes dans le temps. Et l'on se rendra compte par exemple qu'avant même que les montagnes Rocheuses de l'Ouest canadien se dressent il y a 70 millions d'années, au fond de la mer baignant Forillon rampaient déjà des mollusques, des brachiopodes, des crustacés, des étoiles de mer, des oursins . . .

LES POISSONS MARINS

Les poissons, selon l'idée populaire, sont les mieux connus parmi les animaux marins. Mais cela est beaucoup dire. En fait, la connaissance de la plupart des gens à leur égard se résume souvent au nom de certains et parfois à leur apparence. On connaît de nom la morue, le hareng et le flétan, mais on ne saurait respectivement les distinguer de l'aiglefin, l'aloise et la plie en les voyant. De même, presque tout le monde sait reconnaître un requin, mais rares sont ceux capables d'en distinguer spontanément les différentes espèces qui fréquentent les eaux du golfe.

Le fait tient à ce que nos eaux salées comptent plus de 100 espèces de poissons. Si le lecteur fait la liste des poissons marins du Québec qu'il connaît, il s'apercevra vite que le nombre de 100 est alors considérable. En fait, même après 30 ans de pêche commerciale, rares sont les pêcheurs qui connaissent plus de la moitié de ce nombre, car les méthodes de capture sont passablement sélectives. Il faut dire aussi que certaines espèces sont relativement peu productives et que plusieurs n'atteignent pas une taille dépassant 25 cm de longueur. Toutes ces espèces, bien qu'importantes et arborant parfois des formes farfelues, sont donc, avec raison, presque inconnues.

Parmi ces espèces de petite taille, celles qui fréquentent les eaux de Forillon en nombre considérable sont le capelan et le lançon. Le capelan est bien connu des Gaspésiens et des gens de la Côte-Nord pour son habitude à venir «rouler» sur les plages à la fin du printemps (fin mai — début juin). C'est alors un véritable spectacle que de voir des millions de ces petits poissons argentés s'entasser pour frayer dans les vagues montant sur les plages de sable et de petit gravier. Pour les spectateurs que nous sommes, c'est là une preuve tangible de la richesse de la mer. La réalité étonne davantage, car seulement 10% des populations de capelan viennent ainsi frayer à nos yeux, les autres se reproduisant sur les fonds jusqu'à plus de 30 m de profondeur.

Les lançons aussi se reproduisent dans le sable, mais pas sur les plages. Les baigneurs à Penouille et les adeptes de plongée sous-marine qui explorent les fonds de sable ou de petit gravier, se rendent compte parfois de la présence cachée de ces



Loquette atlantique, souvent cachée dans son terrier

petits poissons très élancés, complètement enfouis. À la moindre vibration produite sur le sable avec la main ou le pied, ces poissons s'élancent hors de leur cachette, d'où leur nom anglais de «sandlance». Au mois d'août, les jeunes lançons de l'année se déplacent le long des côtes en bancs souvent très serrés. Leur présence concentrée attire sur eux cormorans, guillemots et mouettes, mais aussi des bancs de maquereaux.

Ces derniers, de la famille du thon, sont de grands nageurs infatigables. Jamais ils ne s'arrêtent. Rassemblés en bancs de milliers, parfois même d'un million d'individus, ils viennent le long des côtes du parc, manifestant leur présence par leurs bruyants déplacements à la surface de l'eau. C'est là aussi un spectacle étonnant.

En pêchant à l'appât, du bout des quais de Grande-Grève et de l'Anse-aux-Sauvages, on peut constater la présence de tanches-tautogues, un poisson pêché commercialement avant 1920 pour la qualité de sa chair, et de limandes à queue jaune, une espèce voisine de la plie canadienne vendue sur le marché sous le nom inadéquat de «sole». Sur le fond vivent aussi des chaboisseaux, dont la forme et les couleurs sont d'excellents exemples d'adaptation à ce milieu, mais qui toutefois reçoivent ordinairement des commentaires peu élogieux, du fait qu'ils ne rencontrent pas nos critères très biaisés sur l'esthétique.

Tout en admettant qu'il est impossible de passer en revue dans ce livre général les nombreuses autres espèces de poissons dignes d'intérêt, nous ne pourrions passer outre sans dire quelques mots sur la morue. Les pêcheries qu'elle suscita contribuèrent largement à la découverte et au développement initial de notre pays

et elle joue encore un rôle majeur dans l'économie de la Gaspésie. (Nous en reparlerons au chapitre de l'histoire humaine). Ce poisson est l'espèce la plus importante au monde pour la somme de nourriture qu'elle fournit aux humains. Heureusement, la morue est également l'espèce de poissons la plus prolifique. Sa production d'oeufs est telle que d'après des calculs, si tous les oeufs d'une seule année de toutes les morues femelles étaient pondus, fécondés et développés en morues adultes sans aucune intervention de prédateurs ou autres causes de mortalité, cela produirait tellement de morues qu'elles couvriraient le fond de tous les océans de la planète et ce, d'une épaisseur de 60 cm. Aussi, la fécondité de ce poisson n'a d'égal que sa voracité. Bien sûr, il se nourrit beaucoup de hareng, de capelan et de divers crustacés et autres petites proies, mais l'étude des contenus stomacaux de la morue a révélé qu'elle avale à peu près n'importe quoi. Au large du cap des Rosiers, la morue consomme principalement des ophiures et ceci indique bien qu'elle préfère chercher sa nourriture sur les fonds. Elle fréquente des profondeurs variant entre 20 et 500 mètres.

LES OISEAUX MARINS

Bien qu'on ait déjà parlé dans la section LA TERRE des espèces d'oiseaux marins qui nichent à même le pan des falaises de Forillon, quelques notes additionnelles s'imposent sur ce groupe animal dans cette section-ci. La raison en est fort simple. Plusieurs espèces d'oiseaux marins qui visitent les parages de Forillon n'y mettent jamais le pied à terre. Ils passent au vol ou, dans la plupart des cas, ils se regroupent sur la mer, se nourrissant dans les eaux bordant le parc sans pour autant accoster. C'est le cas de centaines de macreuses (Macreuse à bec jaune, Macreuse à front blanc et Macreuse à ailes blanches) et de Canards kakawi qui, durant leurs migrations d'automne et de printemps, s'arrêtent un certain temps. Certains hivers, en février et mars, sur les surfaces libres de glace au large des côtes et à l'embouchure de la baie de Gaspé, on a compté jusqu'à 30 000 Canards kakawi rassemblés. En mars, quand leur clameur se mêle aux cris des milliers de mouettes qui arrivent pour nicher, on «sent» le printemps dans l'air, malgré la blancheur du décor hivernal persistant. Viennent aussi se joindre à ces espèces des attroupements d'Eiders à duvet, de Becs-scies à poitrine rousse et de Garrots, où les parades nuptiales et mimiques d'intimidation des mâles s'ajoutent aux presque constantes activités d'alimentation.

En mai et juin, avec l'arrivée des bancs de capelans et de harengs, les Fous de Bassan des colonies de l'île Bonaventure viennent plonger au large des plages du parc. Contrairement aux plongeurs des autres oiseaux marins qui s'effectuent à partir de la surface de l'eau, ceux des Fous de Bassan prennent l'allure de véritables bombardements. Dans leurs chutes libres, ils atteignent des vitesses approchant 90 km/heure et leur impact sur la surface de l'eau produit de hautes éclaboussures.

Nous avons parlé d'oiseaux «marins» en utilisant ce qualificatif d'une façon très large et dans le sens de la tendance populaire, comme pouvant désigner les oiseaux qu'on rencontre souvent (mais pas obligatoirement toujours) dans un contexte de bord de mer. Il est intéressant de savoir que certaines espèces méritent beaucoup plus que d'autres d'être considérées comme «marines», étant de véritables oiseaux océaniques. Ceux-ci, tels que les Fous de Bassan, Mouettes tridactyles, Petits



Canards kakawi

pingouins (Godes) et Guillemots noirs, vivent toute l'année en mer au large des côtes et ne viennent à terre au printemps et à l'été que pour nicher. Les autres, tels les cormorans, canards et mêmes les macreuses, bien qu'ayant un comportement tout à fait «marin-typique» à Forillon, vont nicher à l'intérieur des terres nordiques sur des îles ou sur le bord des lacs et rivières. Les goélands, on le sait, ne se limitent pas du tout au contexte marin, se nourrissant parfois dans les champs durant les labours et certains vivant même «en ville» loin à l'intérieur du continent. Néanmoins, l'omniprésence et l'activité frénétique de toutes ces espèces d'oiseaux durant la majeure partie de l'année dans les paysages côtiers de Forillon accentuent par son et spectacle l'atmosphère de dynamisme de notre contexte maritime.

LES MAMMIFÈRES MARINS

Depuis quelque temps ce groupe animal a beaucoup gagné la faveur du public. Tous deux, phoques et baleines, pour des raisons d'ordre moral, ont suscité une prise de conscience générale visant à respecter la vie pour la vie, au-delà des considérations économiques traditionnelles qui primaient auparavant sur ces espèces sauvages. Aujourd'hui, on se déplace volontairement, parfois à grand coût, pour aller voir des baleines, chose à laquelle on ne rêvait même pas il y a 15 ans.

Les phoques font aussi partie de cette faune facilement observable que protège Forillon. D'avril à décembre, ils fréquentent les eaux côtières du parc, mais de mai à octobre, ils y vivent d'une façon plus regroupée. Selon les étés, on compte de 60 à 120 individus.



Troupeau de Phoques gris

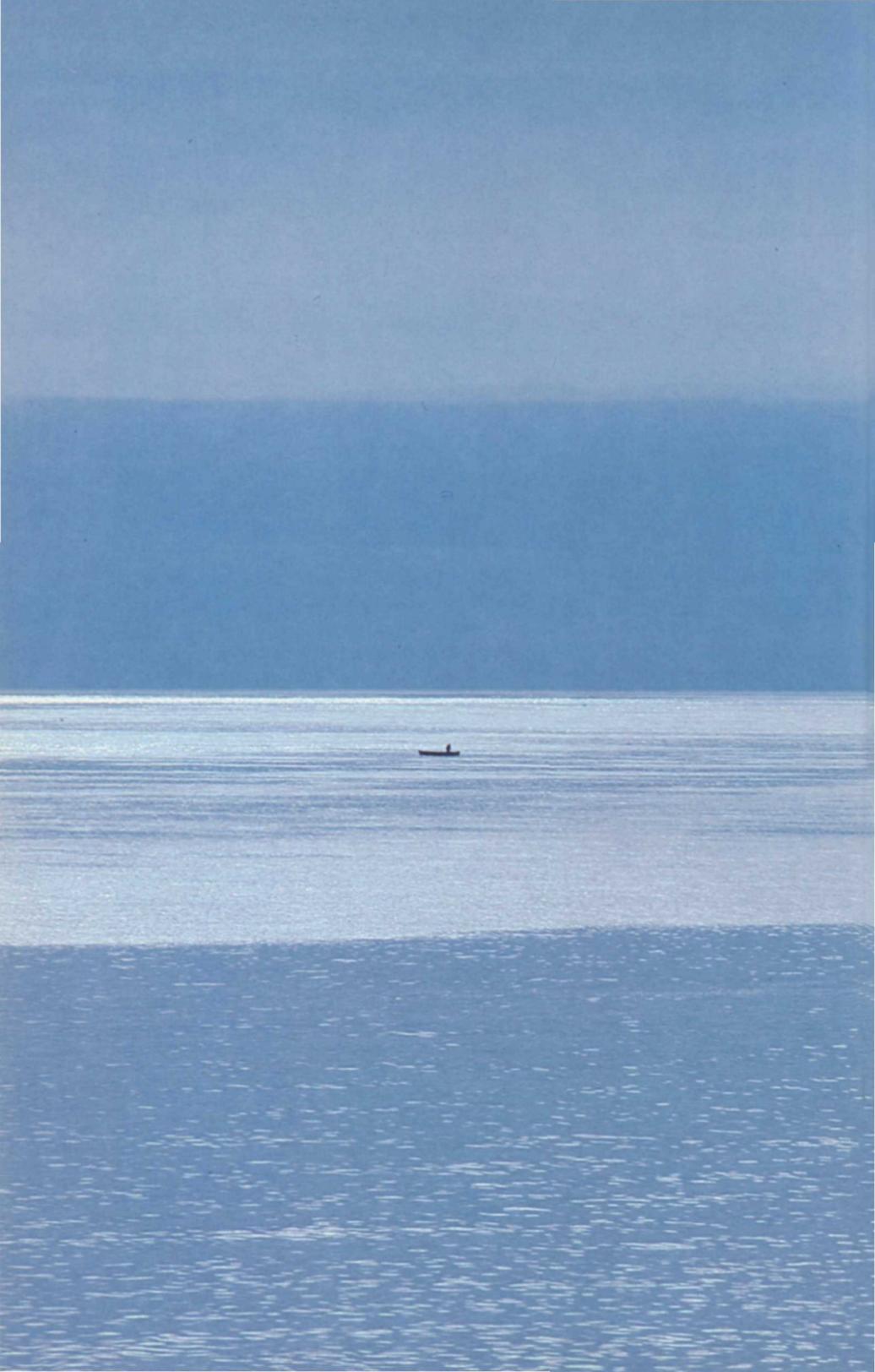
Les Phoques gris, dont le profil de la tête rappelle celui d'un cheval, arrivent les premiers après avoir donné naissance à leur jeune vers la fin de l'hiver, sur une banquise ou un rivage lointains où ils l'abandonnent assez tôt. Au parc, les adultes viennent profiter des quelques affleurements rocheux faisant office d'îles du côté nord de la presqu'île de Forillon où ils peuvent muer au début de l'été, et où ils demeurent rassemblés jusque tard l'automne. D'un groupe à l'autre, on entend les hurlements qui leur ont mérité le nom populaire de «loups-marins».

Les Phoques communs, pour leur part, arrivent vers la mi-mai à temps pour la mise bas qui se produit généralement avant la mi-juin. Les jeunes naissent à terre sur les nombreuses grandes roches plates qui longent le littoral nord de la presqu'île de Forillon, énormes blocs écroulés du haut de la falaise par l'action du gel-dégel et de l'eau de ruissellement. Comme le Phoque gris, le Phoque commun se nourrit de poissons de fond, dont les plies, raies, morues, merluches, mais aussi de capelans, harengs, maquereaux. Il mange également du lançon, des crevettes et du crabe. Bien qu'il soit vrai que ces deux espèces endommagent les agrès de pêche, elles sont accusées à tort de manger des quantités considérables de poissons d'importance commerciale.

À Forillon, les mammifères marins vivent en toute liberté. Une dizaine d'espèces de baleines sont susceptibles d'y être vues, certaines seules, comme le Rorqual à bosse, le Petit rorqual et le Rorqual bleu, certaines en petits groupes de 2 à 5, comme le Rorqual commun et le Marsouin commun, et enfin d'autres, comme les Globicéphales noirs et les Dauphins à flancs blancs, qui forment des troupes de parfois plus de 100 individus. Bien que nous puissions voir des baleines au parc

de mai à décembre, leurs visites sont plus fréquentes en juillet, août et septembre, mois durant lesquels nous en voyons presque quotidiennement, quand les conditions d'observations sont favorables. En raison de la profondeur de l'eau assez marquée à Cap Gaspé et du côté sud de la presqu'île de Forillon, les rorquals viennent assez souvent longer de près ces rivages à la recherche de bancs de petits poissons, tels capelan, lançon et hareng ou de petits crustacés euphausiides (ressemblant aux crevettes), qu'ils filtrent à l'aide de leurs fanons. On arrive à distinguer par différents critères les diverses espèces de baleines vues en mer: la forme et la force de leur souffle, la forme de la nageoire dorsale et sa grandeur relative par rapport à la partie du dos qui émerge de la surface de l'eau, la grosseur et la couleur de la baleine, et enfin, son comportement à la surface, c'est-à-dire le nombre de fois qu'elle vient respirer à la surface avant sa plongée profonde et la sortie ou non de sa queue lors de cette plongée.

Les baleines sont nos mammifères les moins bien connus. Leurs vies dans nos eaux froides demeurent mystérieuses et de plus, elles inspirent le respect. Ces bêtes ont beau être adaptées à leur milieu, elles demeurent des animaux à sang chaud comme nous, elles doivent respirer de l'air comme nous, et ce, dès la naissance. Des études récentes tentent à démontrer que certaines espèces communiquent par des sons fort élaborés et que leur niveau d'intelligence serait plus développé qu'on est porté à le croire. Quand on sait tout cela, et quand on a l'occasion d'entendre leur respiration et de voir surgir du fond de la mer un de ces animaux aux besoins fondamentaux aussi semblables aux nôtres, des pensées nouvelles et surprenantes nous envahissent. Quand on peut observer une baleine pour quelque temps, puis qu'on la regarde s'en aller vers le lointain, revenant régulièrement à la surface prendre son «souffle de vie», on pense à la grandeur de la mer, à la grandeur de la vie.



L'HOMME

Décrire sommairement l'histoire des humains d'une région relève du défi. Presque toujours, le produit ne rejoint pas l'assentiment de tous. D'autres n'acceptent pas l'image qui en est faite, d'autres n'y retrouvent pas le reflet précis des études qui y ont été menées. Et de fait, l'exercice est forcément incomplet et subjectif. Ici, il est limité à la fois par les contraintes de ce petit livre et par les connaissances de l'auteur. Outre des préoccupations de présenter une synthèse sur l'histoire des humains à Forillon, l'auteur souhaite aussi faire ressentir à sa juste mesure l'intensité des vies humaines qui se vécurent ici dans un contexte naturel, où le milieu à la fois dur et exigeant offrait aussi des compensations par sa générosité.

LES PREMIERS GASPÉSIENS

Bien longtemps avant que Forillon devienne un parc national, ce territoire avait su attirer du monde. On pense à la venue de Jacques Cartier en 1534? Or il faut remonter beaucoup plus loin dans le temps pour traiter des premiers visiteurs.

En effet, déjà au temps où en Égypte on commençait à construire les fameuses pyramides des pharaons, des humains fréquentaient un site de la région immédiate du parc, dans la vallée de la rivière au Renard. C'était mille ans avant l'épisode d'Abraham relaté dans l'Ancien Testament.

Ce site, de concert avec d'autres connus à Penouille, à Rivière-à-Martre, à Sainte-Anne-des-Monts (où l'occupation remonte à de 4 000 à 500 ans avant Jésus-Christ selon les endroits), indique les initiatives précoces d'utilisation des côtes gaspésiennes par des humains. Il est permis de penser que le climat plus doux qui prévalait à cette époque (i.e. il y a environ 5 000 ans), tel qu'il a déjà été mentionné dans ce livre, a favorisé cette arrivée de l'homme dans nos contrées. Pourquoi sa migration jusqu'ici n'aurait-elle pas répondu aux mêmes facteurs que ceux qui, à la même période, ont favorisé la distribution d'une nouvelle faune et d'une nouvelle flore? . . . Les lois de la nature influencent tous les vivants, qu'ils en soient conscients ou non.

Le peu de recherches archéologiques soutenues effectuées sur les sites connus et sur ceux potentiellement intéressants limite beaucoup nos connaissances de ces

populations préhistoriques. De plus, leurs installations sommaires et saisonnières laissaient peu de traces. Néanmoins, la forme et la surface des pierres taillées servant de pointes de projectiles permettent de suivre une certaine évolution. Le début de l'utilisation de l'arc et de la flèche ainsi que du propulseur à javelot remonterait à quelque 4 000 ans, alors que dans des sites datant de 500 ans avant notre ère, on retrouve des poteries et des haches de pierres polies. Les techniques et les outils se sont raffinés, les échanges culturels se sont accrues.

Se nourrissant grâce à leurs activités de pêche, de chasse et de cueillette de végétaux, ces gens composaient avec leur environnement naturel. Ils installaient leurs campements en bordure de la mer pour des raisons pratiques sûrement: endroits accessibles par canot, abondance de nourriture (oiseaux, poissons, mollusques, etc.), absence de mouches piqueuses, ces trois bons points leur permettant de se faciliter la vie. Bien que les fouilles ne soient guère avancées à Forillon pour le confirmer, on peut déjà soupçonner que ces gens de la préhistoire ont campé sur les caps bordant les plages, sur les terrasses laissées par le retrait de la transgression marine après la fonte du glacier régional, tels qu'on en voit dans la vallée de l'anse au Griffon, la vallée de la rivière au Renard et à Petit Gaspé. Ils occupèrent certainement la pointe de Penouille, comme en témoigne le grand nombre de pierres taillées qu'on y a trouvées lors d'une recherche archéologique préliminaire faite en 1973.

Puis, pour des raisons inconnues, la péninsule gaspésienne semble ne plus avoir été habitée à partir du VIII^e siècle, et ce jusqu'au XV^e ou XVI^e siècle.

À l'arrivée des Blancs au XVI^e siècle, la Gaspésie était principalement habitée par des Micmacs, appelés aussi Souriquois. Cette peuplade occupa d'abord la péninsule acadienne et le côté est du Nouveau-Brunswick, puis avec l'apparition des Blancs au sud, elle se dispersa en partie vers le nord, en Gaspésie. Les chroniqueurs des XVI^e et XVII^e siècles les appelaient les «Gaspésiens» et c'est d'eux que nous tenons presque toute l'information à leur sujet.

Deux autres groupes de la famille algonquine fréquentaient aussi la Gaspésie: les Etchemins, appelés aussi Malécites, vivaient au sud-ouest de la Gaspésie (partie ouest du Nouveau-Brunswick et dans le Maine) et traversaient la péninsule pour atteindre la rive nord du golfe; et les Montagnais, dont le territoire était sur la Côte-Nord, de Tadoussac à Sept-Îles, venaient faire la traite des fourrures avec les Français à Percé.

Enfin, la Gaspésie du XVI^e siècle était aussi visitée par des Amérindiens tout à fait différents, par la culture et la langue, de la famille algonquine: les Hurons-Iroquois. Ceux installés à Stadaconé (Québec) descendaient le fleuve en famille chaque année le long de la côte nord de la Gaspésie pour venir faire leurs provisions de poisson (pêche au maquereau avec rets de chanvre). Ce sont eux que Cartier rencontra à Gaspé en 1534 et qu'il revit à Québec l'année suivante.

Bien qu'ils aient souvent été considérés de façon péjorative par les Blancs comme étant des primitifs et des «Sauvages», ces peuples mal connus et alors mal compris reflétaient toute une évolution culturelle. Les valeurs, les principes, les habitudes, les croyances des Amérindiens témoignaient d'une culture authentique. Et quelle adaptation au milieu! On n'a qu'à penser à tout ce qu'impliquait une traversée de Sept-Îles à Forillon dans un canot chargé de fourrures, pour en avoir une petite idée.

plantée sur cette pointe où l'on trouve aujourd'hui le Musée régional de la Gaspésie et le parc historique national Jacques Cartier; d'autres croient plutôt que la pointe de Penouille fut plus propice tant par son emplacement que par la nature de son sol pour y planter une croix de 10 m de hauteur bien à la vue des prochains navigateurs. Quoiqu'il en soit, on se rend compte que c'est dans ce paysage immédiat de Forillon qu'est la baie de Gaspé, que se produisit ce geste politique de premier ordre, soit la prise de possession de ce nouveau pays au nom du Roi de France.

FORILLON, UN SITE DE PÊCHERIES ET UNE ESCALE

Peu de temps après, les pêcheurs français vinrent d'année en année faire la pêche dans les eaux de la baie et environs. En 1603, Champlain écrivait: «Tous ces dits lieux de Gachepay, Baye des Moluës et Isle Percée, sont les lieux où il se fait la pesche du poisson sec et verd»³.

Or ce qui longtemps fut appelé «Gachepay» (puis enfin «Gaspé») par les Français correspondait au site qui devint par la suite Grande-Grave (voir p. 104).

Ce site de Grande-Grave fut rapidement reconnu pour ses nombreux avantages. L'eau y est profonde près du bord, pour le mouillage des gros bateaux. La plage est constituée de gros galets (c'est ce qu'on appelait en français correct une «grave») offrant une surface adéquate pour l'étalement des poissons à sécher. Les vents, qu'ils viennent du sud-est ou du nord-ouest, étaient propices au séchage de la morue salée (c'est ce que Champlain impliquait par «poisson sec»). Par surcroît, la grave à cet endroit était traversée par un ruisseau, un atout considérable tant pour les travailleurs à terre que pour le ravitaillement des grands bateaux qui y faisaient escale. On remarque d'ailleurs en lisant les oeuvres de Champlain que celui-ci, au cours de ses 23 traversées de l'Atlantique, ainsi que ses contemporains, passaient par ce «Gachepay» tant en remontant vers Tadoussac et Québec qu'en redescendant vers l'océan.

Parlant de ce lieu, l'explorateur précise que «la pesche est abondante tant en moluës, harans, saumons, macreaux, & homars».

Mais malgré tout ce potentiel de pêche et malgré aussi le poste stratégique qu'offrait la baie de Gaspé, la région n'a vu qu'une très lente évolution de son peuplement pendant toute la durée du Régime français. Le fait est que dans l'exploitation des pêcheries du golfe, la France n'encourageait pas la colonisation. Elle préférait favoriser les expéditions financées par des armateurs français qui gréaient leurs navires au printemps, venaient faire la pêche tout l'été et retournaient en France à l'automne.

LA MENACE ANGLAISE, FREIN ADDITIONNEL AU DÉVELOPPEMENT

La baie de Gaspé, comme le reste de la côte, était constamment menacée d'attaques anglaises. La pêche faite sur une base saisonnière s'avérait donc le moyen le moins risqué et le moins coûteux, car le passage de corsaires anglais rasait tout sur les sites. Dans ce contexte, faire le métier de pêcheur à Gaspé était on ne peut plus hasardeux, voire presque héroïque. De fait aucun établissement permanent de

3. Poisson vert ou «morue verte»: poisson conservé dans une saumure.

pêche ne s'établit dans la baie de Gaspé avant le XVIII^e siècle, bien que vers 1690 une population estivale imposante (200 Français) s'installait pour l'été le long de la côte de Forillon.

En 1711, Walker en provenance de Boston brûla tous les navires de pêche européens en rade à Grande-Grave: pêcheurs faits prisonniers, habitations et embarcations brûlées, destruction de toutes les provisions de poisson. Les pêcheries de la Nouvelle-France souffraient ainsi d'un perpétuel recommencement.

De fait l'Angleterre, bien installée le long de l'Atlantique, imposait de plus en plus sa volonté de gagner du territoire et d'augmenter sa part du marché de la fourrure. Car, on le sait, ce commerce des pelleteries, surtout la fourrure de castor, avait rapidement supplanté l'importance de la pêche en Nouvelle-France.

Par le traité d'Utrecht en 1713, la France accepta de céder à l'Angleterre: Terre-Neuve, l'Acadie, les territoires de la baie d'Hudson et l'Iroquoisie (Lac Ontario). En moins d'un siècle, l'histoire confirma que la France avait du même coup signé la perte inévitable de la Nouvelle-France en Amérique.

Gaspé, de son côté, avait souvent et pendant longtemps été recommandé comme poste militaire à aménager. Un fort à l'entrée de la baie, prônait-on, pourrait garantir l'entrée au fleuve. Autrement, si Gaspé tombait aux mains des Anglais, aucun vaisseau ne pourrait venir secourir Québec. Mais les projets de fortifier Gaspé n'aboutirent pas, tant par manque de ressources que par incrédulité. Les priorités allèrent ailleurs, bien au-delà de nos contrées gaspésiennes. Regardons, pour nous en rendre compte, le contexte global de cette tranche d'histoire.

Épuisée militairement et financièrement par ses guerres en Europe, la France ne vint pas suffisamment à l'aide de ce qui restait de sa colonie en Nouvelle-France pour que celle-ci puisse résister à l'invasion anglaise. De 1713 à 1754, elle s'efforça de prévenir l'étouffement de sa colonie. Une période de résistance s'organisa. On tenta de reconstruire une Acadie française pour que du même coup soient conservées des positions vitales sur l'Atlantique et dans le golfe (construction de la forteresse de Louisbourg, peuplement de l'Île-du-Prince-Édouard). On fortifia le Saint-Laurent en dotant de remparts les villes de Québec et de Montréal et en commençant la construction d'une forteresse au sud du lac Champlain, l'emplacement du fort Chambly n'étant pas utile pour défendre les frontières qu'on revendiquait plus au sud. On érigea sur la rivière Niagara une forteresse pour garder la route des pelleteries venant de l'Ouest. Et enfin une importante poussée de peuplement dans la grande vallée du Mississipi, et la fondation de la ville de Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane, complétèrent l'étendue de l'empire de la Nouvelle-France en Amérique, un long corridor courbé allant du golfe Saint-Laurent au golfe du Mexique.

C'est dans ce vaste contexte très précaire de politique et d'économie que se trouvait le petit poste de la baie de Gaspé à la veille de la Conquête.

Quand le 4 septembre 1758, après la prise de la forteresse de Louisbourg, Wolfe vint s'emparer facilement de la baie de Gaspé, il y trouva un poste de pêche florissant mais sans défense aucune. On y comptait une centaine de personnes, des pêcheurs français pour la plupart ainsi qu'une soixantaine de colons regroupés autour d'un commerçant du nom de Pierre Révol. Les établissements principaux étaient à Grande-Grave, à l'Anse-aux-Sauvages et à Gaspé (où l'on retrouve aujourd'hui la gare de chemin de fer) alors que 22 cabanes de pêcheurs longeaient

les rives des deux bras du fond de la baie et à Penouille. Il y avait aussi un poste de guet au cap des Rosiers. Durant les quelques jours employés à capturer les quelque 40 prisonniers, dont quelques femmes et enfants, et à tout brûler selon la coutume, Wolfe fixa son camp à Grande-Grave. [«10th (of September): The General gave orders for every thing being burnt and this day and the 11th was employed in executing those orders, we all returned with the General to the Camp at the Grand Grave.»] (Extrait du journal de Thomas Bell, aide de camp du Général Wolfe).

Trop tard dans l'année pour attaquer Québec après la prise de Louisbourg, l'envahisseur s'affaira ainsi à ravager les pêcheries françaises partout le long des côtes gaspésiennes. Deux ans plus tard, après les affrontements à Québec, au fond de la baie des Chaleurs à l'embouchure de la rivière Ristigouche et finalement à Chambly et à Montréal, les habitants qui restèrent se trouvèrent en pays étranger. La Nouvelle-France n'était plus. Ce fut le début du Régime anglais.

POUVOIR ENFIN S'ÉTABLIR SANS CRAINTE

La paix ne vint pas automatiquement avec la Conquête. Les rivalités entre l'Angleterre et les colonies américaines continuèrent à maintenir un certain climat d'insécurité jusqu'en 1800. Mais avec le changement de Régime, la Gaspésie allait enfin devenir une région où le gouvernement encouragerait l'établissement d'un peuplement permanent. Avec l'avènement des compagnies de pêche, le peuplement s'installa à la faveur d'un système économique qui faisait vivre les gens à l'année sur place.

Aussitôt la Guerre de Sept Ans terminée, la région de Forillon vit l'arrivée de divers groupes ethniques. Les premiers arrivants furent des Anglais, des officiers et soldats licenciés de l'armée de Wolfe à qui on offrit divers postes administratifs et d'importantes parcelles de terrain. Des Loyalistes, citoyens restés fidèles à l'Angleterre après la Révolution américaine de 1775, vinrent s'établir à Douglastown, dans la baie de Gaspé. Ils furent bientôt suivis et remplacés par des Irlandais catholiques fuyant la famine, qui s'installèrent entre autres à Cap-des-Rosiers, à L'Anse-au-Griffon et à Rivière-au-Renard.

Ce dernier quart du XVIII^e siècle vit aussi arriver bon nombre d'entrepreneurs-commerçants et de pêcheurs des îles anglo-normandes situées dans la Manche (Jersey et Guernesey). Ils s'installèrent à Grande-Grave, à l'Anse-Saint-Georges et à Cap-des-Rosiers. Sollicités eux aussi, comme ces derniers, par les compagnies de pêche, des gens du Bas-du-Fleuve vinrent contribuer à l'effort de pêche. Comme autrefois, ils vinrent y passer l'été, mais bientôt plusieurs d'entre eux s'établirent définitivement ici, fondant de nouvelles familles ou se joignant aux familles anglophones d'endroits comme L'Anse-au-Griffon et Rivière-au-Renard.

Si dans la première moitié du XIX^e siècle la population de la Gaspésie a plus que quintuplé, (de 3 000 en 1800 à 20 000 en 1850), c'est un peu en raison de cette immigration qui s'est continuée, mais surtout à cause d'une grande natalité, si bien qu'en 1850, 90% de la population gaspésienne était née au Québec. Aussi la migration de Québécois du Bas-du-Fleuve transforma-t-elle la population régionale, qui devint majoritairement francophone.

Cette population était tout de même loin d'être homogène. En fait, la Gaspésie était la région rurale la plus cosmopolite du Québec. Différents entre eux par leur ethnie, leur religion, leur langue, leur culture et parfois aussi par leur niveau



Gaspé-Nord, une contrée aux villages isolés

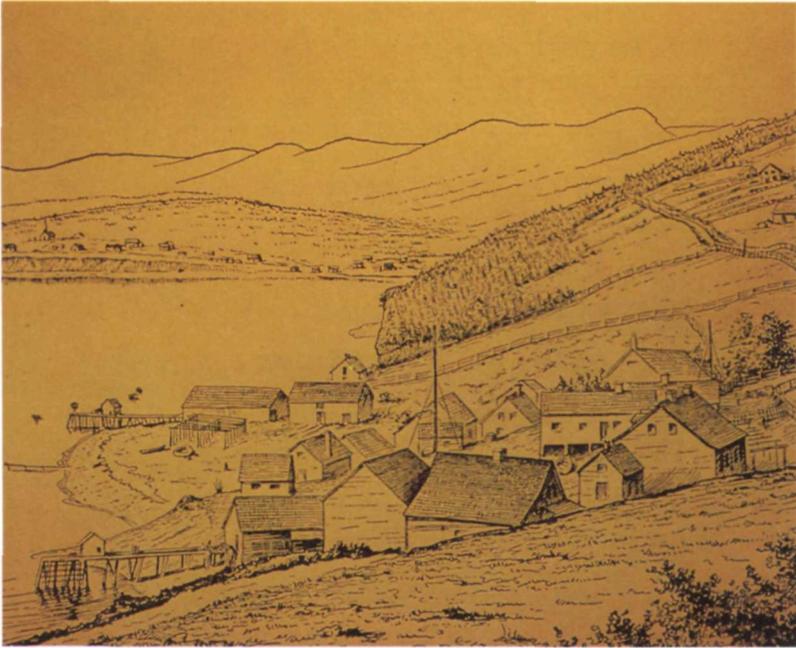
économique, ces gens apprirent avec le temps à se reconnaître une identité de Gaspésiens.

Mais cette identité régionale fut lente à se développer. Bien que soumise à une même économie basée presque exclusivement sur la pêche et la production de la morue séchée, cette population était néanmoins isolée: en plus d'être séparée du reste de la province par la distance et par le peu de moyens de transport, elle était isolée aussi dans ses parcelles, les unes par rapport aux autres, car pendant une bonne partie du XIX^e siècle, il n'existait pas de route convenable pour relier les villages.

Chacun d'eux constituait ainsi un îlot distinct et la mer s'avérait souvent entre eux le seul trait d'union. Presque tout le transport, le commerce, les voyages de visites même, se faisaient par bateau. Ainsi chaque village commerçait séparément avec les bateaux de passage, ou avec les marchands et armateurs installés chez eux. Pendant longtemps, la route terrestre de la côte nord de la Gaspésie fut limitée au seul rivage de la mer. Encore faut-il dire que cette route était fort hasardeuse, car à bien des endroits, elle n'était accessible qu'à marée basse et était alors très glissante sur les estrans rocheux. Les difficultés que présentaient les paysages de montagnes et de falaises retardèrent la construction d'une voie terrestre carrossable. On vivait donc tourné vers la mer à bien des points de vue.

LE MOULE DES COMPAGNIES DE PÊCHE

Autant l'isolement moula le caractère de cette population dans sa façon d'être et



Grande-Grave au début du XX^e siècle

d'agir, autant les compagnies exportatrices de morue contribuèrent aussi à le façonner.

À Forillon, comme dans le reste de la péninsule gaspésienne, la commercialisation de la morue fut presque exclusivement l'affaire de compagnies anglo-normandes. De par leur mode de fonctionnement, les dirigeants de ces compagnies furent dès la fin du XVIII^e siècle, tout au long du XIX^e siècle et jusque durant le XX^e siècle, les gens les plus puissants financièrement et socialement en Gaspésie. Ils furent perçus par plusieurs comme inhumains tellement leur monopole leur permettait de tout contrôler. D'autres ont vu en eux les seuls responsables du développement économique de la Gaspésie.

Essentiellement, ces compagnies fonctionnaient par un système de crédit et d'avances aux pêcheurs, ce qui liait ces derniers à la compagnie pourvoyeuse qui, du même coup, s'assurait sa main-d'oeuvre. Le recrutement des pêcheurs et surtout l'incitation à établir du peuplement le long de la côte gaspésienne représentaient les premiers besoins des compagnies, car la pêche n'était qu'un métier saisonnier et il fallait assurer une continuité. Aussi, la croissance de ces compagnies se reliait directement à l'accroissement de la population.

Les compagnies fournissaient de tout au pêcheur: agrès de pêche, sel pour saler ses prises, farine, sucre, mélasse, vêtements pour lui et sa famille, tout le nécessaire d'une maison, marchandises de nécessité quotidienne et saisonnière. En retour de ces fournitures, les compagnies exigeaient d'être remboursées en morue séchée. De certaines gens, elles acceptaient d'autres types de produits comme monnaie d'échange, tels que bois de planche, bardeaux, produits de la ferme, etc.,

des produits qui, en fait, pouvaient être revendus à profit aux pêcheurs.

Le poisson fourni à la compagnie était pesé par elle, évalué et classé par elle et la quantité était inscrite dans un grand livre de comptes. On y trouvait dans un même coup d'oeil pour un même pêcheur, la liste des denrées et autres avances faites par la compagnie avec le prix de chacune de ces demandes pour l'année en cours; et sur la page ci-contre, on trouvait le relevé de toutes ses quantités de poisson fournies à la compagnie. Mais pour le pêcheur, il y avait un hic: la valeur du poisson n'était déterminée qu'à la fin de la saison de pêche. Ainsi il était forcé d'hypothéquer sa pêche de l'été dès le printemps, ne sachant pas à l'avance quelle serait la valeur de la morue à la fin de l'été, ni aussi, dans quelle catégorie de qualité l'agent de la compagnie classerait ses prises. Évidemment la compagnie se devait de balancer l'année en sa propre faveur d'abord.

D'ailleurs, quand la saison était fructueuse pour tous, il y avait toujours moyen d'inciter les gens à dépenser leurs profits par l'attrait de nouveautés dans la marchandise. Mais ordinairement la compagnie encourageait plutôt le pêcheur habile à augmenter son équipement de pêche. De toute façon, ces profits étaient le plus souvent inscrits comme crédit auprès de la compagnie et se traduisaient rarement en argent comptant. On s'assurait ainsi une continuité de la clientèle d'une année à l'autre, que le pêcheur soit endetté ou non envers une même compagnie.

Ainsi, l'éloignement des grands centres d'affaires a permis que perdure ce système de commerce sans argent sonnante jusqu'à tard en ce XX^e siècle. Ici la monnaie, c'était la morue. Quand une compagnie se rendait compte qu'il y avait de la vraie monnaie en circulation, elle avait vite fait de la récupérer en offrant un rabais de 20% sur la marchandise payée en argent comptant.

Aussi, la trop grande spécialisation des pêcheries orientées exclusivement sur la pêche et la production de morue séchée bloquait une diversification du commerce et contribua alors à maintenir le système en place.

Cette façon de gérer la commercialisation d'une ressource en créant un tel monopole et en instaurant une telle emprise sur une population a souvent été dénoncée comme étant presque une forme d'esclavage. Mais elle n'était pas unique à la Gaspésie du XIX^e siècle. Cette dépendance des pêcheurs envers une compagnie exportatrice de morue était semblable à celle des populations installées dans d'autres régions éloignées, où l'exploitation de la forêt ou d'une mine permettait autant à une compagnie de régner en roi et maître.

Mais le commerce d'une pêcherie demeurait très aléatoire. Il ne faut pas croire que toutes ces compagnies étaient très riches, ni que leur puissance était synonyme de sécurité financière. D'abord, elles faisaient forcément affaires avec des gens sans le sou à qui elles prêtaient considérablement en comptant sur le succès de la saison de pêche. Or, il y avait toujours les risques d'un été pernicieux où le vent, la pluie et la brume pourraient fortement limiter les activités de pêche et de séchage. Il pouvait aussi y avoir pénurie de morue ou bien, chose aussi pire, pénurie d'appât. Enfin il y avait aussi tous les aléas du marché. Ainsi, pour faire face à tous ces facteurs de risque, en plus d'augmenter le chiffre d'affaires si l'été s'avérait profitable, le système jersiais, comme on en est venu à l'appeler, fonctionnait par l'établissement de plusieurs succursales ici et là le long de la côte, en plus du village où était sis le bureau principal. Alors, les mauvaises fortunes d'une succursale pouvaient être compensées au besoin par les profits encaissés ailleurs.



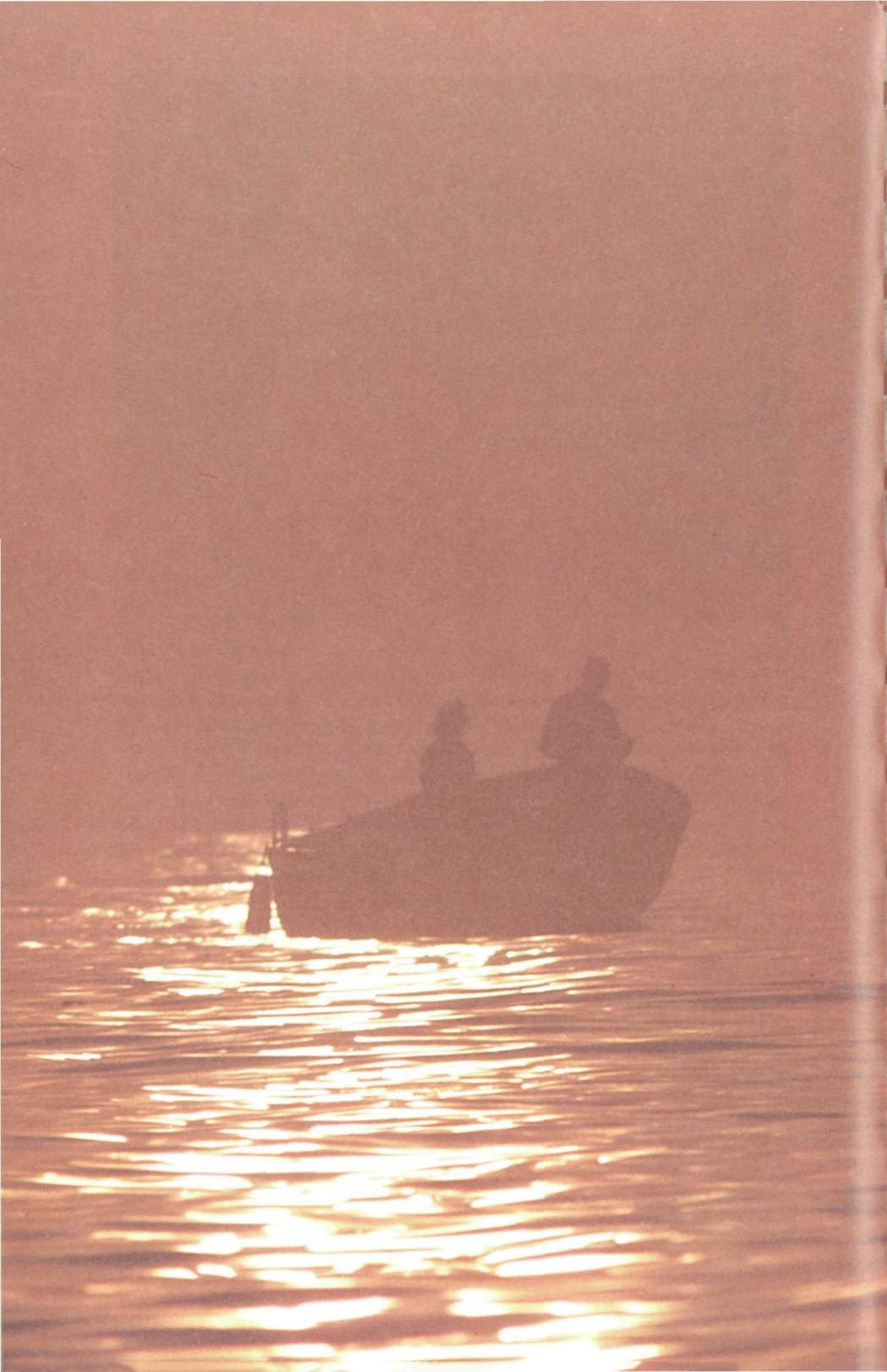
Tranchage de la morue (sculpture de Benoit Deschênes)

Le maître d'oeuvre de ce système de troc et de crédit aux pêcheurs en Gaspésie fut incontestablement un nommé Charles Robin. Dès 1767, ce Jersiais s'installa dans la baie des Chaleurs. Et malgré des débuts difficiles causés tant par les incursions de corsaires américains durant la Révolution des 13 Colonies contre l'Angleterre, que par une administration gouvernementale pas tout à fait encourageante, sa compagnie, ses filiales et son nom continuèrent à marquer le commerce en Gaspésie jusqu'à aujourd'hui.

Le site de Grande-Grave, tout comme durant le Régime français, offrait des qualités exceptionnelles pour l'exploitation d'une pêcherie. La grandeur de sa grave, l'eau profonde à proximité du rivage, l'orientation de tout ce versant de la presqu'île de Forillon vers le sud, son exposition aux vents dominants tant du sud-est que du nord-ouest, tout concordait. Alors on s'y installa très tôt.

Déjà en 1777, deux Anglo-Normands de l'île Guernesey, Helier Bonamy et Nicholas Le Mesurier étaient établis à Grande-Grave et employaient une soixantaine d'engagés de pêche. Vers la fin du XVIII^e siècle, une firme de Jersey menée par les frères Janvrin, installée aussi à Grande-Grave, faisait de si bonnes affaires qu'elle arrivait au second rang en volume de production en Gaspésie après la compagnie Robin. Elle continua à prospérer jusqu'en 1855, date à laquelle elle fut achetée par la firme William Fruing & Company qui menait déjà des commerces de pêche depuis plus de 20 ans au Nouveau-Brunswick, et qui décida d'établir dorénavant ses quartiers-généraux à Grande-Grave. Ses bâtiments occupaient la grave là où aujourd'hui se trouve le havre de pêche.

Enfin une troisième entreprise très importante, celle de William Hyman s'établit



Savoir aussi où, quand et comment pêcher . . . La morue se prend assez facilement, c'est connu. Encore fallait-il disposer d'appâts frais du jour. Quotidiennement alors, le pêcheur devait aussi pêcher d'abord ses appâts (appelés «bouëtte»). Les particularités de chacun, les périodes où ils sont près de la côte, leurs habitats respectifs, les méthodes pour les capturer en temps et lieu sans perdre le temps précieux pour pêcher la morue, voilà autant de savoir-faire et de persévérance nécessaires au métier de pêcheur. Le hareng était le premier appât capturable au printemps. Puisqu'il ne mord pas à la ligne, ce poisson était pêché au filet soit de bonne heure le matin, soit durant la nuit à la dérive. À la fin de mai ou au début de juin venait la «manne» du capelan. Cette espèce pouvait facilement être capturée à la main ou avec des épuisettes les soirs où par millions ces petits poissons venaient frayer sur les plages. L'excédent de ces captures, qui ne pouvait être conservé frais (par l'absence de congélateurs à l'époque) pour la pêche, était salé et séché pour consommation ou il était épandu sur le sol pour l'engraisser en vue de prochaines semences. Puis venait le temps des petits lançons, qu'on prenait à la seine sur les plages sablonneuses. Enfin, on pêchait aussi le calmar («squid»), un mollusque sans coquille, à corps allongé et muni de dix tentacules. Cet appât était recherché, car sa chair ferme tenait bien à l'hameçon. Il était pêché avec une turlutte, une petite calle en plomb dont l'extrémité était ornée d'une couronne recourbée d'épingles en cuivre.

vers 1845 à l'est de celle de Janvrin. Pendant près de 60 ans, les Hyman firent concurrence à la firme Fruing.

Toutes deux installèrent des succursales sur la rive nord gaspésienne, de Cap-des-Rosiers à Rivière Madeleine, et leurs bureaux principaux côte à côte à Grande-Grave. Leur volume d'affaires fut tel qu'en quelques décennies, la prospérité économique de Grande-Grave supplantait Gaspé comme centre de la vie commerciale. Ce fut l'âge d'or de Grande-Grave.

Bien que ces deux compagnies concurrentes cohabitèrent dans le même secteur, elles furent parfois aussi de connivence. Ainsi, elles s'entendaient souvent sur le prix de la morue afin de ne pas se nuire et afin de décourager toute négociation par des pêcheurs. L'important pour elles, c'était que les pêcheurs pêchent et qu'ils produisent de la morue séchée. Ainsi, malgré la concurrence entre les compagnies, les pêcheurs étaient pris dans un système où ils étaient tout à fait dépendants des marchands.

À ce compte, peu de choses changèrent à Grande-Grave comme dans les villages avoisinants, pendant près d'un siècle. La mainmise des compagnies sur la population resta la même. Hyman & Sons acheta Fruing & Company en 1918 et en 1925 et continua ses affaires de façon traditionnelle jusqu'en 1967, année de sa faillite.

Ainsi durant des générations entières, la population de Forillon fut maintenue dans ce cercle vicieux où le marchand occupait aussi le poste de fournisseur des biens de consommation, et où le système de crédit gardait la majeure partie de cette population dans la dépendance, voire même souvent presque en état de servitude. L'attitude conservatrice et paternaliste de ces compagnies, qui évidemment décourageaient l'éducation des garçons qui ne devaient espérer autre chose que de devenir pêcheur comme leur père, contribua à maintenir cette population dans un contexte des plus traditionnels. Ainsi, jusqu'à la dernière Grande Guerre, ce fut essentiellement le même genre de vie qui perdura de père en fils, de mère en fille.

VIVRE AVEC LE MILIEU NATUREL

Une loi de la nature dicte que pour survivre dans un milieu, tout être vivant doit y être adapté. Sinon, il lui reste à migrer ou à mourir. Avant les dernières décennies qui ont apporté électricité, médecins, pharmacies et épiceries, vivre à Forillon impliquait savoir y survivre. Savoir puiser dans cet environnement ce qui était essentiel et ce qui était utile, savoir ensuite tirer profit de ce dont on disposait pour répondre aux exigences d'une vie rurale côtière . . . Voilà ce qui se nomme une vie autarcique, une vie «indépendante» bâtie sur la connaissance et l'emploi des ressources du milieu naturel pour subvenir aux besoins vitaux. Ce genre de vie était chose courante dans les campagnes du Québec au début du siècle. C'était la vie à la ferme.

Ici toutefois, faut-il le rappeler, les marchands régnaient socialement sur une population largement dépendante de ces compagnies qui fournissaient à la fois les moyens de production (agrès de pêche, pièces nécessaires pour l'agriculture, etc.) et les biens de consommation, par un système de crédit qui gardait les gens dans cette dépendance. L'autarcie à Forillon était passablement limitée. Certains réussissaient à se tirer d'affaires sans trop dépendre d'un marchand, mais ce n'était pas la règle. Là où les gens avaient une certaine indépendance, c'était dans le contrôle de leurs connaissances et de leurs expériences dans la pratique de leur



Pêche matinale à la ligne à main

métier. Seuls les pêcheurs savaient comment pêcher. «Nous autres, notre métier c'était de sécher la morue» pouvaient déclarer plusieurs. Plus on était spécialisé, plus limitée était l'indépendance.

À Forillon il y eut toutefois des cultivateurs qui subvenaient aux besoins de leur famille par la seule agriculture. Ils habitaient principalement la vallée de l'anse au Griffon, mais aussi certaines autres bonnes terres comme celles dans la plaine de Cap-des-Rosiers, enrichies par les anciennes transgressions marines dont nous avons parlé au premier chapitre. Mais pour la plupart des familles établies à Forillon, l'agriculture en était simplement une de subsistance. Elle venait compléter ce que le milieu marin ne pouvait fournir.

Car ici on vivait tourné vers la mer, la grande pourvoyeuse. Elle procurait bien sûr un gagne-pain au pêcheur qui troquait ses prises pour des denrées ou autres marchandises auprès du marchand local. Mais évidemment cette mer fournissait aussi une variété de nourriture directement utilisable par les gens (morue, hareng, maquereaux, homard, crabe, moules, coques, etc.). Or, pour vivre de la mer, il fallait une foule de connaissances pratiques. La transmission de tout ce savoir-faire se faisait généralement de père en fils et de mère en fille, car au temps jadis tous devaient faire leur part. La vie exigeait aussi qu'on soit polyvalent.

Savoir prévoir le temps qu'il fera en lisant les indices dans le ciel et sur la mer . . . Cela importait autant au pêcheur avant son départ ou déjà au large dans sa «barge de 18 pieds»⁴, qu'à sa famille restée à terre et responsable des opérations de

4. «barge de 18 pieds»: bateau de pêche de 5,5 m, pointu aux deux extrémités, ordinairement ponté, gréé de trois mâts et de voiles (le pont et les mâts étant démontables).



Gagner de l'indépendance par un peu d'agriculture

séchage de la morue. Pour le premier, c'était une question de sécurité; pour les autres, de rentabilité, car une pluie tombant sur la morue étendue à sécher la dessalait et pouvait ainsi faire baisser de classe toute la production alors étalée. Il fallait donc être aux aguets.

Depuis plus de 400 ans, pêcher la morue ne se faisait qu'au moyen de la ligne à main, adéquatement appâtée. Cet engin consistait en une longue corde de chanvre ou de coton enroulée sur un cadre de bois (appelé «carré») et terminée par une pesée de plomb et deux bouts de corde (appelés avançons) portant chacun un hameçon qu'on «bouëtait». La pêche se faisait en déroulant la corde jusqu'à ce que la calle touche le fond, à des profondeurs de 10 à 20 brasses (20 à 40 mètres) selon les endroits et selon la saison. Puis elle était tenue légèrement au-dessus du fond afin de mieux sentir le poisson qui mord à l'appât. C'est ainsi que deux pêcheurs dans une barge pouvaient capturer 10-12 quintaux de morue, une à la fois, en une bonne journée de pêche (1 quintal = 112 livres, soit 50,8 kilogrammes). Au début du XX^e siècle, on introduisit la palangre, une longue ligne dormante ou ligne de fond portant 100-150 hameçons. Ce nouvel engin de pêche pouvait servir sur de plus gros bateaux qui allaient pêcher plus loin au large, sur les bancs. Mais le besoin en appâts frais demeurait.

En fait, il suffit de penser à tout ce qu'on aurait à faire aujourd'hui si l'on était dorénavant privé d'électricité et de moteurs, pour se rendre compte à quel point il nous faudrait absolument réapprendre à composer avec la nature. Juger le vent et la marée pour sortir à la voile ou à la rame et pouvoir revenir . . . Traiter les viandes et les poissons pour pouvoir les conserver sans congélateur ou bien prendre les moyens, par l'élevage et les semences par exemple, pour pouvoir compter sur une provision d'aliments frais . . . Tels étaient les besoins des gens d'autrefois.

À Forillon, le grand manque d'argent dû au système de crédit en place forçait les gens soit à s'endetter davantage s'ils devaient tout acheter chez le commerçant, soit à apprendre à tout fabriquer eux-mêmes. Cela revenait beaucoup moins cher, par exemple, de confectionner les vêtements à partir de l'étoffe du pays et par tricot de



la laine de mouton. Il en était de même aussi pour les filets de pêche tricotés à la maison durant l'hiver et pour les habits de pluie qu'on appelait des «cirés», car ils étaient justement imperméabilisés à l'huile de foie de morue. Ainsi, à cause des petits moyens des gens, les marchandises n'étaient «pas achetables». On devait donc au niveau familial et aussi entre voisins faire industrie de tout ce dont on disposait d'utile, et inversement, trouver une fonction à bien des choses.

Ainsi, l'huile de foie de morue servait à éclairer, à imperméabiliser les toits de maison, à tanner le cuir, tandis qu'avec les résidus de foie on faisait du savon. On savait recycler et ne pas gaspiller.

Ceux qui avaient eu la sagesse de ne pas se limiter au seul métier de la pêche, mais de consacrer aussi du temps et de l'énergie à faire produire leur petit lopin de terre se trouvaient beaucoup moins dépendants du marchand. Souvent, ils vivaient plus aisément, avec moins de dettes. Évidemment, être pêcheur-cultivateur impliquait une diversité additionnelle de tâches à accomplir et pour lui et pour sa famille. Ces gens se devaient donc d'être encore plus polyvalents, s'harmonisant avec une autre facette de leur milieu, la terre.

Savoir labourer, semer, récolter, élever du bétail, des poules; savoir soigner les bêtes, comme ils se soignaient eux-mêmes, à l'aide de matières naturelles, des végétaux surtout . . . Tout ce beau mais exigeant cadre de vie, tenir une ferme en plus d'exercer le métier de pêcheur, apportait ses récompenses: d'abord des sentiments d'indépendance et de sécurité basés sur la confiance en soi, celle-ci étant issue à la fois de cette polyvalence et de cette force intérieure qu'on a en sachant ce dont on est capable; puis des sentiments de satisfaction devant un travail bien fait, l'éventail des genres de travaux entraînant une satisfaction sur autant de points.

Les gens de Forillon qui justement avaient appris à composer avec ce milieu naturel qu'à leur manière ils connaissaient bien, vivaient ici, en ce sens, en harmonie avec la terre et la mer. Leur savoir-faire était intégré au milieu.

L'HUILE DE BALEINE, UN GRAND BESOIN

L'abondance de morue de ce côté-ci de l'Atlantique répondait à une grande nécessité: nourrir l'Europe catholique qui, rappelons-le, devait «manger maigre» 153 jours par année selon le calendrier liturgique. Or, en plus de se faire nourrir, la société urbaine avait aussi deux autres besoins qui devenaient de plus en plus marqués: un combustible d'éclairage domestique et commercial et un lubrifiant pour les machines. Les eaux du golfe allaient à ce chapitre aussi fournir la matière première: l'huile de baleine.



Morue salée séchant sur un vigneau



La lentille du phare de Cap-des-Rosiers, une sculpture de verre

Habités à cette chasse périlleuse depuis le XIII^e siècle, les Basques vinrent les premiers chasser la baleine de ce côté-ci de l'Atlantique, quelque temps avant, semble-t-il, la venue de Jacques Cartier sur nos côtes. Champlain lui-même au tout début du XVII^e siècle raconta en avoir rencontré dans la région de Tadoussac et décrit la façon dont les Basques chassaient les cétacés.

Avec l'arrivée vers la fin du XVIII^e siècle de Loyalistes du Massachusetts, alors centre mondial de chasse à la baleine, l'activité vint à se pratiquer dans la baie de Gaspé. Certains d'entre eux enseignèrent les techniques à des Jersiais et à des Écossais. Ils ne tardèrent pas à fonder une industrie dont le principal pied-à-terre était établi à Penouille. Sur la plage, dans d'énormes chaudrons de fer installés sur des feux, les blocs de gras de baleine étaient fondus pour en retirer la précieuse huile. Indices éloquentes de cette activité de plage pour le moins salissante, des agrégats de grains de sable cimentés par l'huile débordante d'il y a plus d'un siècle, formèrent des masses noirâtres qu'on peut encore apercevoir sur la plage à certains endroits et à certaines marées. Les tempêtes dégagent d'ailleurs aussi de temps en temps de grands os, mâchoires et côtes, ou des vertèbres de ces gigantesques mammifères. Un autre rappel de cette époque (où de grands dangers frôlaient ceux qui s'embarquaient sur ces goélettes de chasse) réside dans le nom de la petite localité de Farewell Cove où mouillaient ces bateaux, à un kilomètre en amont de Penouille.

Durant le XIX^e siècle, l'huile obtenue des baleines était la source principale de combustible pour l'éclairage tant dans les maisons que dans les rues des grandes villes d'Europe et d'Amérique. L'érection tardive mais salutaire de phares comme aides à la navigation dans le golfe et le fleuve durant la deuxième moitié du XIX^e siècle créa un besoin additionnel, qui dura longtemps après la découverte du kérosène («huile de charbon») en 1845. Par exemple, le phare de Cap-des-Rosiers, le plus haut au pays, et muni dès sa construction d'une lentille Fresnel de la meilleure qualité qui soit, a fonctionné à l'huile de baleine de 1858 à 1879 au moins, à cause de la disponibilité de ce carburant.

Mais bientôt la chasse intensive et même frénétique à ces mastodontes diminua rapidement dans nos eaux surtout par la rareté croissante d'une proie surchassée, mais aussi avec l'apparition sur le marché de produits alternatifs. Peu à peu l'éclairage se fit à «l'huile de charbon», au gaz puis à l'électricité. Graduellement les «baleines» de corsets, les cerceaux à crinoline et les supports à parapluie furent fabriqués de matières artificielles. La chimie sauva la baleine et du même coup épargna à l'espèce civilisée que nous prétendons être, l'odieux d'avoir exterminé de nos mers ces superbes créatures.

LES DERNIERS TEMPS, PÉRIODE DE GRANDS CHANGEMENTS

De 1850 à 1920, la Gaspésie et les Gaspésiens virent peu de changements dans leur société, bien que les compagnies jersiaises se retiraient graduellement des pêcheries gaspésiennes (à partir de 1873) à cause de banqueroutes.

Mais par la suite, localement, on sentit l'influence d'une évolution du monde extérieur qui se rendait jusqu'à nos contrées éloignées. Influencés de façons disparates, les nouveautés entraînèrent naturellement des changements dans les attitudes, dans les habitudes, dans les possibilités. Le chemin de fer jusqu'à Gaspé, le catalogue Eaton avec toute la gamme de sa marchandise, moteurs compris, l'aménagement de routes carrossables, une instruction plus répandue, la deuxième Grande Guerre, puis l'électricité et les automobiles, tous ces événements concentrés en 30 ans ne purent que transformer sensiblement ce que les plus vieux continuèrent et continuent d'appeler le «bon vieux temps». Le marché mondial, la compétition, la malchance, le progrès, un monde d'affaires devenu très complexe, tous ces facteurs entraînèrent à la banqueroute la puissante mais désuète compagnie Hyman & Sons.

Le départ du marchand principal implanté depuis plus d'un siècle dans la région bouleversa les habitudes et les ambitions. On quitta peu à peu le dur métier de pêcheur pour s'orienter vers d'autres gagne-pain. Pour certains ce fut l'exode pour trois ans, dix ans, vingt ans. Pour d'autres, ce fut pour toujours.

L'agriculture aussi se transforma. Ici, avec le départ des jeunes, avec l'arrivée de l'assurance-chômage et la possibilité de tout acheter dans les magasins généraux et les épicerie qui se multipliaient, l'agriculture mourait. On se débarrassa du bétail, on laissa les champs en friche. Peu à peu, l'intuition de prévoir les besoins essentiels dans une perspective annuelle s'amenuisa. Depuis toujours, les Gaspésiens avaient eu à travailler dur pour garantir leur survie. Maintenant, l'avènement de modernités, de commodités, de progrès techniques, leur offrait la possibilité de connaître une certaine aisance matérielle. D'une façon générale, on ne sentait plus la nécessité de se charger de tout produire soi-même. Ainsi, les terres agricoles qui avaient été défrichées et maintenues en culture pendant des générations, ces terres ancestrales qui s'étaient avérées si précieuses dans un contexte de vie autarcique, étaient pour une bonne part laissées à l'abandon.

C'est dans ce tableau global que fut créé le parc national Forillon en 1970 par une entente fédérale-provinciale. L'expropriation toucha quelque 205 familles, qui pour la plupart se relogèrent près de leur parenté dans les villages avoisinants. Ce fut un grand dérangement. Certains y voyaient un déracinement social, d'autres une déportation. Chose certaine, le déménagement forcé fut pénible pour la grande



Petite anse, côté sud de la presqu'île de Forillon

majorité. Comme il est tellement naturel de résister mentalement à tout changement imposé, il est facile de comprendre et d'apprécier la grandeur des efforts qu'ont dû fournir ces gens pour venir à accepter les perturbations qu'impliquait la création du parc.

L'expropriation de la population de Forillon fit couler beaucoup d'encre, car bien que certains y trouvèrent un profit et l'occasion rêvée pour déménager, l'expulsion fut pénible pour la grande majorité. Elle fut même dramatique pour certaines familles. Le fait est que les gens d'ici n'étaient pas prêts à cet événement et n'y furent pas préparés. Cette population, nous l'avons vu, était très traditionnelle, les gens restaient attachés à leur terre familiale, parfois ancestrale. Même s'ils ne la travaillaient plus comme jadis, sauf exceptions bien sûr, ils étaient chez eux. Jamais ils n'auraient cru que quelque chose aurait pu venir les déranger à ce bout «perdu» de la Gaspésie, si loin des grands centres urbains où là, c'est fréquent, on exproprie pour desservir la communauté.

En fait, Forillon aussi était créé pour le bénéfice de la collectivité. Mais ce n'était pas pareil. La communauté prévue à desservir n'était pas majoritairement locale et résidente, mais plutôt de l'extérieur et saisonnière. Le principe était nouveau. Il était surtout difficile à accepter, car c'était la population locale qui devait en payer le prix.

Il n'appartient pas à ce livre de raconter le déroulement de l'expropriation à Forillon ni d'en faire le point. Le sujet est délicat et pour le traiter avec justesse, il faudrait élaborer avec force souci d'impartialité les objections et les contraintes, les difficultés et les sentiments impliqués dans les arguments des partisans des deux côtés de la question.

Quoi qu'il en soit, cette courte période de 18 mois marqua la fin du peuplement dans le territoire même de ce qui constitue le parc national Forillon, la population s'étant regroupée dans les villages formant une frange le long de la côte de part et d'autre de la péninsule. On quitta son lopin de terre, mais on demeura à proximité.

ET LA PÊCHE CONTINUE

Bien qu'évidemment la presque totalité des maisons disparurent des paysages, il n'était pas question dans l'esprit de Parcs Canada de tenter de faire de Forillon un parc national à caractère uniquement naturel. La riche histoire humaine qui s'y était déroulée depuis des siècles avait laissé tout un patrimoine culturel. Cette valeur innée à Forillon venait se greffer à tout l'héritage historique que ce territoire et ses alentours léguaient.

De tout temps, même depuis la préhistoire, des gens étaient venus ici pour faire la pêche. À chaque époque, les méthodes de capture ont varié. Encore aujourd'hui des pêcheurs exploitent les ressources de la mer dans les eaux environnant Forillon et ce d'une façon traditionnelle. Cette pêche artisanale se pratique à partir des havres des secteurs de Grande-Grève et de la plaine de Cap-des-Rosiers, structures que le parc s'est chargé d'entretenir et d'améliorer selon les besoins. Ces activités de pêche à la morue, tellement liées à toute l'histoire humaine de ce territoire, affichent une continuité dans cette relation de l'homme avec la mer d'ici.

SAUVER DE L'OUBLI LA VIE D'AUTREFOIS

Voilà aussi un des mandats de Parcs Canada à Forillon. En tant qu'organisme de

conservation du patrimoine canadien, Parcs Canada conserve et met en valeur des éléments de notre histoire. Or la vie d'autrefois est un élément fondamental de la valeur de Forillon. Ce dernier est un lieu tout à fait représentatif de l'histoire humaine en Gaspésie durant la longue période de l'exploitation de la pêche à la morue par des compagnies jersiaises.

Grande-Grave ayant, de plus, été le chef-lieu de trois compagnies majeures commerçant sur la côte nord de la Gaspésie ne fait qu'ajouter à l'importance de cet aspect à Forillon même.

Le mode de vie autarcique d'une communauté, axé principalement sur la pêche et aidé d'une petite agriculture de subsistance au tournant du siècle, est l'aspect privilégié de cette vie d'autrefois que le parc veut mettre en valeur. Déjà des études ont permis de recueillir auprès des gens âgés de la région, quantités de données et de témoignages sur la pêche, les légendes et croyances, l'art populaire, le vécu des gens au début de ce XX^e siècle. Afin que tout ce riche patrimoine de la vie d'antan ne passe pas complètement à l'oubli, Forillon tentera par divers moyens, mais surtout par des expositions dans les bâtiments restaurés du secteur de Grande-Grève, de faire connaître et de faire apprécier ce qu'était la vie intense de ces gens qui jadis vivaient ici en harmonie avec la terre et la mer.

DES LIEUX ET DES NOMS

Explorer la toponymie de la côte gaspésienne est une aventure en soi. Partout les noms de lieux racontent une histoire ou font allusion à une croyance, mais surtout ils décrivent une entité naturelle particulière. Aussi plusieurs de ces noms ont-ils subi des transformations assez farfelues au cours des siècles.

Un bel exemple est celui de «Pointe à la Renommée» à une quarantaine de kilomètres en amont de Cap-des-Rosiers. Qu'y a-t-il eu de renommé à cet endroit? Rien du tout. Ce nom est la version française de «Fame Point». La question demeure mais en anglais cette fois. En fait, ce nom anglais qui est devenu officiel sur les cartes de Sa Majesté était la transcription «corrigée» de ce qui aurait dû s'écrire «Faim Point», vu que cette pointe à l'origine s'appelait «Pointe à la faim» à la mémoire du dur hiver que des naufragés d'automne y passèrent.

Les noms de la région de Forillon ne font pas exception à ces traits.

Le nom de *Gaspé*, dérivé de la langue Micmac, rappelle que nous sommes ici «au bout de la terre», c'est-à-dire à l'extrémité de la péninsule gaspésienne. Fait à noter aussi, au temps de Champlain, le lieu qu'on appelait alors «Gaspey» se rapportait à ce qui par la suite devint Grande-Grave. En 1603, Champlain écrit: «Le 15. iour dudict mois, nous arrivasmes à Gachepay qui est dans vne baye, comme à vne lieuë & demye du costé du Nort.» En 1626, il décrit davantage ce secteur: «En ce lieu de Gaspey est vne baye contenant de large en son entrée trois à quatre lieuës, qui fuit à Norrouest environ cinq lieuës, où au bout il y a vne rivière qui va assez avant dans les terres: les vaisseaux viennent en ce lieu, pour faire la pesche au poisson sec, où est vn gallay où l'on fait la seicherie des mouluës, & vn ruisseau d'eauë douce qui se descharge dans la grand'mer, commodité pour les vaisseaux qui vont mouïller l'ancre à vne portée de mousquet, de ce lieu . . .»

Puis en parlant de l'extrémité de la presqu'île de Forillon qu'il nomme comme il convient «*Cap de Gaspey*», il écrit: «. . . ce dit cap est une pointe fort estroite, le terroüer en est assez haut, comme celuy qui environne ladite baye couverte de

pins, sapins, bouleaux, & autres meschans bois . . . » Un siècle et demi plus tard, le nom de Gaspé migrerait au fond de la baie en face de ce qui est aujourd'hui le centre-ville.

Quant au nom de *Grande-Grève*, on aura sûrement déduit qu'il vient de Grande-Grave. Ce dernier, le nom d'origine depuis au moins le XVIII^e siècle, était pourtant tout à fait français et justement significatif. «Grande-Grave» décrit qu'il y avait là une grande grave, c'est-à-dire une grande plage de galets où l'on faisait sécher la morue. Plus tard le sens du mot «grave» s'élargit pour désigner tout le lieu où était établie une sècherie de poisson y compris les bâtiments. Le nom de Grande-Grave dans ce contexte devenait d'autant plus évocateur du fait qu'il y avait là deux bureaux principaux de compagnies exportatrices de morue. Encore en ce XX^e siècle, tant sur les comptes rendus du conseil municipal de l'endroit que sur les en-têtes des documents de la compagnie Hyman & Sons, on voit inscrit le nom de Grande-Grave. Qu'est-ce qui explique le changement à «Grande-Grève»? On ne le sait pas. Une idée maladroite de vouloir franciser un terme qui pourtant n'en a pas besoin? Ou peut-être qu'on a voulu bien écrire en français le nom tel que prononcé à l'anglaise, le mot «grave» en anglais se prononçant «grève»? Quoi qu'il en soit, le nouveau nom de «Grande-Grève» n'a certes pas la signification évocatrice de «Grande-Grave». À Forillon, pour respecter la nomenclature du Répertoire des noms géographiques du Québec, nous utilisons «Grande-Grève» pour désigner le lieu. Toutefois, par souci d'intégrité à l'histoire de ce lieu, les documents d'interprétation utilisent le nom de «Grande-Grave» quand ils veulent désigner l'ancien village. Autrement dit, pour mieux connaître l'histoire de Grande-Grave, on doit aujourd'hui se rendre à Grande-Grève!

Traversons la presqu'île de Forillon par l'ancien «chemin de la Grand-Montagne» pour atteindre *Cap-Bon-Ami*. Ici aussi une nuance s'impose. Il ne faut pas confondre le secteur Cap-Bon-Ami avec le cap Bon Ami, tout près, en vue. Le secteur Cap-Bon-Ami correspond à l'emplacement du petit parc provincial du même nom créé en 1949 et par la suite intégré au parc national Forillon en 1970. Il tire son nom de celui du cap Bon Ami, avancée rocheuse marquant le bout de l'anse du cap des Rosiers, vers le sud-est. Tout nous porte à croire que le nom de ce cap fait allusion à un des premiers commerçants de morue installés à Grande-Grave durant les années 1770, un certain Helier Bonamy, de Guernesey.

Le *cap des Rosiers*, pour sa part, aurait reçu son nom de Champlain lui-même qui y aurait remarqué une grande abondance de rosiers sauvages. Il est noté dans son texte de 1631 et sur sa carte de 1632.

L'origine du nom de *L'Anse-au-Griffon* fait moins l'unanimité. D'aucuns invoquent le fait qu'on y trouve des «gris-fonds», d'autres une légende selon laquelle le Diable aurait laissé des marques de griffes sur une barque. Il appert toutefois plus plausible que ce nom réfère à un vaisseau du nom de *Le Griffon* qui venait s'y ancrer au début de la colonie. Les cartographes anglais écrivaient Griffin Cove.

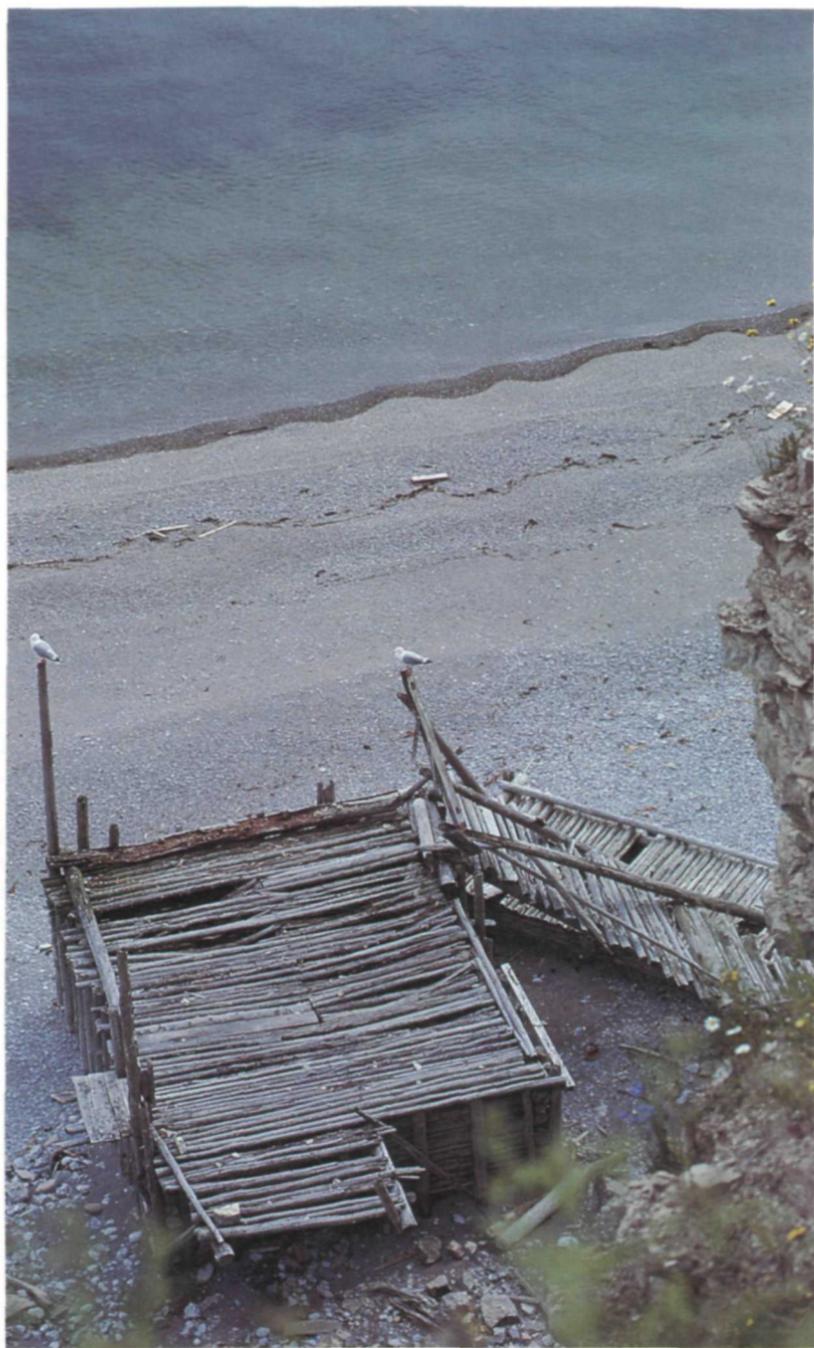
Le nom de *Penouille* est mystérieux. On ne sait ni d'où il vient ni ce qu'il signifie. Il est écrit depuis longtemps que ce nom serait d'origine basque et voudrait dire «péninsule». Or le directeur du Musée basque à Bayonne, France, affirme dans une correspondance personnelle avec l'auteur qu'il n'y a rien de basque dans le nom de Penouille. Le mot pourrait signifier presqu'île ou pointe tout de même, puisque tour à tour il désigna la longue flèche de sable de Sandy



Cordier retournant au havre de Grande-Grève



Reconstruction d'un palan



Vestiges d'installations de pêche artisanale, à préserver

Beach, puis une petite pointe près d'où est la gare du chemin de fer aujourd'hui en face du centre-ville de Gaspé (où Pierre Révol était établi en 1758), puis finalement la grande flèche de sable triangulaire du côté nord de la baie.

C'est en 1754 que le nom de *Cap-aux-Os* apparaît pour la première fois sur une carte. On avait trouvé, apparemment, des os de baleine sur la plage de l'endroit.

Quand les pêcheurs de la région disent que «ça brassait à *La Vieille*», ils réfèrent à l'extrémité de la presqu'île de Forillon, à Cap Gaspé. La tradition orale a transmis cette appellation depuis des siècles. Si on se rend à Cap Gaspé en bateau, on aperçoit inmanquablement la silhouette d'un bonhomme (certains insistent que c'est une bonne femme) taillée à même la paroi de la falaise, au coin nord du cap. Cette fantaisie de la nature est relativement récente et contribue évidemment à perpétuer le nom de *La Vieille*. Or ce qui a donné ce nom est un tout autre rocher. C'est un pilier ou tourelle complètement détaché de la côte qui à un certain angle évoquait, semble-t-il, un profil de vieille femme. Il était situé au large de Cap Gaspé à quelque 50 mètres de la falaise, près de la baie de Gaspé. D'après les notes du journal d'un résident de Grande-Grave, cette tourelle tomba soudainement par temps calme un dimanche matin du mois d'août 1851. Longtemps identifié sur les cartes comme «*La Vieille*» ou comme «*Old Woman*» et «*Flowerpot*» selon d'autres, cet îlot était sûrement un repère marquant. Encore aujourd'hui, on peut en voir la base en toute marée (voir la photo de Cap Gaspé, à la page 110).

Abordons enfin le cas particulier du toponyme *Forillon*. Beaucoup de choses ont été écrites à son sujet, mais certaines n'aident pas du tout à en comprendre la signification tellement elles sont farfelues. Par exemple, quelques auteurs anglophones ont avancé que «forillon» viendrait du verbe «forer» et que la longue et étroite presqu'île suggérerait une mèche ou forêt, où l'action des vagues sur les rochers rappellerait par analogie le travail de cet instrument dans le bois. Pourquoi aller chercher si loin? L'explication en toponymie n'appartient pas à celui qui a le plus d'imagination.

En cherchant dans les dictionnaires et encyclopédies d'aujourd'hui on ne trouve pas le mot. Le mot pharillon toutefois y est: c'est un petit réchaud suspendu à l'avant d'un bateau de pêche et dans lequel les pêcheurs allument un feu vif pour attirer le poisson; le mot vint à signifier aussi «petit phare». Nombre d'auteurs ont aussi avancé que *Forillon* serait une corruption de pharillon. L'auteur du présent ouvrage se permet de ne pas partager cet avis.

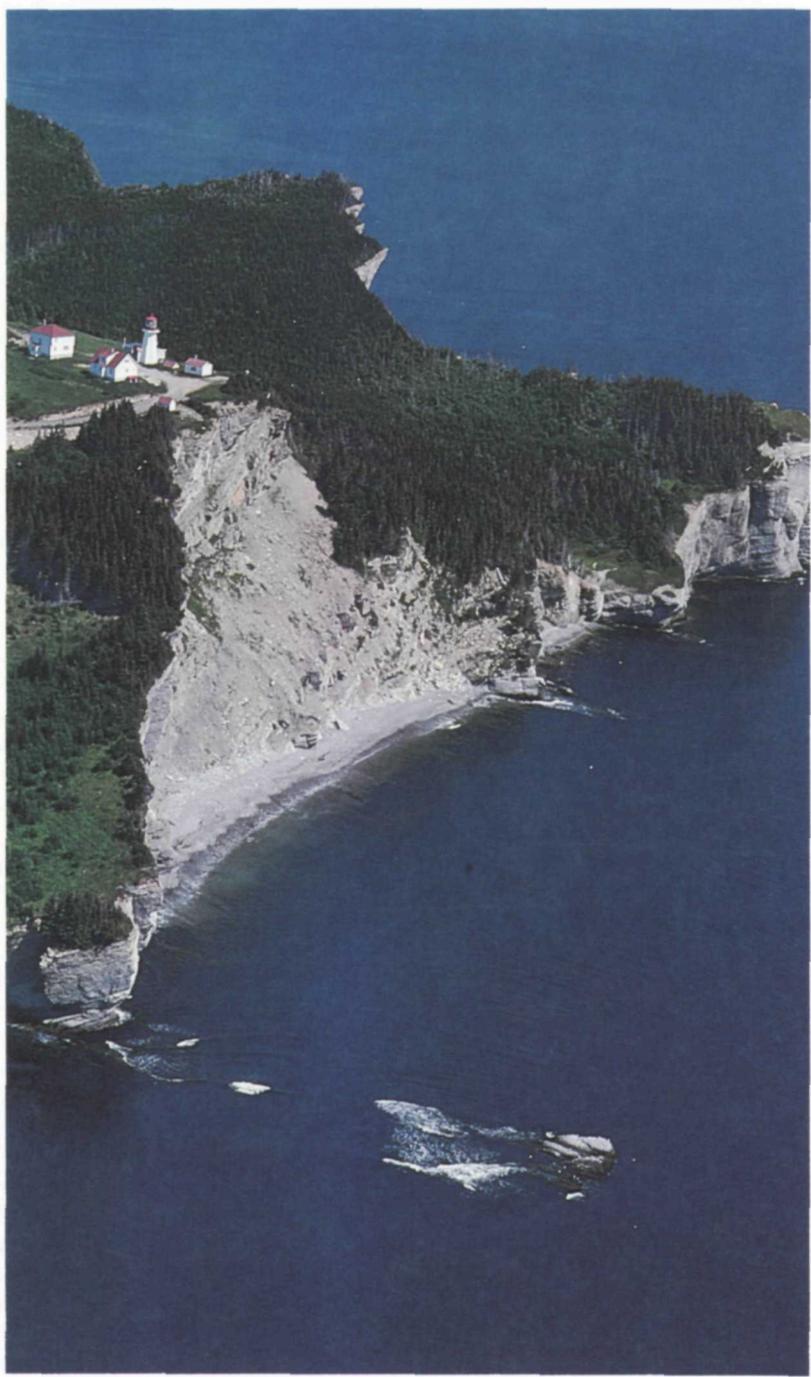
D'après le dictionnaire Robert, le premier emploi connu du mot pharillon remonte à 1755. De plus, pharillon serait un dérivé du mot phare qui, lui, daterait de 1553 ou 1546 selon les sources (Grand Robert et Petit Robert). Or le mot forillon existait déjà tel quel en 1534. Dans son récit de voyage, Jacques Cartier écrit en passant aux Îles-de-la-Madeleine près des îles aux Oiseaux: «. . . et y vysmes trouver trois isles, dont y en avoit deux petites et acorez comme murailles, tellement que possible n'est de monter dessus; entre lesquelles y a ung petit forillon . . .» Thevet pour sa part, dans une édition de 1558 d'un traité de Cosmographie, écrit en décrivant un cap de l'Afrique du Sud: «. . . les christiens qui y ont passé ont nommé le Cap des Aiguilles, à cause de plusieurs poinctes, esguillons et forillons, qu'il semble faire entrant dans la mer.» Ainsi voit-on que le mot forillon existe depuis très longtemps et qu'il est inutile de vouloir qu'il soit un dérivé de pharillon. Il désigne un petit îlot rocheux affichant un profil vertical.

En ce qui a trait à son application à nos contrées, c'est Champlain qui en est le responsable. Dans son texte de 1626, où il décrit «Gaspey» et le «Cap de Gaspey», que nous avons cité précédemment, il ajoute: «. . . & à une lieuë du Cap de Gaspey, est vn petit rocher que l'on nomme le farillon, esloigné de la terre d'un jet de pierre . . . » Notons tout de suite qu'il écrit bien «farillon» dans son texte alors que dans la légende qui accompagne sa carte de 1632, au numéro 74 (qui est placé tout près du mot «Gaspay» sur sa carte) il écrit «Forillon, à la pointe de Gaspey». Ces citations suscitent diverses questions:

- 1 Farillon est-il une simple faute typographique vu que le mot Forillon était plus courant depuis longtemps et vu que Champlain se reprend lui-même six ans plus tard dans sa carte de 1632 où, d'ailleurs, il a corrigé diverses erreurs qui apparaissent sur celle de 1613?
- 2 Où au juste était ce «petit rocher éloigné de la terre d'un jet de pierre»? Était-ce cet îlot rocheux au bout du promontoire à Cap Gaspé que les cartographes ont par la suite appelé «Forillon», «Fourillon», «La Vieille», «Old Woman», «Flo-werpot»?
- 3 Si le «Forillon» de Champlain et «La Vieille» sont le même rocher, comme plusieurs l'affirment et comme Champlain semble le préciser sur sa carte («Forillon, à la pointe de Gaspey»), comment réconcilier ces données avec le texte de Champlain qui décrit si bien que ce petit rocher est à «une lieue de Cap Gaspé», (i.e. vis-à-vis l'Anse-Saint-Georges ou de l'autre côté, vis-à-vis le vrai cap Bon Ami)?

Voilà où l'on en est sur l'origine du nom de Forillon. L'énigme se résoudrait si l'on découvrait qu'il y a une deuxième faute typographique dans cette importante phrase de Champlain; car venant de décrire Gaspé (i.e. Grande-Grave), il a peut-être écrit ou voulu écrire: & à une lieue *au* Cap de Gaspé, il y a un petit rocher qu'on nomme le forillon . . .

Quoi qu'il en soit, le nom de ce petit rocher s'est par la suite étendu à toute la presqu'île. Puis, en 1970, avec la création du parc national Forillon, le nom s'appliquait dorénavant à tout ce grand et magnifique territoire. On n'aurait pu choisir mieux. Le nom de Forillon est à la fois historique et naturel. C'est un nom tout à l'image de son parc.



À L'INTENTION DU VISITEUR

Comme tout autre endroit, un parc peut être visité à la hâte. On se contente alors «d'avoir vu». L'appréciation qu'on en retire est forcément limitée au visuel. On a aimé ou pas l'apparence. Or Forillon recèle des paysages à nous remplir la vue.

COMMENT VISITER FORILLON

Au début du siècle, dans son *Propos sur le bonheur*, Alain écrivait, à l'intention des voyageurs, certaines pensées sur les façons de visiter de nouveaux endroits. Il rappelait entre autres que pour celui qui court, tout semble pareil; qu'il faut savoir s'arrêter et regarder pour apprécier.

En milieu naturel, se déplacer de quelques mètres suffit parfois pour se donner une nouvelle perspective. Ou encore, simplement s'arrêter trois minutes et c'est en quelque sorte la nature elle-même qui se déplacera vers soi. Un oiseau approche, une senteur ou un faible bruit nous parviennent. Nous arrêter permet ainsi à nos sens de nous informer de ce qui nous entoure.

Que ce soit pour découvrir le bord de la mer avec ses enfants, pour explorer une belle nature riche en paysages ou pour simplement goûter à l'état pur le temps qui passe, au rythme régulier des vagues qui viennent lécher la plage tout près, un séjour à Forillon devrait, pour chacun, être mémorable.

Des panoramas uniques et diversifiés, une faune inusitée mais observable, tout un patrimoine humain particulier à la région, voilà autant de facettes de Forillon à découvrir. Il suffit au visiteur d'être le moins curieux, il sera comblé. Ici, la nature est généreuse. Accessible aussi.

POUR S'Y RENDRE

Marquant l'extrémité de la rive sud du fleuve Saint-Laurent, au bout de la Gaspésie, le parc national Forillon peut être atteint par la route 132 (voir la figure 1). À partir de Montréal situé à environ 1 000 kilomètres, on s'y rend en 12 heures de route environ. Qu'on choisisse d'effectuer ce trajet en une longue journée comme certains habitués le font ou bien avec une ou deux escales en route, les paysages le long du fleuve tantôt bordé d'une plaine, tantôt de hautes falaises,



Terrain de camping aménagé dans la plaine de Cap-des-Rosiers

invitent à goûter les charmes de la Gaspésie.

On peut également se rendre à Gaspé par autobus, par train et par avion et, de là jusqu'au parc, par voiture louée, en une vingtaine de minutes.

HÉBERGEMENT ET SERVICES CONNEXES

À Forillon, on peut camper sans le désagrément des mouches piqueuses. C'est un atout. Près de 350 emplacements de camping ont été aménagés à Forillon. Ils sont répartis en trois terrains de camping principaux, chacun offrant un décor particulier de falaises, de mer, de forêt. Les services se détaillent comme suit: emplacements pour tentes et véhicules, tables de pique-nique et foyer individuel, puis à proximité, points d'eau, bois de chauffage, abris-cuisine avec tables et poêles à bois, douches et toilettes. Il existe également un terrain de camping destiné aux groupes organisés, disponible sur réservation (pour tentes seulement). Enfin, il est possible de faire aussi du camping primitif à certains endroits dans l'arrière-pays. Le long de la route et dans les secteurs aménagés, une dizaine de petits terrains de pique-nique invitent à faire une pause. (Voir la figure 6.)

Pour des visiteurs à la recherche d'un type d'hébergement différent, les villes et villages en périphérie du parc offrent des terrains de camping avec électricité, des motels, hôtels, auberges, chalets. Dans ces localités se trouvent aussi les services d'alimentation, de garages, de banques, de buanderie, etc.

LES CENTRES D'ACCUEIL

Qu'on arrive par le côté nord ou par le sud, il est préférable de s'arrêter à l'un des

deux centres d'accueil situés aux deux entrées du parc sur la route 132, soit à la sortie de Rivière-au-Renard, soit à Penouille.

Ouverts durant tout l'été, ces centres emploient un personnel qui, dépliants et cartes à l'appui, renseigne les visiteurs sur l'ensemble des services disponibles au parc et aide à planifier le séjour en fonction des goûts et capacités de chacun.

LE CENTRE D'INTERPRÉTATION

Situé près du havre de Cap-des-Rosiers au départ de la route menant au secteur Cap-Bon-Ami, le centre d'interprétation devrait être visité le plus tôt possible après votre arrivée au parc. Par ses expositions et son diaporama, il vise à procurer à la fois une idée globale de ce qu'est le caractère de Forillon, et aussi des indices précis sur des éléments à rechercher et à remarquer durant votre séjour. Ses aquariums servent d'introduction au monde caché de la mer d'ici. Son personnel, les naturalistes du parc, vous renseigne sur les moments, lieux et moyens à prendre pour voir la faune, connaître l'histoire, profiter au maximum de votre séjour.

LE PROGRAMME D'INTERPRÉTATION

Comme on a pu le constater en lisant ce livre, Forillon n'est pas un territoire ordinaire. Autant de phénomènes naturels, autant de diversités d'animaux sauvages observables, autant de richesses d'un patrimoine humain exigeaient la mise sur pied d'un programme d'interprétation digne de faire valoir tout ce potentiel.

Qu'est-ce que le programme d'interprétation? C'est un ensemble de moyens qui ont été choisis et perfectionnés pour mettre les visiteurs en contact direct avec les éléments significatifs de Forillon, et du même coup leur faciliter une compréhension de ses traits marquants. Bien que cela puisse sembler très sérieux, il ne faut pas craindre: les approches et les scénarios sont à la portée de tous, pour plaire à des familles en vacances. Cela implique aussi que ce programme ne traite pas de la nature en général, mais bien plutôt des aspects propres à Forillon. Le visiteur n'aura donc pas vu pareil ailleurs.

Ainsi, durant l'été (de la Saint-Jean-Baptiste à la Fête du Travail), un programme quotidien de randonnées accompagnées, de démonstrations et de causeries illustrées en soirée dans l'amphithéâtre des terrains de camping, permet aux visiteurs de se familiariser avec une foule de nouveautés. Découvrir devient non seulement amusant mais enrichissant aussi.

Enfin, ici et là, à des endroits stratégiques et pertinents, une cinquantaine de panneaux explicatifs renseignent sur le trait naturel ou historique de l'emplacement.

En fait, par tout ce programme nous espérons, tout en vous divertissant, vous faire connaître la richesse des ressources de ce parc, afin que vous compreniez mieux et que vous endossiez nos efforts pour la conservation de tout ce patrimoine naturel et humain.

DÉCOUVRIR PAR SOI-MÊME

Même si le programme d'interprétation a été conçu pour permettre de voir plus que ce qu'il serait possible au visiteur par lui-même, il reste bien sûr des secteurs superbes à explorer seul ou en famille. Cela s'applique aussi pour des lieux déjà visités lors d'une randonnée accompagnée d'un naturaliste, où retourner par



Activité d'interprétation, pour voir plus et mieux comprendre



Un milieu inspirant pour la peinture



Sentier Les Graves, Anse-Saint-Georges



Toute la nature à photographier



Explorer en s'amusant

soi-même permet alors de goûter d'une manière personnelle le cachet de l'endroit. Ces explorations peuvent se faire en marchant le long des *sentiers*, de bouts de routes abandonnées ou du moins fermées à la circulation automobile, et aussi en furetant sur les *plages*, ces sentiers naturels qui bordent la mer.

Parmi ces lieux privilégiés, il y a :

- le secteur Cap-Bon-Ami, avec son décor de falaises sculptées et sa plage de galets abritée entre deux caps;
- le secteur de Grande-Grève, où les expositions et le sentier «Une tournée dans les parages» rappellent la vie d'autrefois et sont complétés par les activités contemporaines de pêche artisanale;
- toute la côte sud de la presqu'île de Forillon de Grande-Grève à Cap Gaspé par le biais du sentier Les Graves, mais en particulier de l'Anse-aux-Sauvages à Cap Gaspé;
- le secteur de Penouille, avec sa forêt particulière et sa longue plage de sable;
- le petit sentier La Chute, pour une courte incursion en forêt dans un cadre rafraîchissant.

Ainsi, grâce à tout un réseau de *sentiers*, le visiteur peut, à son propre rythme, parcourir le parc en longueur et en largeur, tant dans des tracés de longue randonnée que dans des courtes pistes plus faciles, aménagées pour tous. En plus de ceux qu'on vient de mentionner, les sentiers reflétant le mieux les caractéristiques de Forillon sont le chemin de la Grand-Montagne (qui relie Cap-Bon-Ami à Grande-Grève) et le mont Saint-Alban (du haut duquel on voit toute la presqu'île de Forillon et par temps clair, l'île d'Anticosti).

Par la vigueur de ses paysages, par les ambiances contrastées selon les lieux, les heures, les jours, les saisons, Forillon suscite l'émerveillement et l'inspiration à qui sait s'y attarder. La *photographie*, la *peinture* ou encore la simple *contemplation* prennent alors dans ce décor une dimension particulière.

La mer environnante offre aussi d'autres possibilités:

- la *pêche* au maquereau et à la plie peut se pratiquer directement à partir des quais; aucun permis n'est requis;
- la *pêche à la morue* nécessite une sortie en bateau; des excursions sont offertes quotidiennement par l'entreprise privée durant l'été;
- la *baignade* se fait surtout là où l'eau est la plus chaude et le sable le plus doux; la plage de Penouille a justement été aménagée à cette fin; toutefois, il arrive que des courants suffisamment chauds viennent baigner les autres plages, telles que celles de Petit Gaspé, Grande-Grève, Anse-aux-Sauvages, Cap-Bon-Ami et Cap-des-Rosiers;
- la *plongée sous-marine* et même tout simplement l'apnée permettent de découvrir des paysages inattendus. Les couleurs du fond et l'abondance des formes de vies surprennent toujours (on peut louer le matériel nécessaire à cette activité à Gaspé et le remplissage des bouteilles est aussi disponible localement);
- des *croisières* en bateau sécuritaire côtoient la côte nord de la presqu'île de Forillon et permettent de voir les colonies d'oiseaux marins et de phoques. Ces excursions sont évidemment beaucoup plus enrichissantes lorsqu'accompagnées d'un naturaliste ou d'un animateur formé.

Pour ceux qui voudraient taquiner la petite truite, la *pêche en eau douce* est possible moyennant l'achat d'un permis du parc à cet effet, en plus du permis de pêche du Québec. La pêche à bout de quai est quand même plus recommandée, tant pour la taille des captures que pour les surprises reliées à la pêche en eau salée.

LES SERVICES HORS-SAISON

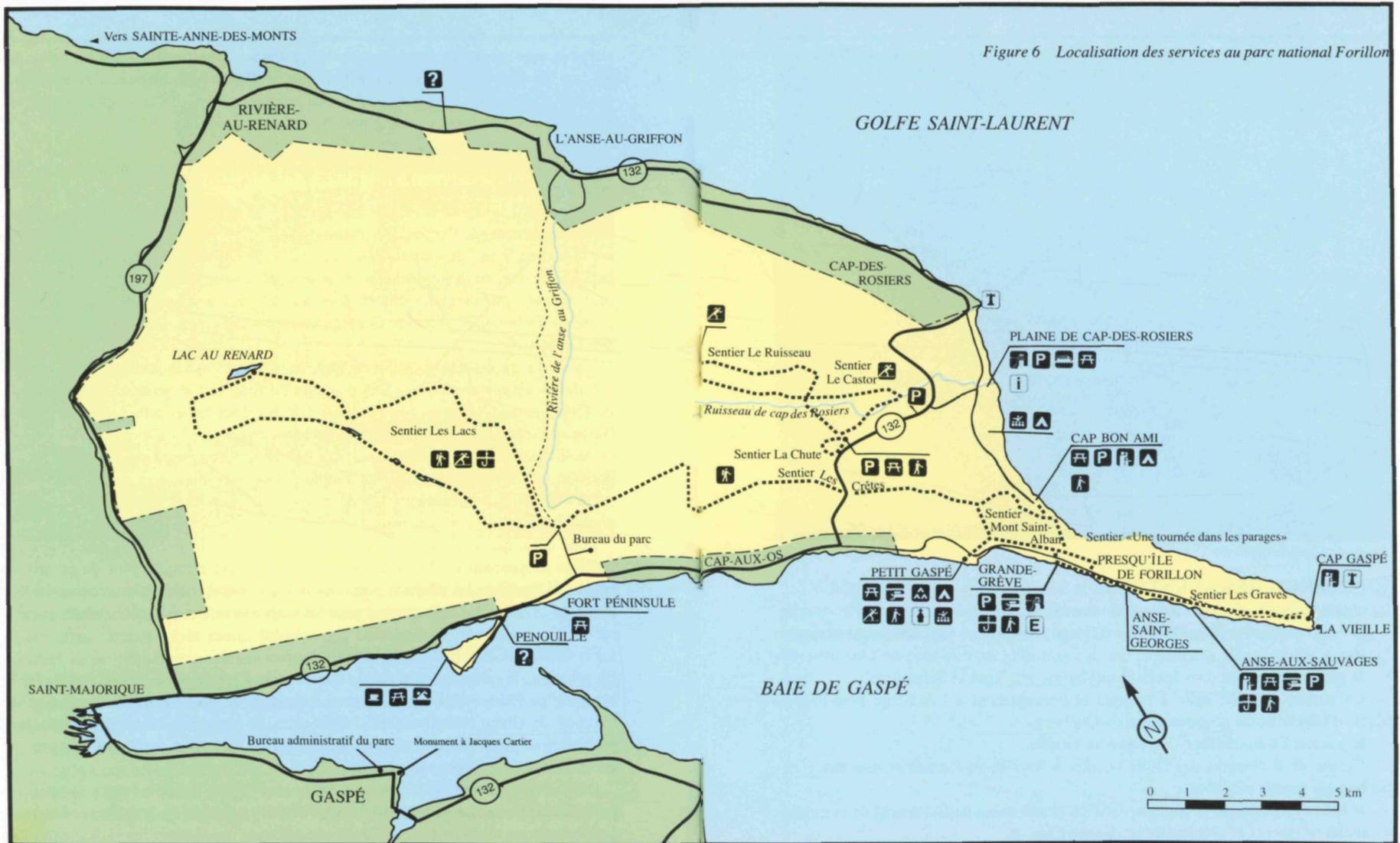
En principe, le *camping* est possible durant toute l'année. Une boucle du terrain de camping de Petit Gaspé est maintenue fonctionnelle jusqu'à la fin de semaine de l'Action de Grâce inclusivement. Par la suite, le niveau de camping devient plus primitif (i.e. pas d'eau; il faut aussi marcher jusqu'au terrain de camping de groupe une fois la route fermée par la neige).

Des *services d'interprétation* sont également offerts l'année durant. Toutefois, pour des visites après la Fête du Travail, il est préférable de prendre rendez-vous par écrit ou par téléphone afin de nous permettre de coordonner les visites au centre d'interprétation, qui demeure ainsi utilisable par les groupes scolaires, les groupes sociaux, les voyages organisés, et toute personne désireuse de le visiter et de nous y rencontrer.

Durant l'hiver, des *pistes de ski de randonnée* de diverses longueurs prolongent la possibilité de visiter et d'explorer ce territoire. Ces pistes sont entretenues régulièrement et comptent un relais sur chacun de leurs parcours.

Pour de plus amples renseignements, n'hésitez pas à écrire au parc national Forillon, C.P. 1220, Gaspé, Québec G0C 1R0 ou téléphonez à (418) 368-5505.

Figure 6 Localisation des services au parc national Forillon



Amarrage	Camping de groupe	Exposition	Plongée sous-marine
Amphithéâtre	Casse-croûte	Limites du parc	Route
Baignade	Centre d'accueil et renseignements	Parking	Route secondaire
Belvédère	Centre d'interprétation	Pêche	Sentier de marche
Bateaux d'excursion	Chemin piéton	Phare	Sentier de randonnée
Camping	Église St. Peter	Pique-nique	Ski de randonnée



Phare de Cap-des-Rosiers

UN APERÇU DES ALENTOURS

La région autour de Forillon a aussi ses attractions:

- le Musée régional de la Gaspésie, à Gaspé, attenant au parc historique national Jacques Cartier;
- la pêche au saumon dans les rivières Dartmouth, York et Saint-Jean;
- un terrain de golf, salle à manger et hébergement à l'Auberge Fort-Prével (école d'hôtellerie du gouvernement du Québec);
- le Manoir Le Bouthillier, à L'Anse-au-Griffon;
- l'usine de traitement des fruits de mer à Rivière-au-Renard et son havre de pêche pour grands chalutiers;
- le havre de pêche de L'Anse-au-Griffon et son usine de traitement de la morue à l'ancienne (salage et séchage de la «Gaspé Cure»);
- le phare de Cap-des-Rosiers, le plus haut au Canada;
- un peu plus loin à quelque 90 km de Forillon, la région de Percé et de l'île Bonaventure (visitez le centre d'interprétation faunique du Service canadien de la faune).

DURÉE DU SÉJOUR À PLANIFIER

D'après les commentaires recueillis auprès des nombreux visiteurs que nous avons eus depuis plusieurs années, il semble que plusieurs d'entre eux regrettent de ne pas avoir planifié un séjour suffisamment long à Forillon. Ils découvrent une fois ici seulement qu'il leur faudrait au moins 4 à 5 jours pour bien goûter ce que ce territoire a à offrir.



Phoques communs

De fait, si la nature vous intéresse et si vous êtes le moins curieux de découvrir une foule de nouvelles choses sur la mer, la faune, les roches, l'histoire, vous ne vous ennuierez pas pendant une semaine ici. Forillon n'est pas simplement un parc où l'on peut camper. Forillon est une expérience, Forillon est une aventure.



OUVRAGES RÉCENTS TRAITANT DE FORILLON

Bélanger, Jules, Desjardins, Marc et Frenette, Yves, *Histoire de la Gaspésie*, Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1981.

Le Page, Louise et Sauvé-Desrochers, Lucie, *La planète bleue*, (Manuel d'écologie), Montréal, Institut de Recherches psychologiques, inc., 1983.

Morisset, Pierre, *Les plantes rares de Forillon*, (Illustrations de Ghislain Lefebvre), Ottawa, Parcs Canada et le Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnement et Services Canada, 1984.

National Geographic Society (Special Publications Division), *Canada's Wilderness Lands*, Washington, D.C., 1982.

Samson, Roch, *La pêche à Grande-Grave au début du XX^e siècle*, Ottawa, Parcs Canada et le Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnement et Services Canada, 1980.

Sélection du Reader's Digest (Canada), *Les splendeurs de la nature canadienne*, Montréal, 1978.

Société Historique de la Gaspésie, *Gaspésie*, (Revue trimestrielle), C.P. 680, Gaspé, Québec.

Stephenson, Marylee, *Canada's National Parks: A Visitor's Guide*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice Hall, 1983.

On peut se procurer divers documents et brochures concernant les parcs nationaux du Canada, les parcs historiques nationaux et les canaux historiques en s'adressant à Parcs Canada, Services d'information, 10, rue Wellington, Hull, Québec, K1A 1G2.



Partout dans le parc, une faune observable

PHOTOS ET ILLUSTRATIONS

Toutes les photographies de cet ouvrage ont été prises par Maxime St-Amour et font partie de sa collection personnelle.

Les cartes géographiques ont été tracées par May Rousseau.

Le sketch de la page 91 provient d'un rapport géologique de J.M. Clarke.

INDEX

- accueil, centres d', 112-113
agriculture, 39, 48, 96, 97, 98, 99, 101, 104
algues, 17, 72, 73
Amériidiens, 84
Anse-aux-Sauvages, 53, 67, 68, 77, 88, 116, 117
anticlinaux, 16, 18, 34
Appalaches, chaîne des, 17, 19, 21
appâts, 77, 92, 95, 98
Ascah, ruisseau, 22, 27, 40
- baignade, 117
baleines, 16, 17, 68, 79, 80-81, 99-101, 108
Basques, 100
Beaudry, ruisseau, 22, 27
bloc erratique, 25, 35
Bon Ami, cap, 25, 31, 40, 52, 109; *voir aussi* Cap-Bon-Ami
Bonamy, Helier, 93, 105
Bonaventure, île, 17, 19, 53, 78, 120
Bouclier canadien, 17, 18, 32
«bouëtte», *voir* appâts
- Cabot, Jean, 85
calcaires, 12, 13, 18, 20, 23, 28, 31, 43, 72
calcite, filons de, 28, 31, 34
camping, terrain de, 40, 41, 112, 113, 117
Canards kakawi, 78, 79
Cap-aux-Os, nom de, 108
Cap-Bon-Ami, 18, 22, 23, 26, 116; nom de, 105; terrain de camping de, 40, 52; *voir aussi* Bon Ami, cap
Cap-des-Rosiers, 36, 37, 89; étang de, 43; phare de, 100, 120; plaine de, 23, 26, 29, 32, 41, 49, 58, 67, 97, 112; *voir aussi* Rosiers, cap des
capelan, 76, 78, 80, 81, 95
Cap Gaspé, 22, 28, 31; nom de, 108, 109
Cartier, Jacques, 83, 84, 85-87, 100, 108
centres d'accueil, *voir* accueil, centres d'
centre d'interprétation, *voir* interprétation, centre d'
Cerf de Virginie, 56
Champlain, explorateur, 87, 100, 104-105, 109
Champlain, mer, 24
champs, 39-40, 48-49, 54, 56, 59
chevreuil, *voir* Cerf de Virginie
Chic-Chocs, 19, 25
climat, 36-37, 38-39, 45
cluse, 22
coquillages, 24, 26; *voir aussi* fossiles coraux, 12, 17, 19, 20, 21
Cormorans à aigrettes, 52, 53
Couleuvre rayée, 59-60
cours d'eau, 22, 26, 29, 33, 41, 42, 58, 61
Coyote, 56-57
crêts, relief de, 21-22, 29, 34
croisières, 117
- dinosaures, 17, 20, 49
- Eau, ruisseau à l', 22, 27
éboulis, 28, 32, 34, 35, 40, 45, 52
éponges, 17, 66, 72, 73
-

- éablières, 47-48
érosion, 17, 21-23, 28-33, 45
étangs, 43, 61
étoiles de mer, 17, 70, 72, 73, 76
Européens, premiers, 85-87
expropriation, 101, 103
- Faïlle du Saint-Laurent, 18
falaises, 12, 29, 40, 42, 44-45, 52-53
«Fame Point», voir Pointe à la Renommée
Farewell Cove, 100
faune: amphibiens, 59-61; invertébrés
marins, 72-76; invertébrés terrestres,
58-59; mammifères, 55-58; mammifères
marins, 79-81; marine, 17, 67-72;
oiseaux, 51-55; oiseaux marins, 43,
78-79, 117; poissons d'eau douce, 61;
poissons marins, 76-78; reptiles, 59-61;
terrestre, 17, 49-51
- filons de calcite, voir calcite, filons de
flore, 17, 43-49
«Flowerpot», voir Cap Gaspé, nom de
fonds, 67-68
forêt, 17, 38-39, 56, 58, 116
Forillon: Épine de, 18, 22, 28, 29, 40; parc
national, 8-9, 11, 15, 101, 103-104, 111-
121; toponyme, 108-109
formations géologiques, 14, 29, 33-35
fossiles, 20-21, 34, 35, 38, 47; voir aussi
coquillages, *Psilophyton princeps*
Fous de Bassan, 53, 78
Fruing & Company, voir William Fruing &
Company, firme
- galets, plage de, 31-33, 35, 59, 116; voir
aussi «grave»
Gaspé: baie de, 40, 64, 86-89, 100; courant
de, 64-65; nom de, 104-105
Gaspésiens, premiers, 83-85
gel-dégel, 27, 28, 31, 40, 80
géologie, 11, 16; voir aussi formations
géologiques, temps géologiques
géosynclinal, 16, 18
glaciation, 17, 23-27, 32-33, 35, 37, 38,
45, 49
Godes, voir Petits pingouins
Goldthwait, mer de, 26
Grande-Grave, 87, 88-89, 91, 93, 96, 104;
voir aussi Grande-Grève, nom de
Grande-Grève: nom de, 105; plage de, 67,
68, 117; secteur de, 103, 104, 116
Grands hérons, 53
- «grave», 87, 93, 105
grès, 12, 13, 18, 20, 22, 32, 48
Griffon, anse au: rivière de l', 26, 61; vallée
de l', 22, 25, 39, 49, 54, 97; voir aussi
L'Anse-au-Griffon, nom de
grottes littorales, 31
Guillemot noir, 52-53, 79
- habitats: marins, 67-69; terrestres, 37-43
hareng, 17, 78, 80, 81, 95
Hyman & Sons, voir William Hyman,
entreprise
- insectes piqueurs, 58
interprétation: centre d', 113; programme d',
9, 52, 113; services d', 117
Irlandais, 89
isostasie, 24
- Labrador, courant du, 64
La Chute, sentier, 25, 116
lacs, 43, 61
laminaires, 72
lançons, 53, 76-77, 80, 81, 95
L'Anse-au-Griffon, nom de, 105; voir aussi
Griffon, anse au
«La Vieille», voir Cap Gaspé, nom de
Le Mesurier, Nicholas, 93
Le Quai, rocher, 28, 31, 52
ligne à main, 97, 98
Loyalistes, 89, 100
- maquereaux, 77
marais salé, 40-41, 42, 43, 53, 61, 68
marées, 61, 63-64, 65, 68-69
marmites, 31
mer, 29, 31, 32, 36, 63-81, 90, 97, 117
morue, 77-78, 85, 87, 90-99, 100, 103,
105, 117, 120
Mouettes tridactyles, 50, 52, 78
- «Old Woman», voir Cap Gaspé, nom de
Omble de fontaine, 61
Original, 56
orogénèse, 16, 18-19
Ours noir, 57
- Parcs Canada, 8, 40, 58, 103-104
pêche, 84, 85, 87, 97-99, 103, 117, 120;
compagnies de, 89, 90-96, 104
pêcheries, 87-89, 92, 93, 101
Penouille, 33, 40, 41, 46-47, 53, 61, 67, 68;

-
- lacs de, 43; nom de, 105-106; plage de, 36, 65, 100, 117, 120
- Petit Gaspé: cap du, 69; plage de, 32, 36, 65, 67, 68, 117
- Petits pingouins, 52, 78-79
- peuplement, 87, 89, 91, 103
- pharillon, 108
- phoques, 17, 79-80, 117, 121
- pique-nique, tables de, 112
- plantes arctiques-alpines, 43, 44-46, 47
- plissements, 15, 16, 18, 22, 28, 34
- plongée, 71, 72, 76, 117
- pluies acides, 43, 61
- «Pointe à la Renommée», 104
- population, 89-90, 92, 96, 103
- Porcs-épics, 55-56
- prairies naturelles, 41
- prés salés, 40
- programme d'interprétation, *voir* interprétation, programme d'
- Psilophyton princeps*, 48
- randonnées, *voir* sentiers
- relief de crêts, *voir* crêts, relief de
- Renard, lac au, 43, 59, 60
- Révol, Pierre, 88, 108
- Robin, Charles, 93
- roches sédimentaires, 12-14
- Rocheuses, montagnes, 16, 17, 19, 44, 45, 76
- Rosiers, cap des, 27, 61, 89; nom du, 105; *voir aussi* Cap-des-Rosiers
- sable, 32, 48, 65, 68; dunes de, 41; flèche de, 33, 34, 40, 47, 105, 108; plages de, 35, 100, 117
- Saint-Alban, mont, 18, 28, 29, 32, 40, 64, 116
- Salamandre cendrée, 60
- schistes, 12, 13, 18, 23, 29, 31, 40
- sentiers, 115, 116
- services d'interprétation, *voir* interprétation, services d'
- ski de randonnée, pistes de, 117
- Sternes communes, 53
- strates, 12, 13, 14, 15, 21, 27, 28, 31, 40
- strie glaciaire, 25
- synclinal, 16, 19, 22, 34
- système jersiais, 92
- taïga, 46-47
- temps géologiques, 14, 16, 17
- terrain de camping, *voir* camping, terrain de toponymie, 104-105, 108-109
- Tordeuse du bourgeon d'épinette, 58
- tourbières, 41
- transgression marine, 23, 24, 26, 33, 41, 84
- trilobites, 17, 19, 20; *voir aussi* fossiles
- truite mouchetée, *voir* Omble de fontaine turlutte, 95
- vagues, 29, 31, 32-33, 65-66, 67
- varech, *voir* laminaires
- vents, 33, 36, 65, 87, 93
- vie autarcique, 96-99, 101, 104
- Vikings, 37, 85
- William Fruing & Company, firme, 93, 96
- William Hyman, entreprise, 93, 96, 101, 105
- zone intercotidale, 68-69
-

Canada

Produit par
Douglas & McIntyre
Vancouver/Toronto

Pointe de terre stratégique à l'entrée du fleuve Saint-Laurent, le territoire du parc national Forillon constitue tout un monde en lui-même. Ambiance maritime alliée à un relief vigoureux, habitats multiples abritant une flore et une faune diversifiées et captivantes sont autant d'invitations à découvrir cette nature généreuse. Et dans ce pays de la morue, la présence amérindienne et européenne a montré, au fil des siècles, comment il a été possible de vivre ici en harmonie avec la terre et la mer.

Interprète en chef de ce parc depuis plusieurs années, **Maxime St-Amour** propose aux lecteurs une vue d'ensemble des principaux aspects qui caractérisent ce beau territoire et qui en font un endroit à explorer, à comprendre, à aimer.

Un guide pratique sur les services offerts au public, de même que des cartes et des photographies éloquentes complètent ce texte de qualité.

ISBN 0-660-91249-X

Conception graphique de la couverture Barbara Hodgson

Photographie de la couverture Maxime St-Amour

Imprimé et relié au Canada